

DIALOGUES

De Monsieur le

BARON DE LAHONTAN

Et d'un

SAUVAGE,

Dans l'AMERIQUE.

Contenant une description exacte des mœurs
& des coutumes de ces Peuples Sauvages.

*Avec les Voyages du même en Portugal & en
Danemarck, dans lesquels on trouve des parti-
cularitez très curieuses, & qu'on n'avoit
point encore remarquées.*

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.



A AMSTERDAM,

Chez la Veuve de BOETEMAN,

Et se vend

A Londres, chez DAVID MORTIER, Li-
braire dans le Strand, à l'Enseigne d'Erasme.
M. DCCIV.

P R E F A C E.



E m'étois tellement flatté de r'entrer dans la grace du Roy de France , avant la déclaration de cette Guerre, que bien loin de penser à l'impression de ces lettres & de ces Mémoires , je comptois de les jetter au feu , si ce Monarque m'eût fait l'honneur de me redonner mes Emplois sous le bon plaisir de Messieurs de * *Pontchartrain* père & fils. C'est cette raison qui m'a fait négliger de les mettre dans l'état où je souhaiterois qu'ils fussent , pour plaire au Lecteur qui se donnera la peine de les lire.

* 2

Je

* L'un Chancelier de France, l'autre Secrétaire d'Etat , très riches en or & en argent.

Je passai à l'âge de 15. à 16. ans en *Canada*, d'où j'eus le soin d'entretenir toujours un commerce de lettres avec un vieux Parent, qui avoit exigé de moy des nouvelles de ce Pais-là, en vertu des assistances qu'il me donnoit annuellement. Ce sont ces mêmes lettres dont ce livre est composé. Elles contiennent tout ce qui s'est passé dans ce Pais-là entre les Anglois, les François les * *Iroquois*, & autres Peuples, depuis l'année 1683. jusqu'en 1694. avec quantité de choses assez curieuses, pour les Gens qui connoissent les Colonies des Anglois, ou des François. Le tout est écrit avec

* Appelés MAHAK par les Anglois de la nouvelle York,

vec beaucoup de fidélité. Car enfin, je dis les choses comme elles sont. Je n'ay flatté , ni épargné personne. Je donne aux *Iroquois* la gloire qu'ils ont acquise en diverses occasions, quoique je haïsse ces Coquins là plus que les cornes & les procez. J'atribue en même temps aux gens d'Eglise , (malgré la vénération que j'ay pour eux) tous les maux que les *Iroquois* ont fait aux Colonies Françaises, pendant une guerre, qu'on n'auroit jamais entrepris sans le conseil de ces pieux Ecclésiastiques.

Après cela, j'avertis le Lecteur que les François ne connoissant les Villes de la *Nouvelle York*, que sous leur ancien nom, j'ay esté obligé de

me conformer à cela, tant dans ma Relation, que dans mes Cartes. Ils appellent *NIEU-YORK* tout le Pais contenu depuis la source de la Rivière jusqu'à son Embouchure, c'est à dire jusqu'à l'Isle où est située la Ville de *Manathe* (ainsi appelée, du temps des Hollandois) & qui est à présent appelée des Anglois *Nieu-York*, Les François appellent aussi *Orange* la Plantation d'*Albanie*, qui est vers le haut de la Rivière. Outre ceci le Lecteur est prié de ne pas trouver mauvais que les pensées des Sauvages soient habillées à l'Européane; c'est la faute du Parent à qui j'écrivois, car ce bon homme ayant tourné en ridicule la * Harangue métaphorique de la

* Lettre.

Grand-Gula, il me pria de ne plus traduire à la lettre un langage si rempli de fictions & d'hyperboles sauvages ; c'est ce qui fait que tous les raisonnements de ces Peuples paroissent icy selon la diction & le stile des Européens ; car ayant obéi à mon Parent, je me suis contenté de garder les copies de ce que je luy écrivois, pendant que j'estois dans le Pais de ces Philosophes nuds. Il est bon d'avertir le Lecteur, en passant, que les gens qui connoissent mes défauts, rendent aussi peu de justice à ces Peuples qu'à moy, lorsqu'ils disent que je suis un Sauvage & que c'est ce qui m'oblige de parler si favorablement de mes Confrères. Ces Observateurs me font

beaucoup d'honneur, dès qu'ils n'expliquent pas que je suis directement ce que l'idée des Européans attache au mot de *Sauvage*. Car en disant simplement que je suis ce que les Sauvages font, ils me donnent, sans y penser, le caractère du plus honnête homme du monde; puisqu'enfin c'est un fait incontestable, que les Nations qui n'ont point été corrompues par le voisinage des Européans, n'ont ni *tien* ni *mien*, ni loix, ni Juges, ni Prestre; Personne n'en doute, puisque tous les Voyageurs qui connoissent ce Pais-là, font foy de cette verité. Tant de gens de différentes profession l'ont si bien assuré qu'il n'est plus permis d'en douter. Or si cela est,

on ne doit faire aucune difficulté de croire que ces Peuples soient si sages & si raisonnables. Il me semble qu'il faut être aveugle pour ne pas voir que la propriété des biens (je ne dis pas celle des femmes) est la seule source de tous les désordres qui troublent la Société des Européens; il est facile de juger sur ce pied-là que je ne prête en aucune manière le bon Esprit & la sagesse, qu'on remarque dans les paroles & dans les actions de ces pauvres Américains. Si tout le monde étoit aussi bien fourni de livre de voyages que le Docteur * *Sloane*, on trouveroit dans plus de cent Relations de Canada une infinité de raisonnemens Sauvages, incompara-

* Docteur en Médecine à Londres.

ble-

blement plus forts que ceux dont il est parlé dans mes Mémoires. Au reste, les personnes qui douteront de l'instinct & du talent des Castors, n'ont qu'à voir la grande Carte de l'Amerique du Sr. de Fer, gravée à Paris en 1698. ils y trouveront des choses surprenantes touchant ces animaux.

On m'écrit de *Paris*, que Messieurs de *Pontchartrain* cherchent les moïens de se venger de l'outrage qu'ils disent que je leur ay fait, en publiant dans mon livre quelques bagatelles que j'aurois dû taire. On m'avertit aussi que j'ay tout lieu de craindre le ressentiment de plusieurs Eclésiastiques, qui prétendent que j'ay insulté Dieu, en insultant leur

con-

conduite. Mais comme je me
suis attendu à la fureur des uns
& des autres, lorsque j'ay fait
imprimer ce livre, j'ai eu tout le
loisir de m'armer de pied en
cap, pour leur faire teste. Ce
qui me console, c'est que je
n'ay rien écrit que je ne puisse
prouver autentiquement ; ou-
tre que je n'ay pû moins dire
à leur égard que ce que j'ai dit.
Car si j'eusse voulu m'écarter
tant soit peu de ma narration,
j'aurois fait des digressions où
la conduite des uns & des au-
tres auroit semblé porter pré-
judice au repos & au bien pu-
blic. J'aurois eu assez de raison
pour faire ce coup là: mais com-
me j'écrivois à un vieux Cagot
de Parent, qui ne se nourrissoit
que de devotion, & qui craig-
noit

noit les malignes influences de la Cour, il m'exhortoit incessamment, à ne lui rien écrire, qui pût choquer les gens d'Eglise & les gens du Roy, de crainte que mes lettres ne fussent interceptées : quoiqu'il en soit, on m'avertit encore de *Paris* qu'on employe des Pédants pour écrire contre moy, & qu'ainsi il faut que je me prépare à essuyer une grêle d'injures qu'on va faire pleuvoir sur moy, dans quelques jours ; mais n'importe, je suis assez bon forcier pour repousser l'orage du côté de *Paris*. Je m'en moque, je feray la guerre à coups de plume, puisque je ne la puis faire à coups d'épée. Ceci soit en dit en passant, dans cette Préface au Lecteur, que le

Ciel

Ciel daigne combler de prospérité ,
en le préservant d'aucune discussion
d'affaire avec la plupart des Ministres
d'Etat ou de l'Evangile; car ils auront
toujours raison , quelque tort qu'ils
ayent, jusqu'à ce que l'Anarchie soit
introduite chez nous, comme chez
les Américains , dont le moindre
s'estime beaucoup plus qu'un
Chancelier de France. Ces peuples
sont heureux d'être à l'abri des chicanes
de ces Ministres, qui sont toujours
maîtres par tout. J'envie le sort d'un
pauvre Sauvage, *qui leges & Sceptra*
terit, & je souhaiterois pouvoir pas-
ser le reste de ma vie dans sa Cabane,
afin de n'être plus exposé à fléchir le
genou devant des gens, qui sacrifient
le bien public à leur intérêt particu-
lier, & qui sont nés pour faire enra-
ger les honêtes gens. Les deux Mini-
stres d'Etat à qui j'ay affaire, ont été
solicitez en vain par Madame la Du-
chesse *du Lude*, par M^r. le Cardinal de
Bouillon, par M^r. le Comte de *Guiscar*
par Mr. de *Quiros*, & par M^r. le Comte
d'*Avaux*; rien n'a pû les fléchir, quoi-
que

que mon affaire ne consiste qu'à n'avoir pas souffert les affronts d'un Gouverneur qu'ils protègent, pendant que ces autres Officiers, qui ont eu des affaires mille fois plus criminelles que la mienne, en ont été quittes pour trois mois d'absence. La raison de ceci est qu'on fait moins de quartier aux gens qui ont le malheur de déplaire à Messieurs de Pontchartrain, qu'à ceux qui contreviennent aux ordres du Roy. Quoiqu'il en soit, je trouve dans mes malheurs la consolation de jouir en Angleterre d'une espèce de liberté, dont on ne jouit pas ailleurs; car on peut dire que c'est l'unique País de tous ceux qui sont habitez par des peuples civilisez, où cette liberté paroît plus parfaite. Je n'en excepte pas même celle du cœur, étant convaincu que les Anglois la conservent fort précieusement; tant il est vray que toute sorte d'esclavage est en horreur à ces Peuples, lesquels témoignent leur sagesse par les précautions qu'ils prennent pour s'empêcher de tomber dans une servitude fatale.

AVIS

A V I S
De
L' A U T E U R ,
Au
L E C T E U R .

DEz-que plusieurs Anglois, d'un mérite distingué, à qui la Langue Françoisse est aussi familière que la leur, & divers autres de mes Amis, eurent vu mes Lettres & Mémoires de Canada, ils me témoignèrent qu'ils auroient souhaité une plus ample Relation des mœurs & coutumes des Peuples, auxquels nous avons donné le nom de Sauvages. C'est ce qui m'obligea de faire profiter le Public de ces Divers Entretiens, que j'ayeû dans ce País-là avec un certain Huron, à qui les François ont donné le nom de Rat; je me faisois une application agréable, lorsque j'étois au Village de cet Ameriquain, de recueillir avec soin tout ses raisonnemens,

mens; Je ne fus pas plutôt de retour de mon Voyage des Lacs de Canada, que je fis voir mon Manuscrit à M^{le} le Comte de Frontenal, qui fut si ravi de le lire, qu'ensuite il se donna la peine de m'aider à mettre ces Dialogues dans l'état où ils sont. Car ce n'étoit auparavant que des Entretien interrompus, sans suite & sans liaison. C'est à la sollicitation de ces Gentishommes Anglois, & autres de mes Amis, que j'ai fait part au Public de bien des Curiositez qui n'ont jamais été écrites auparavant, touchant ces Peuples sauvages. J'ay aussi crû qu'il n'auroit pas desagréable que j'y ajoûtasse des Relations assez curieuses de deux Voyages que j'ai faits, l'un en Portugal, où je me sauvai de Terre-Neuve; & l'autre en Danemarck. On y trouvera la description de Lisbonne, de Copenhague, & de la Capitale du Royaume d'Arragon, me réservant à faire imprimer d'autres Voyages que j'ay faits en Europe, lorsque j'auray le bonheur de pouvoir dire des Vérités sans risque & sans danger.

DIA-

DIALOGUES

Ou Entretiens entre un Sauvage ,

Et le

BARON de LAHONTAN.

L A H O N T A N.



'Est avec beaucoup de plaisir, mon cher Adario, que je veux raisonner avec toy de la plus importante affaire qui soit au Monde; puis qu'il s'agit de te découvrir les grandes veritez du Christianisme. s

A D A R I O.

Je suis prêt à t'écouter, mon cher Frère, afin de m'éclaircir de tant de choses que les Jésuites nous prêchent depuis long temps, & je veux que nous parlions ensemble avec autant de liberté que faire se pourra. Si ta Créance est semblable à celle que les Jésuites nous prêchent, il est inutile que nous entrions en Conversation, Car ils m'ont débité tant de fables, que tout ce que j'en puis croire, c'est qu'ils ont trop d'esprit pour les croire eux-mêmes.

L A H O N T A N.

Je ne sçai pas ce qu'ils t'ont dit, mais je croi que leurs paroles & les miennes se-

A

rapor-

2 D I A L O G U E S D U

raporteront fort bien les unes aux autres. La Religion Chrétienne est celle que les hommes doivent professer pour aller au Ciel. Dieu a permis qu'on découvrit l'Amérique, voulant sauver tous les peuples, qui suivront les Loix du Christianisme ; il a voulu que l'Evangile fût prêché à ta Nation, afin de luy montrer le véritable chemin du paradis, qui est l'heureux séjour des bonnes Ames. Il est dommage que tu ne veuille pas profiter des graces & des talens que Dieu t'a donné. La vie est courte, nous sommes incertains de l'heure de nôtre mort ; le temps est cher ; éclairci toi donc des grandes Verités du Christianisme ; afin de l'embrasser au plus vite, en regrettant les jours que tu as passé dans l'ignorance, sans culte, sans religion, & sans la connoissance du vray Dieu.

A D A R I O.

Comment sans conoissance du vray Dieu ! est-ce que tu rêves ? Quoy ! tu nous crois sans religion après avoir demeuré tant de temps avec nous ? 1. Ne fais-tu pas que nous reconnoissons un Créateur de l'Univers, sous le nom du grand Esprit ; ou du Maître de la vie, que nous croyons être dans tout ce qui n'a point de bornes. 2. Que nous confessons l'immortalité de l'ame. 3. Que le grand Esprit nous a pourvus d'une raison capable de discerner le bien d'avec le mal, comme le ciel d'avec la terre, afin que nous suivions exactement les véritables Régles de la justice & della sagesse. 4. Que la tranquillité d'ame plaît au grand Maître de la vie ; qu'au contraire le trouble de l'esprit lui est en horreur, parce que les hommes en devien-

viennent méchans: 5. Que la vie est un songe, & la mort un réveil, après lequel, l'ame voit & connoit la nature & la qualité des choses visibles & invisibles. 6. Que la portée de nôtre esprit ne pouvant s'étendre un pouce au dessus de la superficie de la terre, nous ne devons pas le gâter ni le corrompre en essayant de pénétrer les choses invisibles & improbables. Voilà, mon cher Frère, quelle est nôtre Créance, & ce que nous suivons exactement. Nous croyons aussi d'aller dans le pais des ames après nôtre mort; mais nous ne soupçonnons pas, comme vous, qu'il faut nécessairement qu'il y ait des séjours & bons & mauvais après la vie, pour les bonnes ou mauvaises ames, puisque nous ne sçavons pas si ce que nous croyons être un mal selon les hommes, l'est aussi selon Dieu; si vôtre Religion est différente de la nôtre, cela ne veut pas dire que nous n'en ayons point du tout. Tu sçais que j'ay été en France, à la nouvelle Jork & à Quebec, où j'ay étudié les mœurs & la doctrine des Anglois & des François. Les Jésuites disent que parmi cinq ou six cens sortes de Religions qui sont sur la terre, il n'y en a qu'une seule bonne & véritable, qui est la leur, & sans laquelle nul homme n'échappera d'un feu qui brûlera son ame durant toute l'éternité; & cependant ils n'en scauroient donner des preuves.

L A H O N T A N.

Ils ont bien raison, Adario, de dire qu'il y en a de mauvaises; car, sans aller plus loin, ils n'ont qu'à parler de la tienne. Celui qui ne connoît point les veritez de la Religion

4. D I A L O G U E S D U

Chrétienne n'en sçauroit avoir. Tout ce que tu viens de me dire sont des rêveries effroyables. Le País des ames dont tu parles , n'est qu'un País de chasse chimérique : au lieu que nos saintes Ecritures nous parlent d'un Paradis situé au dessus des étoiles les plus éloignées , où Dieu séjourne actuellement environné de gloire , au milieu des ames de tous les fidèles Chrétiens. Ces mêmes Ecritures font mention d'un enfer que nous croïons être placé dans le centre de la Terre , où les ames de tous ceux qui n'ont pas embrassé le Christianisme brûleront éternellement sans se consumer , aussi bien que celles des mauvais Chrétiens. C'est une vérité à laquelle tu devrois songer.

A D A R I O.

Ces saintes Ecritures que tu cites à tout moment , comme les Jésuites font , demandent cette grande foy , dont ces bons Pères nous rompent les oreilles ; or cette foy ne peut être qu'une persuasion , croire c'est être persuadé , être persuadé c'est voir de ses propres yeux une chose , ou la reconnoître par des preuves claires & solides. Comment donc aurois-je cette foy-puisque tu ne sçauois ni me prouver , ni me faire voir la moindre chose de ce que tu dis ? Croi-moy , ne jette pas ton esprit dans des obscurités , cesse de soutenir les visions des Ecritures saintes , ou bien finissons nos Entretiens. Car, selon nos principes , il faut de la probabilité. Surquoy fondes-tu le destin des bonnes ames qui sont avec le grand Esprit au dessus des étoiles , ou celui des mauvaises

BARON DE LAHONTAN. 5

vaîses qui brûleront éternellement au centre de la terre ? Il faut que tu accuse Dieu de tyrannie, si tu crois qu'il ait créé un seul homme pour le rendre éternellement malheureux parmi les feux du centre de cette Terre. Tu diras, sans doute, que les saintes Ecritures prouvent cette grande vérité ; mais il faudroit encore, si cela étoit, que la Terre fût éternelle, or les Jésuites le nient, donc le lieu des flammes doit cesser lorsque la terre sera consumée. D'ailleurs, comment veux-tu que l'ame, qui est un pur esprit, mille fois plus subtil & plus léger que la fumée, tende contre son penchant naturel au centre de cette Terre ; Il seroit plus probable qu'elle s'élevât & s'envolât au soleil, où tu pourrois plus raisonnablement placer ce lieu de feux & de flammes, puisque cet Astre est plus grand que la Terre, & beaucoup plus ardent.

L A H O N T A N.

Ecoute, mon cher Adario, ton aveuglement est extrême, & l'endurcissement de ton cœur te fait rejeter cette foy & ces Ecritures, dont la vérité se découvre aisément, lorsqu'on veut un peu se défaire de ses préjugés. Il ne faut qu'examiner les prophéties qui y sont contenues, & qui ont été incontestablement écrites avant l'événement. Cette Histoire sainte se confirme par les Auteurs payens, & par les Monumens les plus anciens, & les plus incontestables que les siècles passés puissent fournir. Croi-moy, si tu faisois réflexion sur la manière dont la Religion de Jesus-Christ s'est établie dans le

6 D I A L O G U E S D U
monde , & sur le changement qu'elle y a
aporté ; si tu pressois les Caractères de vérité,
de sincérité , & de divinité , qui se remar-
quent dans ces Ecritures ; en un mot , si tu
prenois les parties de nostre Religion dans le
détail , tu verrois & tu sentirois que ses dog-
mes , que ses préceptes , que ses promes-
ses , que ses menaces , n'ont rien d'absurde,
de mauvais , ni d'opposé aux sentimens na-
turels , & que rien ne s'accorde mieux avec la
droite Raïson , & avec les sentimens de la Con-
science.

A D A R I O.

Ce sont des contes que les Jésuites m'ont
fait déjà plus de cent fois ; ils veulent que
depuis cinq ou six mille ans , tout ce qui
s'est passé , ait été écrit sans altération. Ils
commencent à dire la manière dont la terre &
les cieux furent créés ; que l'homme le fut de
terre , la femme d'une de ses côtes ; com-
me si Dieu ne l'auroit pas faite de la même
matière ; qu'un Serpent tenta cet homme
dans un Jardin d'arbres fruitiers , pour lui faire
manger d'une pomme , qui est cause que le
grand Esprit a fait mourir son Fils exprez pour
sauver tous les hommes. Si je disois qu'il
est plus probable que ce sont des fables que
des vérités , tu me payerois des raisons de
ta Bible ; or l'invention de l'Ecriture n'a été
trouvée , à ce que tu me dis un jour , que
depuis trois mille ans , l'Imprimerie depuis
quatre ou cinq siècles , comment donc s'assurer
de tant d'événemens divers pendant plusieurs
siècles ? Il faut assurément estre bien crédule
pour ajouter foi à tant de rêveries contenues
dans

dans ce grand Livre que les Chrétiens veulent que nous croions. J'ay ouï lire des livres que les Jésuites ont fait de nostre País. Ceux qui les lisoient me les expliquoient en ma langue, mais j'y ay reconu vint mengeries les unes sur les autres. Or si nous voions de nos propres yeux des faussetez imprimées & des choses différentes de ce qu'elles sont sur le papier : comment veux-tu que je croie la sincérité de ces Bibles écrites depuis tant de siècles, traduites de plusieurs langues par des ignorans qui n'en auront pas conçu le véritable sens, ou par des menteurs qui auront changé, augmenté & diminué les paroles qui s'y trouvent aujourd'huy. Je pourrois ajoûter à cela quelques autres difficultés qui, peut-être, à la fin t'engageroient, en quelque manière, d'avouer que j'ay raison de m'en tenir aux affaires visibles ou probables.

L A H O N T A N.

Je t'ay découvert, mon pauvre Adario, les certitudes & les preuves de la Religion Chrétienne, cependant tu ne veux pas les écouter, au contraire tu les regardes comme des chimères, en alleguant les plus sottes raisons du Monde. Tu me cites les faussetez qu'on écrit dans les Relations que tu as veues de ton País. Comme si le Jésuite qui les a faites, n'a pas pû estre abusé par ceux qui lui en ont fourni les Mémoires. Il faut que tu considères, que ces descriptions de Canada sont des bagatelles, qui ne se doivent pas comparer avec les Livres qui traitent des Cho-

8 D I A L O G U E S D U
ses Saintes , dont cent Auteurs diférens ont
écrit fans se contredire.

A D A R I O.

Comment fans se contredire ! Hé quoy ce Livre des choses saintes n'est-il pas plein de contradictions ? Ces Evangiles, dont les Jésuites nous parlent, ne causent ils pas un désordre épouvantable entre les François & les Anglois ? Cependant tout ce qu'ils contiennent vient de la bouche du grand Esprit , si l'on vous en croit. Or, qu'elle apparence y a-t'il qu'il eût parlé confusément , & qu'il eût donné à ses paroles un sens ambigu , s'il avoit eû envie qu'on l'entendît ? De deux choses l'une , s'il est né & mort sur la terre , & qu'il ait harangué , il faut que ses discours aient esté perdus , parce qu'il auroit parlé si clairement que les Enfans auroient pû concevoir ce qu'il eût dit ; ou bien si vous croyés que les Evangiles sont véritablement ses paroles , & qu'il n'y ait rien que du sien , il faut qu'il soit venu porter la guerredans ce monde au lieu de la paix ; ce qui ne sçauroit estre.

Les Anglois m'ont dit que leurs Evangiles contiennent les mêmes paroles que ceux des François , il y a pourtant plus de diférence de leur Religion à la vôtre , que de la nuit au jour. Ils assurent que la leur est la meilleure ; les Jésuites prêchent le contraire , & disent que celles des Anglois & de mille autres Peuples , ne valent rien. Qui dois-je croire, s'il n'y a qu'une seule véritable religion sur la terre ? Qui sont les gens qui n'estiment pas la leur la plus parfaite ? Comment l'homme peut-il estre assez habile pour discerner cette unique
&

BARON DE LAHONTAN. 9

& divine Religion parmi tant d'autres différentes? Croi-moy, mon cher Frère, le grand Esprit est sage, tous ses ouvrages sont accomplis, c'est lui qui nous a faits, il sçait bien ce que nous deviendrons. C'est à nous d'agir librement, sans embarrasser notre esprit des choses futures. Il t'a fait naître François, afin que tu crusses ce que tu ne vois ni ne conçois; & il m'a fait naître Huron, afin que je ne crusse que ce que j'entens, & ce que la Raison m'enseigne.

L A H O N T A N.

La Raison t'enseigne à te faire Chrestien, & tu ne le veux pas être; tu entendrois, si tu voulois, les verités de nôtre Evangile, tout s'y tuit; rien ne s'y contredit. Les Anglois sont Chrestiens, comme les François; & s'il y a de la différence entre ces deux Nations, au sujet de la Religion, ce n'est que par rapport à certains passages de l'Ecriture sainte qu'elles expliquent différemment. Le premier & principal point qui cause tant de disputes, est que les François croient que le Fils de Dieu ayant dit que son corps estoit dans un morceau de pain, il faut croire que cela est vray, puis qu'il ne sçauroit mentir. Il dit donc à ses Apôtres qu'ils le mangeassent & que ce pain estoit véritablement son corps; qu'ils fissent incessamment cette Cérémonie en commémoration de luy. Ils n'y ont pas manqué; car depuis la mort de ce Dieu fait homme, on fait tous les jours le sacrifice de la Messe; parmi les François, qui ne doutent point de la présence réelle du Fils de Dieu dans ce morceau de pain. Or les Anglois prétendent

10 D I A L O G U E S D U

qu'étant au ciel, il ne sçauroit estre corporellement sur la terre; que les autres paroles qu'il a dit ensuite (& dont la discussion seroit trop étendue pour toy) les persuadent que ce Dieu n'est que spirituellement dans ce pain. Voilà toute la différence qu'il y a d'eux à nous. Car pour les autres points, ce sont des verilles, dont nous-nous accorderions facilement.

A D A R I O.

Tu vois donc bien qu'il y a de la contradiction ou de l'obscurité dans les paroles du Fils du grand Esprit, puisque les Anglois, & vous autres en disputés le sens avec tant de chaleur & d'animosité, & que c'est le principal motif de la haine qu'on remarque entre vos deux Nations. Mais ce n'est pas ce que je veux dire. Ecoute, mon Frère, il faut que les uns & les autres soient fous de croire l'incarnation d'un Dieu, voyant l'ambiguïté de ces discours dont vôtre Evangile fait mention. Il y a cinquante choses équivoques qui sont trop grossières, pour estre sorties de la bouche d'un Etre aussi parfait. Les Jésuites nous assûrent que ce Fils du grand Esprit a dit qu'il veut véritablement que tous les Hommes soient sauvés; or s'il le veut il faut que cela soit; cependant ils ne le font pas tous, puis qu'il a dit que *beaucoup estoient apellés & peu élus*. C'est une contradiction. Ces Pères répondent que Dieu ne veut sauver les Hommes qu'à condition qu'ils le veuillent eux-mêmes, Cependant Dieu n'a pas ajouté cette clause, parce qu'il n'auroit pas alors parlé en Maître.

Mais

Mais enfin les Jéfuites veulent pénétrer dans les fecrets de Dieu , & prétendre ce qu'il n'a pas prétendu luy même ; puis qu'il n'a pas établi cette condition. Il en eft de même que fi le grand Capitaine des François faifoit dire par fon Viceroy , qu'il veut que tous les Efclaves de Canada paffaffent véritablement en France , où ils les feroit tous riches , & qu'alors les Efclaves répondiffent qu'ils ne veulent pas y aller , parce que ce grand Capitaine ne peut le vouloir qu'à condition qu'ils le voudront. N'eft il pas vray, mon Frere, qu'on fe moqueroit d'eux , & qu'ils feroient enfuite obligez de paffer en France malgré leur volonté: tu n'ozerois me dire le contraire. Enfin ces mêmes Jéfuites m'ont expliqué tant d'autres paroles qui fe contredifent , que je m'étonne après cela qu'on puiſſe les apeller *Ecritures Saintes*. Il eft écrit que le premier Homme que le grand Efprit fit de fa propre main , mangea d'un fruit défendu , dont il fut châtié luy & la Femme , pour eftre auffi criminels l'un que l'autre. Supofons donc que pour une pomme leur punition ait efté comme tu voudras ; ils ne devoient fe plaindre que de ce que le grand Efprit ſachant qu'ils la mangeroient , il les eût créez pour eftre malheureux. Venons à leurs enfans qui, ſelon les Jéfuites, ſont envelopés dans cette dérouté. Eft-ce qu'ils ſont coupables de la gourmandiſe de leur Père & de leur Mère? Eft-ce que ſi un Homme tuoit un de vos Rois , on puniroit auffi toute ſa Génération , pères , mères , oncles , couſins , ſœurs , frères & tous ſes autres parens? Sup-

posons donc que le grand Esprit, en créant cet Homme, ne sçeut par ce qu'il devoit faire apres sa création (Ce qui ne peut être) supposons encore que toute sa posterité soit complice de son Crime. (Ce qui seroit injuste) ce grand Esprit n'est-il pas, selon vos Ecritures, si misericordieux & si clément, que sa bonté pour tout le Genre humain ne peut se concevoir. N'est-il pas aussi si grand & si puissant que si tous les esprits des Hommes qui sont, qui ont été, & qui seront, estoient rassemblés en un seul, il luy seroit impossible de comprendre la moindre partie de sa toute puissance. Or, s'il est si bon & si misericordieux, ne pouvoit il pas pardonner luy & tous ses descendans d'une seule parole? Et s'il est si puissant & si grand, quelle apparence y a-t-il qu'un Etre si incompréhensible se fît Homme, vecût en misérable, & mourût en infame, pour expier le péché d'une vile Creature, autant ou plus au dessous de luy, qu'une mouche est au dessous du soleil & des étoiles? Où est donc cette puissance infinie? A quoy luy serviroit-elle, & quel usage en feroit il? Pour moy, je soutiens que cest douter de l'étendue incompréhensible de sa toute puissance & avoir une présomption extravagante de soi-même de croire un avilissement de cette nature.

L A H O N T A N,

Ne vois tu pas, mon cher Adario, que le grand Esprit estant si puissant, & tel que nous l'avons dit; le péché de nostre premier Père estoit par conséquent si énorme & si grand qu'on le puisse dépeindre. Par exemple,
 si j'o-

si j'offensois un-de mes soldats, ce ne seroit rien, mais si je faisois un outrage au Roi, mon offense seroit achevée, & en même temps impardonable. Or Adam outrageant le Roi des Rois, nous sommes ses complices, puis que nous sommes une partie de son ame, & par conséquent, il falloit à Dieu une satisfaction telle que la mort de son propre Fils. Il est bien vrai qu'il nous auroit pû pardonner d'une seule parole, mais par des raisons que j'aurois de la peine à te faire comprendre, il a bien voulu vivre & mourir pour tout le Genre-Humain. J'avoue qu'il est miséricordieux, & qu'il seût pû absoudre Adam le même jour, car sa miséricorde est le fondement de toute l'esperance du salut. Mais, s'il n'eût pas pris à coeur le crime de sa desobeissance, sa defense n'eût été qu'un jeu. Il faudroit qu'il n'eût pas parlé sérieusement, & sur ce pied-là, tout le monde seroit en droit de faire tout le mal qu'il voudroit.

A D A R I O.

Jusqu'à présent tu ne prouves rien, & plus j'examine cette prétendue incarnation, & moins j'y trouve de vray-semblance. Quoy! ce grand & incomprehensible Etre & Createur des Terres, des Mers & du vaste Firmament, auroit pû s'avilir à demeurer neuf mois prisonnier dans lesentrailles d'une Femme, à s'exposer à la miserable vie de ses camarades pécheurs, qui ont écrit vos Livres d'Evangiles, à estre batu, fouetté, & crucifié comme un malheureux? C'est ce que mon esprit ne peut s'imaginer. Il est écrit qu'il est venu tout exprés sur la Terre pour y

174 D I A L O G U E S D U

mourir , & cependant il a craint la mort ; voilà une contradiction en deux manieres. I. S'il avoit le dessein de naître pour mourir , il ne devoit pas craindre la mort. Car pourquoy la craint on ? C'est parcequ'on n'est pas bien assuré de ce qu'on deviendra en perdant la vie ; or il n'ignoroit pas le lieu où il devoit aller , donc il ne devoit pas être si effrayé. Tu sçais bien que nous & nos femmes nous-nous empoisonons le plus souvent , pour nous aller tenir compagnie dans le païs des Morts , lorsque l'un ou l'autre meurt ; tu vois donc bien que la perte de la vie ne nous éfarouche pas , quoique nous ne soions pas bien certains de la route que nos ames prénent. Après cela que me répondras-tu ? II. Si le Fils du grand Esprit avoit autant de pouvoir que son Père , il n'avoit que faire de le prier de lui sauver la vie , puisqu'il pouvoit lui même se garantir de la mort , & qu'en priant son Pere il se prioit soi-même. Pour moy , mon cher Frère , je ne conçois rien de tout ce que tu veux que je conçoive.

L A H O N T A N.

Tu avois bien raison de me dire tout à l'heure , que la portée de ton esprit ne s'étend pas un pouce au dessus de la superficie de la Terre. Tes raisonnemens le prouvent assez. Après cela , je ne n'étonne pas si les Jésuites ont tant de peine à te prêcher , & à te faire entendre les saintes Veritez. Je suis fou de raisonner avec un Sauvage qui n'est pas capable de distinguer une supposition chimérique d'un principe assuré , ni une consequence bien tirée , d'une fausse. Comme , par exemple , lorsque
tu

tu as dit que Dieu vouloit sauver tous les hommes, & que pourtant il y en auroit peu de sauvez ; tu as trouvé de la contradiction à cela ; cependant, il n'y en a point. Car il veut sauver tous les hommes qui le voudront eux-mêmes en suivant sa Loy & ses préceptes ; ceux qui croiront son incarnation, la vérité des Evangiles, la récompense des bons, le châtiment des méchans, & l'éternité. Mais, comme il se trouvera peu de ces gens là, tous les autres iront brûler éternellement dans ce lieu de feux & de flammes, dont tu te moques. Prends garde de n'estre pas du nombre de ces derniers ; j'en serois fâché, parce que je suis t'on ami ; alors tu ne diras pas que l'Evangile est plein de contradictions & de chimères. Tu ne demanderas plus de preuves grossières de toutes les vérités que je t'ai dit ; tu te repentiras bien d'avoir traité nos Evangelistes d'imbéciles Conteurs de fables : mais il n'en sera plus temps ; songe à tout ceci, & ne sois pas si obstiné ; car, en vérité, si tu ne te rens aux raisons incontestables que je donne sur nos mystères, je ne parleray de ma vie avec toy.

A D A R I O.

Ha ! mon Frère, ne te fâche pas, je ne prétens pas t'offenser en t'opposant les miennes. Je ne t'empêche pas de croire tes Evangiles. Je te prie seulement de me permettre que je puisse douter de tout ce que tu viens de m'expliquer. Il n'est rien de si naturel aux Chrétiens, que d'avoir de la foy pour les saintes Ecritures, parce que dès leur enfance on leur en parle tant, qu'à l'i-

mi-

imitation de tant de gens élevés dans la même créance , ils les ont tellement imprimées dans l'imagination , que la raison n'a plus la force d'agir sur leurs esprits déjà prévenus de la vérité de ces Evangiles ; il n'est rien de si raisonnable à des gens sans préjugés , comme sont les Hurons , d'examiner les choses de près. Or , après avoir fait bien des réflexions , depuis dix Années , sur ce que les Jésuites nous disent de la vie & de la mort du Fils du grand Esprit , tous mes Hurons te donneront vint raisons qui prouveront le contraire : pour moy , j'ai toujours soutenu que , s'il étoit possible qu'il eût eu la bassesse de descendre sur terre , il se feroit manifesté à tous les Peuples qui l'habitent. Il feroit descendu en triomphe avec éclat & Majesté , à la veüe de quantité de gens. Il auroit ressuscité les morts , rendu la veüe aux aveugles , fait marcher les boîteux , guéri les malades par toute la terre ; enfin , il auroit parlé , & commandé ce qu'il vouloit qu'on fît ; il feroit allé de Nation en Nation faire ces grands miracles pour donner la même Loy à tout le monde ; alors nous n'aurions tous qu'une même Religion , & cette grande uniformité qui se trouveroit par tout , prouveroit à nos Descendans d'ici à dix mille ans , la vérité de cette Religion connue aux quatre coins de la Terre , dans une même égalité : au lieu qu'il s'en trouve plus de cinq ou six cens différentes les unes des autres , parmi lesquelles celle des François est l'unique , qui soit bonne , sainte & véritable , suivant ton raisonnement. Enfin , après avoir songé mille fois

à

à toutes ces énigmes que vous appelez mystères , j'ay creu qu'il falloit estre né au delà du grand Lac , c'est à dire estre Anglois ou François pour les concevoir. Car dez qu'on me dira que Dieu , dont on ne peut se représenter la figure , puisse produire un Fils sous celle d'un homme , je répondrai qu'une femme ne sçauroit produire un Castor , parce que chaque Espèce dans la nature y produit son semblable. Et si les hommes étoient tous au Diable, avant la venue du Fils de Dieu , quelle apparence y a-t'il qu'il eût pris la forme des Créatures qui estoient au Diable ? n'en eust-il pas pris une différente & plus belle & plus pompeuse ? Cela se pouvoit d'autant mieux que la troisième Personne de cette Trinité (si incompatible avec l'unité) a pris la forme d'une Colombe.

L A H O N T A N.

Tu viens de faire un système sauvage par une profusion de Chimères , qui ne signifie rien. Encore une fois ce seroit en vain que je chercherois à te convaincre par des raisons solides , puisque tu n'es pas capable de les entendre. Je te renvoye aux Jésuites ; Cependant je te veux faire concevoir une chose fort aisée & qui est de la sphère de ton génie ; C'est qu'il ne fust pas de croire , pour aller chez le grand Esprit , ces grandes vérités de l'Evangile que tu nies , il faut inviolablement observer les commandemens de la Loy qui y est contenue , c'est à dire n'adorer que le grand Esprit seul , ne point travailler les jours de la grande prière , honorer son père & sa mère , ne point coucher avec les filles ,

filles , ni même les desirer , que pour le mariage , ne tuer , ni faire tuer personne , ne dire du mal de ses frères , ni mentir ; ne point toucher aux femmes mariées , ne prendre point le bien de ses frères ; aller à la Messe les jours marqués par les Jésuites , & jeûner certains jours de la Semaine , car tu aurois beau croire tout ce que nous croions des saintes Ecritures , ces préceptes y étant compris , il faut les observer , ou brûler éternellement aprez la mort.

A D A R I O.

Ha ! mon cher Frère , voilà où je t'attendois. Vraiment il y a long temps que je sçai tout ce que tu me viens d'expliquer à présent. C'est ce que je trouve de raisonnable dans ce Livre de l'Evangile , rien n'est plus juste ni plus plausible que ces ordonnances. Tu viens de me dire que si on ne les exécute pas , & qu'on ne suive pas ponctuellement ces commandemens , la créance & la foy des Evangiles , est inutile ; pourquoy donc est-ce que les François le croient en se moquant de ces préceptes ? Voilà une Contradiction manifeste. Car I. à légard de l'adoration du grand Esprit , je n'en connois aucune marque dans vos actions , & cette adoration ne consiste qu'en paroles pour nous tromper. Par exemple , ne vois-je pas tous les jours que les Marchands disent en trafiquant nos Castors ; *Mes marchandises me coûtent tant , aussi vray que j'adore Dieu , je perds tant avec toy , vray comme Dieu est au Ciel.* Mais , je ne vois pas qu'ils lui fassent des sacrifices des meilleu-

res

res marchandises qu'ils ont , comme nous faisons, lorsque nous les avons achetées d'eux, & que nous les brûlons en leur présence. II. Pour le travail des jours de la grande Prière , je ne conçois pas que vous failliez de la différence de ceux-là aux autres ; car j'ay vu vingt fois des François qui trafiquoient des péleteries , qui faisoient des filets ; qui joüoient , se querelloient , se batoient , se fouloient , & faisoient cent autres folies. III. Pour la vénération de vos Pères , c'est une chose extraordinaire parmi vous de suivre leurs conseils ; vous les laissez mourir de faim , vous-vous séparez d'eux , vous faites cabane à part ; vous êtes toujours prêts à leur demander , & jamais à leur donner ; & si vous espérez quelque chose d'eux , vous leur souhaitez la mort , ou du moins vous l'attendés avec impatience. IV. Pour la continence envers le sexe , qui sont ceux parmi vous , à la reserve des Jésuites , qui l'aient jamais gardée ? Ne voions-nous pas tous les jours vos jeunes gens , poursuivre nos filles & nos femmes jusques dans les champs , pour les séduire par des présens , courir toutes les nuits de Cabane en Cabane dans notre Village pour les débaucher , & ne sçais-tu pas toy même combien d'affaires se sont passées parmi tes propres soldats ? V. A l'égard du meurtre , il est si ordinaire parmi vous , il est si fréquent , que pour la moindre chose , vous métez l'épée à la main , & vous-vous tuez. Quand j'estois à Paris , on y trouvoit toutes les nuits des gens percez de coups ; & sur les chemins de là à la Rochelle , on me dit qu'il falloit que je prisse bien garde de perdre la vie.

VI. Ne

VI. Ne dire du mal de ses frères, ni mentir, sont des choses dont vous-vous abstiendriez moins que de boire & de manger, je n'ay jamais oûi parler quatre François ensemble sans dire du mal de quelqu'un, & si tu sçavois ce que j'ay entendu publier du Viceroy, de l'Intendant, des Jésuites, & de mille gens que tu connois, & peut-être de toy même, tu verrois bien que les François se sçavent déchirer de la belle manière. Pour mentir, je soutiens qu'il n'y a pas un Marchand icy qui ne dise vingt menteries pour nous vendre la valeur d'un Castor de marchandise, sans conter celles qu'ils disent pour difamer leurs camarades. VII. Ne point toucher aux femmes mariées, il ne faut que vous entendre parler quand vous avez un peu bû, on peut apprendre sur cette matière bien des histoires, on n'a qu'à compter les enfans que les femmes des Coureurs de bois sçavent faire pendant l'absence de leurs Maris. VIII. Ne point prendre le bien d'autrui; Combien de vols n'as-tu pas veu faire depuis que tu es ici entre les Coureurs de bois qui y font? N'en a-t-on pas pris sur le fait, n'en a-t-on pas châtié? N'est-ce pas une chose ordinaire dans vos Villes, peut-on marcher la nuit en surété, ni laisser ses portes ouvertes? IX. Aller à vostre Messé pour prêter l'oreille aux paroles d'une langue qu'on n'entend pas; il est vray que le plus souvent les François y vont, mais c'est pour y songer à toute autre chose qu'à la prière. A Quebec les Hommes y vont pour voir les Femmes, & celles-ci pour voir les Hommes: J'en ay veu qui se font porter des

Cous-

Couffins, de peur de gâter leurs bas, & leurs jupes, elles s'asséient sur leurs talons, elles tirent un Livre d'un grand sac, elles le tiennent ouvert en regardant plutôt les Hommes qui leur plaisent, que les prières qui sont dedans. La plupart des François y prennent du tabac en poudre, y parlent, y rient & chantent plutôt par divertissement que par devotion. Et qui pis est, je sçai que pendant le temps de cette prière plusieurs Femmes & filles en profitent pour leurs galanteries, demeurant seules dans leurs maisons. A l'égard de vostre jeûne, il est plaisant. Vous mangez de toute sorte de poisson à crever, des oeufs, & mille autres choses, & vous appelez cela jeuner? Enfin, Mon cher Frère, vous autres François prétendez tous tant que vous êtes avoir de la foy, & vous êtes des incrédules; vous voulez passer pour sages, & vous êtes foux, vous-vous croyez des gens d'esprit, & vous êtes de présomptueux ignorans.

L A H O N T A N.

Cette Conclusion, mon cher Ami, est un peu Hurone, en décidant de tous les François en général; si cela estoit, aucun deux n'iroit en paradis; or nous sçavons qu'il y a des millions de bienheureux que nous apellons des Saints, & dont tu vois les Images dans nos Eglises. Il est bien vray que peu de François ont cette véritable foy, qui est l'unique principe de la piété; plusieurs font profession de croire les vérités de nostre Religion, mais cette créance n'est ni assez forte, ni assez vive en eux. J'avoue que la plupart conois-

sans

fans les Véritez Divines, & faifans profeflion de les croire, agiffent tout au contraire de ce que la Foy & la Religion ordonnent. Je ne fçaurois nier la contradidtion que tu as remarquée. Mais il faut confidérer que les hommes péchent quelquefois contre les lumières de leur confcience, & qu'il y a des gens bien inftruits qui vivent mal. Cela peut arriver ou par le défaut d'attention, ou par la force de leurs paffions, par leurs attachemens aux interefts temporels : l'homme corrompu comme il eft, eft emporté vers le mal par tant d'endroits, & par un penchant fi fort, qu'à moins du néceffité abfolue, il eft difficile qu'il y renonce.

A D A R I O.

Quand tu parles de l'homme, di l'homme François ; car tu fçais bien que ces paffions, cet intérêt, & cette corruption, dont tu parles, ne font pas connues chez nous. Or ce n'eft pas là ce que je veux dire : écoute mon Frère, j'ay parlé très fouvent à des François fur tous les vices qui régnent parmi eux, & quand je leur ai fait voir qu'ils n'obfervoient nullement les loix de leur Religion ; ils m'ont avoué qu'il étoit vray, qu'ils le voioient & qu'ils le conoiffoient parfaitement bien, mais qu'il leur étoit impoffible de les observer. Je leur ay demandé s'ils ne croyoient pas que leurs ames brûleroient éternellement : ils m'ont répondu que la miféricorde de Dieu eft fi grande, que quiconque a de la confiance en fa bonté, fera pardonné ; que l'Evangile eft une Alliance de grace dans laquelle Dieu s'accommode à l'état & à la foiblesse

bleſſe de l'Homme qui eſt tenté par tant d'attraits violens ſi fréquemment qu'il eſt obligé de ſuccomber ; & qu'enfin ce Monde eſtant le lieu de la corruption, il n'y aura de la pureté dans l'homme corrompu ſi ce n'eſt dans le País de Dieu. Voilà une Morale moins rigide que celle des Jéſuites ; les quels nous envoyent en enfer pour une bagatèle. Ces François ont raiſon de dire qu'il eſt impoſſible d'obſerver cette Loi, pendant que *le Tien*, & *le Mien* ſubſiſtera parmi vous autres. C'eſt un fait aiſé à prouver par l'exemple de tous les Sauvages de Canada ; puis-que malgré leur pauvreté ils ſont plus riches que vous, à qui *le Tien* & *le Mien* fait commettre toutes ſortes de Crimes.

L A H O N T A N.

J'avoüe, mon cher Frère, que tu as raiſon, & je ne ſçaurois me laſſer d'admirer l'innocence de tous les Peuples ſauvages. C'eſt ce qui fait que je ſouhaiterois de tout mon cœur qu'ils connuſſent la ſainteté de nos Ecritures, ceſt à dire cet Evangile dont nous avons tant parlé ; il ne leur manqueroit autre choſe que cela pour rendre leurs ames éternellement bienheureuſes. Vous vivés tous ſi moralement bien que vous n'auriez qu'une ſeule difficulté à ſurmonter pour aller en paradis. C'eſt la fornication parmi les gens libres de l'un & de l'autre Sexe, & la liberté qu'ont les hommes & les femmes de rompre leurs mariages, pour changer reciproquement, & ſ'accommoder au choix de nouvelles Perſonnes. Car le grand Eſprit a dit que la mort ou l'adultère pouvoient ſeuls rompre ce lien indiffoluble.

A-

Nous parlerons une autre fois de ce grand obstacle que tu trouves à nôtre salut, avec plus d'attention ; cependant je me contenterai de te donner une seule raison sur l'un de ces deux points, c'est de la liberté des Filles & des Garçons. Premièrement un jeune Guerrier ne veut point s'engager à prendre une femme qu'il n'ait fait quelque Campagne contre les Iroquois, pris des esclaves pour le servir à son village, à la chasse, & à la pêche, & qu'il ne sçache parfaitement bien chasser & pêcher ; d'ailleurs, il ne veut pas s'énervier par le fréquent exercice de l'acte vénérien, dans le temps que sa force luy permet de servir sa Nation contre ses Ennemis : outre qu'il ne veut pas exposer une femme & des enfans à la douleur de le voir tué ou pris. Or, comme il est impossible qu'un jeune homme puisse se contenir totalement sur cette matière, il ne faut pas trouver mauvais que les Garçons une ou deux fois le mois, recherchent la compagnie des Filles, & que ces Filles souffrent celle des Garçons ; sans cela, nos jeunes gens en seroient extrêmement incommodés, comme l'exemple l'a fait voir envers plusieurs, qui, pour mieux courir, avoient gardé la continence ; & d'ailleurs nos Filles auroient la bassesse de se donner à nos Esclaves.

L A H O N T A N.

Croi-moy, mon cher Ami, Dieu ne se paye pas de ces raisons-là, il veut qu'on se marie, ou qu'on n'ait aucun commerce avec le Sexe. Car pour une seule pensée amoureuse, un seul desir, une simple volonté de
con.

contenter sa passion brutale , il faut brûler éternellement. Et quand tu trouves de l'impossibilité dans la Contenance, tu donnes un démenti à Dieu , car il n'a ordonné que des choses possibles. On peut se modérer quand on le veut; il ne faut que le vouloir. Tout homme qui croit en Dieu doit suivre ces préceptes, comme nous avons dit. On résiste à la tentation par le secours de sa grace qui ne nous manque jamais. Voi , par exemple, les Jésuites , crois-tu qu'ils ne soient pas tentés, quand ils voyent de belles filles dans ton Village? Sans contredit ils le sont; mais ils appellent Dieu à leur secours; ils passent leur vie , aussi bien que nos Prêtres, sans se marier, ni sans avoir aucun commerce criminel avec le Sexe. C'est une promesse solennelle qu'ils font à Dieu, quand ils endossent l'habit noir. Ils combattent toute leur vie les tentations; il se faut faire de la violence pour gagner le Ciel: il faut fuir les occasions de peur de tomber dans le péché. On ne sçau-roit mieux les éviter qu'en se jettant dans les Cloîtres.

A D A R I O.

Je ne voudrois pas pour dix Castors être obligé de garder le silence sur cette matière. Premièrement ces gens-là font un crime en jurant la Contenance; Car Dieu ayant créé autant d'hommes, que de femmes, il a voulu que les uns & les autres travaillassent à la propagation du genre humain. Toutes choses multiplient dans la Nature, les Bois, les Plantes, les Oiseaux, les Animaux & les Insectes. C'est une leçon qu'ils nous don-

nent tous les ans. Et les gens qui ne font pas ainsi sont inutiles au monde, ne sont bons que pour eux-mêmes, & ils volent à la terre le bled qu'elle leur donne, puisqu'ils n'en font aucun usage, selon vos principes. Ils font un second Crime quand ils violent leur serment (ce qui leur est assez ordinaire) car ils se moquent de la parole & de la foy qu'il ont donnée au grand Esprit. En voici un troisième qui en amène un quatrième, dans le commerce qu'ils ont soit avec les filles, ou avec les femmes. Si c'est avec les filles il est constant qu'ils leur ôtent en les déflorant ce qu'ils ne sçauroient jamais leur rendre, c'est à dire cette fleur que les François veulent cueillir eux-mêmes, quand ils se marient, & laquelle ils estiment un trésor dont le vol est un des grands crimes qu'ils puissent faire. En voilà déjà un, & l'autre est que pour les garentir de la grossesse, ils prennent des précautions abominables, en faisant l'ouvrage à demi; si c'est avec les femmes, ils sont responsables de l'adultère & du mauvais ménage qu'elles font avec leurs maris. Et de plus les enfans qui en proviennent sont des voleurs qui vivent aux dépens de leurs demi-frères. Le cinquième crime qu'ils commettent, consiste dans les voyes illégitimes & profanes dont ils se servent pour assouvir leur passion brutale; car comme ce sont eux qui prêchent vôtre Evangile, ils leur font entendre en particulier, une explication bien différente de celle qu'ils débitent en public, sans quoy ils ne pourroient pas autoriser leur libertinage, qui passe pour crime

me selon vous autres. Tu vois bien que je parle juste, & que j'ay veu en France ces bons Prêtres noirs ne pas cacher leurs visages avec leurs chapeaux, quand ils voyent les femmes. Encore une fois, mon cher Frère, il est impossible de se passer d'elles à un certain âge, encore moins de n'y pas penser. Toute cette résistance, ces efforts dont tu parles, sont des contes à dormir debout. De même cette occasion que tu prétens qu'on évite en s'enfermant dans le Couvent, pourquoy souffre-t-on que les jeunes Prêtres ou Moines confessent des filles & des femmes ? Est-ce fuir les occasions ? n'est-ce pas plutôt les chercher ? Qui est l'homme au monde qui peut entendre certaines galanteries dans les Confessionaux, sans être hors de soy même ? sur tout des gens sains, jeunes & robustes qui ne travaillent point, & ne mangent que des viandes nourrissantes, assaisonnées de cent drogues, qui échauffent assez le sang sans autre provocation. Pour moy je m'étonne après cela qu'il y ait un seul Ecclésiastique qui aille dans ce paradis du grand Esprit ; & tu ozes me soutenir que ces gens-là se font Moines & Prêtres pour éviter le péché, pendant qu'il sont adonnez à toutes sortes de vices ? Je sçay par d'habiles François que ceux d'entre vous qui se font Prêtres ou Moines ne songent qu'à vivre à leur aise, sans travail, sans inquiétude, de peur de mourir de faim, ou d'aller à l'Armée. Pour bien faire il faudroit que tous ces gens-là se mariaissent, & qu'il demeurassent chacun dans leur ménage ; ou tout au moins ne recevoir de Prêtres ou de Moines au dessous de l'âge

28 D I A L O G U E S D U

de 60 ans. Alors ils pourroient confesser, prêcher, visiter sans scrupule les familles, par leur exemple édifier tout le Monde. Alors, dis-je, ils ne pourroient séduire ni femmes ni filles. Ils seroient sages, modérés, considérez par leur vieillesse & par leur conduite, & la Nation n'y perdrait rien, puis qu'à cet âge-là on est hors d'état de faire la guerre.

L A H O N T A N.

Je t'ay déjà dit une fois qu'il ne falloit pas comprendre tout le Monde en des choses ou très-peu de gens ont part. Il est vray qu'il y en peut avoir quelques-uns qui ne se font Moines ou Prêtres que pour subsister commodément, & qui abandonnant les devoirs de leur Ministère, se contentent d'en tirer les revenus. Javoie qu'il y en a d'yvrognes, de violens, & d'emportés dans leurs actions & dans leurs paroles; qu'il s'en trouve d'une avarice fardide, & d'un attachement extrême à leur intérêt; d'orgueilleux, d'implacables dans leurs haines, de paillards, de débauchez, de jureurs, d'ypocrites, d'ignorans, de mondains de médifans, &c. mais le nombre en est très petit, parce qu'on ne reçoit dans l'Eglise que des gens sages dont on soit bien assuré, on les éprouve, & on tâche de connoître le fond de leur âme avant que de les y admettre. Néanmoins, quelque précaution qu'on preime, il ne se peut faire qu'on n'y soit trompé quelquefois; C'est pourtant un malheur, car lorsque ces vices paroissent dans la conduite de ces gens-là, c'est assurément le plus grand des scandales; dez là les pa-
roles

roles saintes se salissent dans leur bouche, les Loix de Dieu sont méprisées, les choses divines ne sont plus respectées; le Ministère s'avilit, la Religion en général tombe dans le mépris; & le peuple n'estant plus retenu par le respect que l'on doit avoir pour la Religion se donne une entière licence. Mais il faut que tu saches que nous-nous réglons plutôt par la doctrine que par l'exemple de ces indignes Ecclésiastiques. Nous ne faisons pas comme vous autres, qui n'avez pas le discernement & la fermeté nécessaires pour savoir ainsi séparer la doctrine d'avec l'exemple, & pour n'être pas ébranlez par les scandales que donnent ceux que tu as vu à Paris; dont la vie & la prédication ne s'accordent pas. Enfin tout ce que j'ay à te dire, c'est que le Pape recommandant expressément à nos Evêques de ne conférer à aucun Sujet indigne les Ordres Ecclésiastiques, ils prennent bien garde à ce qu'ils font, & ils tâchent en même temps de ramener à leur devoir ceux qui s'en écartent.

A D A R I O.

C'est quelque chose d'étrange que depuis que nous parlons ensemble, tu ne me répondes que superficiellement sur toutes les objections que je t'ay fait; Je voi que tu cherches des détours, & que tu t'éloignes toujours du sujet de mes questions. Mais à propos du Pape, il faut que tu saches, qu'un Anglois me disoit un jour à la *Nieu-Jorc*, que c'estoit comme nous un homme, mais un homme qui envoyoit en enfer tous ceux qu'il excommunioit, qu'il faisoit sortir d'un

second lieu de flammes, que tu as oublié, tous ceux qu'il vouloit, & qu'il ouvroit les portes du País du grand *Esprit* à qui bon luy sembloit, parce qu'il avoit les Clefs de ce bon País-là; si cela est, tous ses amis devroient donc se tuer quand il meurt, pour se trouver à l'ouverture des portes en sa Compagnie; & s'il a le pouvoir d'envoyer les ames dans le feu éternel, il est dangereux d'être de ses ennemis. Ce même Anglois ajoûtoit que cette grande autorité ne s'étendoit nullement sur la Nation Angloise, & qu'on se moquoit de luy en Angleterre. Di-moy, je te prie, s'il a dit la vérité.

L A H O N T A N.

Il y auroit tant de choses à raconter sur cette question, qu'il me faudroit quinze jours pour te les expliquer. Les *Jésuites* te les distingueront mieux que moy. Néanmoins je puis te dire en passant que l'Anglois railloit en disant quelques vérités. Il avoit raison de te persuader que les gens de sa Religion ne demandent pas au Pape le chemin du Ciel, puisque cette foy vive, dont nous avons tant parlé, les y conduit en disant des injures à ce saint homme. Le fils de Dieu veut les sauver tous par son sang & par ses mérites; Or s'il le veut, il faut que cela soit. Ainsi, tu vois bien qu'ils sont plus heureux que les François dont ce Dieu exige de bonnes œuvres qu'ils ne font guères. Sur ce pied là nous allons en enfer, si nous contrevenons par nos méchantes actions au Commandement de Dieu dont nous avons parlé, quoique nous ayons la

mê-

même foy qu'eux. A l'égard du second lieu de flammes , dont tu parles , & que nous appellons le Purgatoire , ils sont exempts d'y passer, car ils aimeroient mieux vivre éternellement sur la Terre , sans jamais aller en paradis , que de brûler des milliers d'années chemin faisant. Ils sont si délicats sur le point d'honneur , qu'ils n'accepteroient jamais de presens au prix de quelques bastonades. On ne fait pas, selon eux , une grace à un homme lorsqu'on le maltraite en luy donnant de l'argent, c'est plutôt une injure. Mais les François, qui sont moins scrupuleux que les Anglois, tiennent pour une grande faveur, celle de brûler une infinité de siècles dans ce Purgatoire , parce qu'ils connoissent mieux le prix du Ciel.

Or comme le Pape est leur Créancier , & qu'il leur demande la restitution de ses biens, ils n'ont garde de luy demander ses pardons , c'est à dire un passeport pour aller en paradis , sans passer en Purgatoire ; car il leur donneroit plutôt pour aller à cet enfer, qu'ils prétendent n'avoir jamais esté fait pour eux. Mais nous autres François qui luy faisons une rente assez belle , par la connoissance que nous avons de son pouvoir extrême , & des péchez que nous commettons tous contre Dieu, il faut de nécessité que nous ayons recours aux indulgences de ce saint homme , pour en obtenir un pardon qu'il a pouvoir de nous accorder ; & tel parmi nous qui seroit condamné à quarante mille ans de Purgatoire, avant que d'aller au Ciel , peut en estre quitte pour une seule parole du Pape. Les Jésuites, comme je te l'ai déjà dit, t'expliqueront à merveilles le pouvoir du Pape, & l'état du Purgatoire. A-

La différence que je trouve entre votre créance , & celle des Anglois, embarasse si fort mon esprit, que plus je cherche à m'éclaircir , & moins je trouve de lumières. Vous feriez mieux de dire tous tant que vous êtes , que le grand Esprit a donné des lumières suffisantes à tous les hommes, pour connoître ce qu'ils doivent croire & ce qu'il doivent faire, sans se tromper. Car j'ay ouï dire que parmi chacune de ces Religions différentes , il s'y trouve un nombre de gens de diverses opinions ; comme , par exemple, dans la vôtre chaque Ordre Religieux soutient certains points différents des autres , & se conduit aussi diversément en ses Instituts qu'en ses habits , cela me fait croire qu'en Europe chacun se fait une religion à sa mode , différente de celle dont il fait profession extérieure. Pour moy, je croy que les hommes sont dans l'impuissance de connoître ce que le grand Esprit demande d'eux , & je ne puis m'empêcher de croire que ce grand Esprit étant aussi juste & aussi bon qu'il l'est, sa justice ait pu rendre le salut des hommes si difficile, qu'ils seront tous damnés hors de votre religion , & que même peu de ceux qui la professent iront dans ce grand paradis. Croi-moy, les affaires de l'autre monde sont bien différentes de celles-ci. Peu de gens sçavent ce qui s'y passe. Ce que nous sçavons c'est que nous autres Hurons ne sommes pas les auteurs de notre création ; que le grand Esprit nous a fait honnêtes gens , en vous faisant des scelerats qu'il envoie sur nos Terres,

res , pour corriger nos défauts & suivre
notre exemple. Ainsi, mon Frère, croi tout
ce que tu voudras, aie tant de foy qu'il te
plaira, tu n'iras jamais dans le bon pais des
Ames si tu ne tefais Huron. L'innocence de
notre vie, l'amour que nous avons pour nos
frères, la tranquillité d'âme dont nous jouif-
sons par le mépris de l'intérest, sont trois chof-
ses que le grand Esprit exige de tous les hom-
mes en général. Nous les pratiquons natu-
rellement dans nos Villages, pendant que les
Européans se déchirent, se volent, se diffament,
se tuent dans leurs Villes, eux qui voulant
aller au pais des Ames ne songent jamais à
leur Créateur, que lors qu'ils en parlent avec
les Hurons. Adieu, mon cher Frère, il se fait
tard; je me retire dans ma Cabane pour son-
ger à tout ce que tu m'as dit, afin que je
m'en ressouvienne demain, lorsque nous rai-
sonnerons avec le Jésuite.

DES LOIX.

LAHONTAN.

Et bien, mon Ami, tu as entendu le Jé-
suite, il t'a parlé clair, il t'a bien mieux ex-
pliqué les choses que moy. Tu vois bien qu'il y
a de la différence de ses raisonnemens aux miens.
Nous autres gens de guerre ne sçavons que
superficiellement notre religion, qui est pour-
tant une science que nous devrions sçavoir le
mieux : mais les Jésuites la possèdent à tel
point, qu'ils ne manquent jamais de convain-
cre les Peuples de la Terre les plus incrédu-
les & les plus obstinez.

A te parler franchement, mon cher Frère, je n'ay pû concevoir quasi rien de ce qu'il m'a dit, & je suis fort trompé s'il l'a compris luy même. Il m'a dit cent fois les mêmes choses dans ma Cabane, & tu as bien pû remarquer que je luy répondis vint fois hier, que j'avois déjà entendu ses raisonnemens à diverses reprises. Ce que je trouve encore de ridicule, c'est qu'il me persécute à tout moment de les expliquer mot pour mot aux gens de ma Nation, parce que, dit-il, ayant de l'esprit, je puis trouver des termes assez expressifs dans ma Langue pour rendre le sens de ses paroles plus intelligible que luy, à qui le langage Huron n'est pas assez bien connu. Tu as bien veu que je luy ay dit qu'il pouvoit baptizer tous les enfans qu'il voudroit, quoi qu'il n'ait sçeu me faire entendre ce que c'est que le bâteme. Qu'il fasse tout ce qu'il voudra dans mon Village, qu'il y fasse des Chrétiens, qu'il prêche, qu'il bâtize, je ne l'en empêche pas. C'est assez parler de Religion; venons à ce que vous appelez *les Loix*; c'est un mot comme tu sçais que nous ignorons dans nôtre langue; mais j'en connois la force & l'expression, par l'explication que tu me donnas l'autre jour; avec les exemples que tu ajoûtas pour me le faire mieux concevoir. Di-moy, je te prie, les Loix n'est-ce pas dire les choses justes & raisonnables? Tu dis qu'oüy; & bien, observer les Loix c'est donc observer les choses justes & raisonnables. Si cela est, il faut que vous preniez ces choses justes & raisonnables dans un autre sens que nous,

BARON DE LA MONTAN. 35
nous ; ou que , si vous les entendés de même ,
vous ne les suiviez jamais.

L A H O N T A N.

Vraiment tu fais là de beaux contes & de belles distinctions ! est ce que tu n'as pas l'esprit de concevoir depuis 20. ans, que ce qui s'appelle raison, parmi les Hurons, est aussi raison parmi les François ? Il est bien sûr que tout le Monde n'observe pas ces Loix , car si on les observoit, nous n'aurions que faire de châtier personne ; alors ces Juges que tu as vus à Paris & à Quebec, seroient obligés de chercher à vivre par d'autres voies. Mais comme le bien de la société consiste dans la justice & dans l'observance de ces Loix , il faut châtier les méchans, & récompenser les bons ; sans cela tout le Monde s'égorgeroit, on se pilleroit, on se diffameroit, en un mot, nous serions les gens du Monde les plus malheureux.

A D A R I O.

Vous l'êtes assez déjà , je ne conçois pas que vous puissiez l'être davantage. O quel genre d'hommes sont les Européens ! O quelle sorte de creatures ! qui font le bien par force , & n'évitent à faire le mal que par la crainte des châtimens ? Si je te demandois ce que c'est qu'un homme , tu me répondrais que c'est un François , & moi je te prouverai que c'est plutôt un Castor. Car un homme n'est pas homme à cause qu'il est planté droit sur ses deux pieds, qu'il sçait lire & écrire, & qu'il a mille autres industries. J'appelle un homme celui qui a un penchant na-

turel à faire le bien & qui ne songe jamais à faire du mal. Tu vois bien que nous n'avons point des Juges ; pourquoy ? parceque nous n'avons point de quérelles ni de procez. Mais pourquoy n'avons nous pas de procez ? C'est parceque nous ne voulons point recevoir ni connoître l'argent. Pourquoy est-ce que nous ne voulons pas admettre cet argent ? c'est parce que nous ne voulons pas de loix, & que depuis que le monde est monde nos Pères ont vécu sans cela. Au reste, il est faux, comme je l'ay déjà dit, que le mot de Loix signifie parmi nous les choses justes & raisonnables, puis que les riches s'en moquent & qu'il n'y a que les malheureux qui les suivent. Venons donc à ces loix ou choses raisonnables. Il y a cinquante ans que les Gouverneurs de Canada prétendent que nous soyons sous les Loix de leur grand Capitaine. Nous-nous contentons de nier nostre dépendance de tout autre que du grand Esprit ; nous sommes nez libres & frères unis, aussi grands Maîtres les uns que les autres ; au lieu que vous êtes tous des esclaves d'un seul homme. Si nous ne répondons pas que nous prétendons que tous les François dépendent de nous, c'est que nous voulons éviter des quérelles. Car sur quel droits & sur quelle autorité fondent-ils cette prétention ? Est-ce que nous-nous sommes vendus à ce grand Capitaine ? Avons nous été en France vous chercher ? C'est vous qui estes venus ici nous trouver. Qui vous a donné tous les païs que vous habitez ? De quel droit les possédez vous ? Ils appartiennent aux *Algonkins* depuis toujours.

jours. Ma foy, mon cher Frère, je te plains dans l'âme ; Croi-moy , fais toy Huron. Car je voi la différence de ma condition à la tienn. Je suis maître de mon corps , je dispose de moy-même. je fais ce que je veux , je suis le premier & le dernier de ma Nation ; je ne crains personne , & ne dépens uniquement que du grand Esprit. Au lieu que ton corps & ta vie dépend de ton grand Capitaine ; son Viceroy dispose de toi , tu ne fais pas ce que tu veux ; tu crains voleurs, faux témoins, assassins &c. Tu dépens de mille gens que les Emplois ont mis au dessus de toy. Est-il vray ou non ? sont-ce des choses improbables & invisibles ? Ha ! mon cher Frère , tu vois bien que j'ay raison ; cependant tu aimes encore mieux estre Esclave François , que libre Huron ; O le bel homme qu'un François avec ses belles Loix , qui croyant estre bien sage est assurément bien fou ! puis qu'il demeure dans l'esclavage & dans la dépendance, pendant que les Animaux mêmes jouissant de cette adorable Liberté , ne craignent , comme nous , que des ennemis étrangers.

LE BARON DE LA HONTAN.

En vérité , mon Ami , tes raisonnemens sont aussi sauvages que toy. Je ne conçois pas qu'un homme d'esprit & qui a esté en France & à la Nouvelle Angleterre puisse parler de la sorte. Que te sert-il d'avoir vû nos Villes, nos Fortereffes , nos Palais , nos Arts , nôtre industrie & nos plaisirs ? Et quand tu parles de Loix sévères, d'esclavage, & de mille autres sottises , il est seur que tu prêches contre ton sen-

timement. Il te fait beau voir me citer la félicité des Hurons, d'un tas de gens qui ne font que boire, manger, dormir, chasser, & pêcher, qui n'ont aucune commodité de la vie, qui font quatre cens lieues à pied pour aller assommer quatre Jroquois, en un mot, des hommes qui n'en ont que la figure. Au lieu que nous avons nos aîles, nos commoditez; & mille plaisirs, qui font trouver les momens de la vie supportables; il ne faut qu'estre honnête homme & ne faire de mal à personne, pour n'être pas exposé à ces Loix, qui ne sont sévères qu'envers les scélérats & les méchans.

A D A R I O.

Vraiment, Mon cher Frère, tu aurois beau estre honnête homme, si deux faux témoins avoient juré ta perte, tu verrois bien si les Loix sont sévères ou non. Est-ce que les Coureurs de bois ne m'ont pas cité vint exemples de gens innocens que vos Loix ont fait mourir cruellement, & dont on n'a reconnu l'innocence qu'après leur mort. Je ne sçay pas si cela est vray, mais je voi bien que cela peut être. Ne m'ont-ils pas dit encore (quoique je l'eusse oûi conter en France) qu'on fait souffrir des tourmens épouvantables à de pauvres innocens, pour leur faire avoier, par la violence des tortures, tout le mal qu'on veut qu'ils aient fait, & dix fois d'avantage. O quelle tyrannie exécrationnable! Cependant les François prétendent estre des hommes. Les femmes ne sont pas plus exemptes de cette horrible cruauté, & les uns & les autres aiment mieux mourir une fois, que cinquante; ils ont raison. Que si, par une force de courage

extraordinaire , ils peuvent souffrir ces tourmens , sans avouer ce crime qu'ils n'ont pas commis ; quelle santé , quelle vie leur en reste-t-[?] Non non , mon cher Frère, les Diables noirs , dont les Jésuites nous parlent tant , ne sont pas dans le Pais où les ames brûlent ; ils sont à Quebec & en France , avec les Loix , les faux Témoins , les commoditez de la vie , les Villes , les Fortereses & les plaisirs dont tu me viens de parler.

L A H O N T A N .

Les Coureurs de Bois , & les autres qui t'ont fait de semblables contes , sans te raconter sur cela ce qu'ils ne connoissoient pas , sont des fots qui feroient mieux de se taire.. Je veux t'expliquer l'affaire comme elle est. Supposons deux faux Témoins qui déposent contre un homme. On les met d'abord en deux Chambres séparées , où ils ne peuvent ni se voir ni se parler. On les interroge ensuite diverses fois l'un après l'autre , sur les mêmes déclarations qu'ils font contre l'Accusé ; & les Juges ont tant de conscience qu'ils emploient toute l'industrie possible pour découvrir si l'un des deux , ou tous les deux ensemble , ne se coupent point.. Si par hazard on découvre de la fausseté dans leurs témoignages , ce qui est aisé à voir , on les fait mourir sans remission.. Mais s'il paroît qu'ils ne se contredisent en rien ; on les présente devant l'Accusé pour sçavoir s'il ne les recuse pas ; & s'il se tient à leur conscience. S'il dit que oui , & qu'en suite ces Témoins jurent par le grand Dieu , qu'ils ont veu tuer , violer , piller , &c. les

les Juges le coindamnent à mort : A l'égard de la torture ; elle ne se donne que quand il ne se trouve qu'un seul témoin , parce qu'il ne suffit pas , les Loix voulant que deux hommes soient une preuve suffisante , & qu'un seul homme soit une demi preuve ; mais il faut que tu remarques que les Juges prennent toute la précaution imaginable , de peur de rendre d'injustes jugemens.

A D A R I O.

Je suis aussi sçavant que je l'estois ; car au bout du conte , deux faux Témoins s'entendent bien , avant que de se présenter , & la torture ne se donne pas moins par la déclaration d'un scelerat que par celle d'un honnête homme , qui , selon moy , cesseroit de l'être par son témoignage , quoiqu'il eut veu le crime. Ah ! les bonnes gens que les François , qui , bien loin de se sauver la vie les uns aux autres , comme frères , le pouvant faire , ne le font pas. Mais , di-moy , que pense-tu de ces Juges ? Est-il vray qu'il y en ait de si ignorans , comme on dit , & d'autres si méchans , que pour un Ami , pour une Courtisane , pour un grand Seigneur , ou pour de l'argent , ils jugent injustement contre leurs consciences ? Je te voi déjà prêt de dire que cela est faux ; que les Loix sont des choses justes & raisonnables. Cependant je sçay que cela est aussi vray que nous sommes ici , Car celui qui a raison de demander son bien à un autre qui le possède injustement , fait voir clair comme le jour la vérité de sa cause , n'atrape rien du tout , si ce Seigneur , cette Courtisane , cet

Ami

Ami & cet argent parlent pour sa partie, aux Juges, qui doivent décider l'affaire. Il en est de même pour les gens accusés de crime. Ha ! vive les Hurons , qui sans Loix , sans prisons , & sans tortures , passent la vie dans la douceur , dans la tranquillité , & jouissent d'un bonheur inconnu aux François. Nous vivons simplement sous les Loix de l'instinct , & de la conduite innocente que la Nature sage nous a imprimée dès le berceau. Nous sommes tous d'accord , & conformes en volonté , opinions & sentimens. Ainsi , nous passons la vie dans une si parfaite intelligence , qu'on ne voit parmi nous ni procès , ni dispute , ni chicanes. Ha ! malheureux , que vous êtes à plaindre d'être exposés à des Loix auxquelles vos Juges ignorans , injustes & vicieux contreviennent autant par leur conduite particulière qu'en l'administration de leurs Charges. Ce sont-là ces équitables Juges qui manquent de droiture , qui ne rapportent leur Emploi qu'à leurs intérêts , qui n'ont en vue que de s'enrichir , qui ne sont accessibles qu'au démon de l'argent , qui n'administrent la justice que par un principe d'avarice , ou par passion , qui autorisant le crime exterminent la justice & la bonne foy , pour donner cours à la tromperie , à la chicane , à la longueur des procès , à l'abus & à la violation des sermens , & à une infinité d'autres désordres. Voilà ce que font ces grands Souteneurs des belles Loix de la Nation Française.

L A H O N T A N .

Je t'ay déjà dit qu'il ne faut pas croire
tout.

tout ce que les fottes gens disent ; tu t'amuses à des Ignorans qui n'ont pas la teinture du sens commun , & qui te débitent des mensonges pour des vérités. Ces mauvais Juges , dont ils t'ont parlé , sont aussi rares que les Castors blancs. Car on n'en trouveroit peut-être pas quatre dans toute la France. C'est des gens qui aiment la vertu , & qui ont une ame à sauver comme toy & moy ; qui en qualité de personnes publiques ont à répondre devant un Juge qui n'a point d'égard à l'apparence des Personnes , & devant lequel le plus grand des Monarques n'est pas plus que le moindre des Esclaves. Il n'y en a presque point qui n'aimât mieux mourir , que de blesser sa conscience & de violer les Loix ; l'argent est de la boïe pour eux , les femmes les échauffent moins que la Glace , les Amis & les grands Seigneurs ont moins de pouvoir sur leur esprit , que les vagues contre les rochers ; ils corrigent le libertinage , ils reforment les abus , & ils rendent la justice à ceux qui plaident , sans qu'aucun intérêt s'en mêle. Pour moy , j'ay perdu tout mon bien en perdant trois ou quatre procez à Paris , mais je serois bien fâché de croire qu'ils les ont mal jugés ; quoique mes Parties , avec de très mauvaises causes , me manquoient ni d'argent ni d'amis. Ce sont les Loix qui m'ont jugé , & les Loix sont justes & raisonnables ; je croyois avoir raison parce que je ne les avois pas bien étudiées.

A D A R I O.

Je t'avoïe que je ne conçois rien à ce
que

que tu me dis ; car enfin je sçay le contraire , & ceux qui m'ont parlé des vices de ces Juges sont assurément des gens d'esprit & d'honneur. Mais quand personne me m'en auroit informé , je ne suis pas si grossier que je ne voye moy-même l'injustice des Loix & des Juges. Ecoute un peu , mon cher Frere ; allant un jour de Paris à Versailles , je vis à moitié chemin un Païsan qu'on alloit fôliéter pour avoir pris des perdrix & des lièvres à des lacets. J'en vis un autre entre la Rochelle & Paris qu'on condamna aux galères , parce qu'on le trouva saisi d'un petit sac de sel. Ces deux misérables hommes furent châtiés par ces injustes Loix , pour vouloir faire subsister leurs pauvres Familles ; pendant qu'un million de Femmes font des enfans en l'absence de leurs Maris ; que des Médecins font mourir les trois Cartes des hommes , & que les Joïeurs mettent leurs familles à la mendicité , en perdant tout ce qu'ils ont au Monde , sans être châtiés ; Où sont donc ces Loix justes & raisonnables , où sont ces Juges qui ont une ame à garder comme toy & moy ? Après cela tu ozes encore dire que les Hurons sont des Bêtes ! Vraiment , ce seroit quelque chose de beau si nous allions châtier un de nos Frères pour des lièvres & pour des perdrix ! Ce seroit encore une belle chose entre nous , de voir nos femmes multiplier le nombre de nos enfans pendant que nous allons en guerre contre nos ennemis. Des Médecins empoisonner nos familles , & des Joïeurs perdre les Castors de leurs chasses ; ce sont pourtant des bagatelles en France.

France qui ne font point sujettes aux belles Loix des François. En vérité , il y a bien de l'aveuglement dans l'esprit de ceux qui nous connoissent , & ne nous imitent pas.

L A H O N T A N.

Tout beau , mon cher Ami , tu vas trop vite , croi moi , tes connoissances sont si bornées , comme je t'ay déjà dit , que la portée de ton esprit n'envisage que l'apparence des choses. Si tu voulois entendre raison , tu concevrois d'abord que nous n'agissions que sur de bons principes , pour le maintien de la Société. Il faut que tu sçaches que les loix condamnent les gens qui tombent dans les cas que tu viens de citer , sans en excepter aucun. Premièrement les Loix défendent aux Païsans de tuer ni lièvres ni perdrix , sur tout aux environs de Paris ; parce qu'ils en dépeupleroient le Royaume , s'il leur étoit permis de chasser. Ces gens-là ont recû de leurs Seigneurs les terres dont ils jouissent , & ceux-ci se sont réservé la chasse , comme leurs Maitres. Les païsans leur font un vol , & contreviennent en même-temps à la défense établie par les Loix. De même ceux qui transportent du sel , parce que c'est un droit qui appartient directement au Roi. A l'égard des Femmes & des Joüeurs , dont tu viens de parler , il faut que tu croyes qu'on les renferme dans des prisons & dans des Couvens , d'où ni les uns ni les autres ne sortent jamais. Pour ce qui est des Médecins , il ne seroit pas juste de les maltraiter , car de cent malades il n'en tuent pas deux , ils font

ce

ce qu'ils peuvent pour nous guérir. Il faut bien que les Vieillards & les gens usez finissent. Néanmoins quoique nous ayons tous affaire de ces Docteurs, s'il estoit prouvé qu'ils eussent fait mourir quelqu'un par ignorance, ou par malice, les Loix ne les épargneroient pas plus que les autres, & les condamneroient à des prisons perpétuelles, & peut-être, à quelque chose de pis.

A D A R I O.

Il faudroit bien des prisons si ces Loix étoient observées; mais je vois bien que tu ne dis pas tout, & que tu serois fâché de pousser la chose plus loin, de peur de trouver mes raisons sans réplique. Venons maintenant à ces deux hommes qui se sauvèrent l'année passée à Quebec, pour n'être pas brûlés en France, & disons, en examinant le crime dont on les accuse, qu'il y a de bien sottes Loix en Europe. Hé bien ces deux François sont des prétendus Magiciens *Jongleurs*, on les accuse d'avoir *jonglé*, quel mal ont-ils fait? Ces pauvres gens ont peut-être eû quelque maladie, qui leur a laissé cette folie, comme il arrive parmi nous. Di-moi un peu, je te prie, quel mal font nos *Jongleurs*? Ils s'enferment seuls dans une petite Cabane lorsqu'on leur recommande quelque malade, ils y chantent, ils crient, ils dancent, ils disent cent extravagances; ensuite ils font connoître aux Parens du malade qu'il faut faire un festin pour consoler le malade, soit de viande, soit de poisson, selon le goût de ce *Jongleur*, qui n'est qu'un Médecin imaginaire, dont l'esprit est troublé par
l'ac-

l'accident de quelque fièvre chaude qu'il a effuyée. Tu vois bien que nous-nous rail-lons d'eux en leur absence, & que nous con-noissons leur fourberie ; tu sçais encore qu'ils sont comme des insensés dans leurs actions, comme dans leurs paroles, qu'ils ne vont ni à la chasse ni à la guerre. Pourquoi brûle-rions-nous les pauvres gens qui parmi vous ont le même malheur ?

L A H O N T A N.

Il y a bien de la différence de nos *Jongleurs* aux vôtres ; car ceux parmi nous qui le sont parlent avec le méchant Esprit, font des festins avec luy, toutes les nuits ; ils empêchent un mari de caresser sa femme par leurs sor-tileges ; ils corrompent aussi les filles sages & vertueuses par un charme qu'ils mettent dans ce qu'elles doivent boire ou manger. Ils empoisonnent les Bestiaux , ils font périr les biens de la Terre , mourir les hommes en langueur, bleffer les fem-mes grosses ; & cent autres maux que je ne te raconte pas. Ces gens-là s'appellent Enchan-teurs & Sorciers, mais il y en d'autres encore plus méchans ; ce sont les Magiciens. Ils ont des conversations familières avec le mé-chant Esprit, ils le font voir à ceux qui en ont la curiosité sous telle figure qu'ils veulent. Ils ont des secrets pour faire gagner au jeu & enrichir ceux à qui ils les donnent. Ils devinent ce qui doit arriver ; ils ont le pouvoir de se métamorphoser en toutes sortes d'Ammaux, & de figures les plus horribles ; ils vont en cer-taines

taines maisons faire des hurlemens affreux mêlés de cris & de plaintes effroyables , ils y paroissent tous en feu plus hauts que des arbres, traînant des chaînes aux pieds , portant des serpens dans la main ; enfin ils épouvantent tellement les gens, qu'on est obligé d'aller chercher les Prêtres pour les exorciser, croyant que ce sont des ames qui viennent du Purgatoire en ce monde, y demander quelques Messes, dont elles ont besoin pour aller jouir de la veüe de Dieu. Il ne faut donc pas que tu t'étonnes si on les fait brûler sans remission, selon les Loix dont nous parlons.

A D A R I O.

Quoi ! seroit-il possible que tu croies ces bagatelles ? Il faut assurément que tu railles, pour voir ce que je répondray. C'est apparemment de ces contes que j'ay veu dans les fables d'Esope , livres où les Animaux parlent. Il y a icy des Coureurs de Bois qui les lisent tous les jours , & je me trompe fort si ce que tu viens de me raconter , n'y est écrit. Car il faudroit être fou pour croire sérieusement , que le méchant Esprit, supposé qu'il soit vray qu'il y en ait un , tel que les Jésuites me l'ont dépeint, eût le pouvoir de venir sur la Terre. Si cela étoit , il y feroit assés de mal luy-même, sans le faire faire à ces Sorciers , & s'il se communiquoit à un homme il se communiqueroit bien à d'autres ; & comme il y a plus de méchans hommes que de bons parmi vous , il n'y en a pas un qui ne voulût être forcier ; alors tout seroit perdu , le Monde

de seroit renversé, en un mot ce seroit un désordre irrémédiable. Sçais tu bien, mon Frère, que c'est faire tort au grand Esprit de croire ces sotises. Car c'est l'accuser d'autorizer les méchancetez & d'être la cause directe de toutes celles que tu viens de raconter, en permettant à ce méchant Esprit de sortir de l'enfer. Si le grand Esprit est si bon que nous le sçavons toy & moy, il seroit plus croyable qu'il envoyât de bonnes Ames sous d'agréables figures, reprocher aux hommes leurs mauvaises actions & les inviter à l'amiable de pratiquer la vertu, en leur faisant une peinture du bonheur des Ames qui sont heureuses dans le bon Pais où elles sont. A l'égard de celles qui sont dans le Purgatoire (si tant est qu'il y ait un tel lieu) il me semble que le grand Esprit n'a guère besoin d'estre prié par des gens, qui ont assez affaire de prier pour eux-mêmes; & qu'il pourroit bien leur donner la permission d'aller au Ciel, s'il leur acorde celle de venir sur la Terre. Ainsi, mon cher Frère, si tu me parles sérieusement de ces choses, je croiray que tu rêves, ou que tu as perdu le sens. Il faut qu'il y ait quelque autre méchanceté dans l'accusation de ces deux *Jongleurs*, ou bien vos Loix & vos Juges sont aussi fort déraisonnables. La conclusion que je tirerois de ces méchancetez, si elles étoient vraies; c'est que puisqu'on ne voit rien de semblable chez aucun peuple de Canada, il faut absolument que ce méchant Esprit ait un pouvoir sur vous, qu'il n'a pas sur nous. Cela étant, nous sommes donc de bonnes gens, & vous,

tout

tout au contraire pervers, malicieux & adonnez à toutes sortes de vices & de méchancetez. Mais finissons, je te prie, sur cette matière, dont je ne veux entendre aucune réplique; & di moy, à propos de Loix, pourquoy elles souffrent qu'on vende les filles pour de l'argent, à ceux qui veulent s'en servir? Pourquoy on permet certaines Maisons publiques, où les putains & les maquerelles s'y trouvent à toute heure pour toute sorte de gens? Pourquoy on permet de porter l'épée aux uns, pour tuer ceux à qui il est défendu d'en porter? Pourquoy permet on encore de vendre du vin au dessus de certaine quantité, & dans lequel on met mille drogues qui ruinent la santé? Ne vois-tu pas les malheurs qui arrivent icy, comme à Quebec, par les yvrognes? Tu me répondras, comme d'autres ont déjà fait, qu'il est permis au Cabarétier de vendre le plus de marchandise qu'il peut pour gagner sa vie, que celui qui boit doit se conduire lui-même, & se modérer sur toutes choses. Mais je te prouveray que cela est impossible, parce qu'on a perdu la raison avant qu'on puisse s'en apercevoir; ou du moins elle demeure si afoiblie, qu'on ne connoît plus ce qu'on doit faire. Pourquoy ne défend-on pas aussi les jeux excessifs qui traînent mille maux apres eux. Les Pères ruinent leurs familles (comme je t'ay déjà dit,) les enfans volent leurs Pères ou les endétent; les filles & les femmes se vendent quand elles ont perdu leur argent, apres avoir consumé leurs meubles & leur habits; delà viennent des disputes, des meurtres, des inimi-

50 D I A L O G U E S D U
tiez & des haines irréconciliables. Voilà ,
mon Frère , des defences inutiles chez les
Hurons , mais qu'on devoit bien faire dans
le Pais des François ; ainsi peu à peu reformant les abus que l'intérêt a introduit parmi
vous , j'espérerois que vous pourriez un jour
vivre sans loix , comme nous faisons.

L A H O N T A N .

Je t'ay déjà dit une fois , qu'on châtoit les Joueurs , on en use des même envers les Maqueraux & les Courtifanes , sur tout envers les Cabarétiers, lorsqu'il arrive du désordre chez eux. La différence qu'il y a, c'est que nos Villes sont si grandes & si peuplées, qu'il n'est pas facile aux Juges de découvrir les méchancetez qu'on y fait. Mais cela n'empêche pas que les Loix ne les défendent , & on fait tout ce qu'on peut pour remédier à ces maux. En un mot , on travaille avec tant de soin & d'aplication à détruire les mauvaises coûtumes , à établir le bel ordre par tout , à punir le vice , & à recompenser le mérite , que, pour peu que tu voulusses te défaire de tes mauvais préjugés , & considérer à fond l'excellence de nos loix , tu serois obligé d'avouer que les François sont gens équitables , judicieux & sçavans , qui suivent mieux que vous autres les véritables règles de la Justice & de la Raison.

A D A R I O .

Je voudrois bien avoir occasion de le croire avant que de mourir , car j'aime naturellement les bons François ; mais j'appréh-

BARON DE LAHONTAN. Si
hende bien de n'avoir pas cette consolation.
Il faut donc que vos Juges commencent les
premiers à suivre les Loix , pour donner
exemple aux autres , qu'ils cessent d'opprimer
les Veuves , les Orphelins & les misérables ;
qu'ils ne fassent pas languir les procez des Plai-
deurs , qui font des voyages de cent lieues ;
en un mot , qu'ils jugent les causes de la même
manière que le grand Esprit les jugera. Que
vos Loix diminuent les tributs & les imposi-
tions que les pauvres gens sont obligés de pai-
er , pendant que les riches de tous états ne pai-
ent rien à proportion des biens qu'ils possé-
dent. Il faut encore que vous défendiez aux
Coureurs de Bois d'aporter de l'eau de vie
dans nos Villages , pour arrêter le cours des
yvogneries qui s'y font. Alors j'espéreray que
peu à peu vous-vous perfectionerez , que l'é-
galité de biens pourra venir peu à peu , &
qu'à la fin vous détesterez cet intérêt qui cau-
se tous les maux qu'on voit en Europe; Ainsi
n'ayant ni *tien* ni *mien* , vous vivrez avec la
même félicité des Hurons. C'en est assez
pour aujourd'huy. Voilà mon Esclave qui
vient m'avertir qu'on m'attend au Village.
Adieu , mon cher Frère , jusqu'à demain.

L A H O N T A N.

Il ne semble , mon cher Ami , que tu ne
viendrois pas de si bonne heure chez moy , si
tu n'avois envie de disputer encore. Pour
moy , je te déclare , que je ne veux plus en-
rer en matière avec toy , puisque tu n'es pas
capable de concevoir mes raisonnemens , tu
es si fort prévenu en faveur de ta Nation , si

fort préoccupé des tes manieres sauvages, & si peu porté à examiner les nôtres, comme il faut, que je ne daigneray plus me tuer le corps & l'ame, pour te faire lconnoître l'ignorance & la misère dans lesquelles on voit que les Hurons ont toujours vécu. Je suis ton Ami, tu le sçais; ainsi je n'ay d'autre intérêt que celui de te montrer le bonheur des François; afin que tu vives comme eux, aussi bien que le reste de ta Nation. Je t'ay dit vint fois que tu t'ataches à considérer la vie de quelques méchants François, pour mesurer tous les autres à leur aune; je t'ay fait voir qu'on les châtoit; tu ne te paye pas de ces raisons là, tu t'obstines par des réponses injurieuses à me dire que nous ne sommes rien moins que des hommes. Au bout du conte je suis las d'entendre des pauvretés de la bouche d'un homme que tous les François regardent comme un très habile Personnage. Les gens de ta Nation t'adorent tant par ton esprit, que par ton expérience & ta valeur. Tu es Chef de guerre & Chef de Conseil; & sans te flatter; je n'ay guère veu de gens au monde plus vifs & plus pénétrants que tu l'es; Ce qui fait que je te plains de tout mon cœur, de ne vouloir pas te défaire de tes préjugés.

A D A R I O.

Tu as tort, mon cher Frère, en tout ce que tu dis, car je ne me suis formé aucune fausse idée de votre Religion ni de vos Loix; l'exemple de tous les François en général, m'engagera toute ma vie, à considérer toutes

tes leurs actions, comme indignes de l'homme. Ainsi mes idées sont justes, mes préjugés sont bien fondés, je suis prêt à prouver ce que j'avance. Nous avons parlé de Religion & de Loix, je ne t'ay répondu que le quart de ce que je pensois sur toutes les raisons que tu m'as alléguées; tu blâmes nôtre manière de vivre; les François en général nous prénent pour des Bêtes, les Jésuites nous traitent d'impies, de foux, d'ignorans & de vagabons: & nous vous regardons tout sur le même pied. Avec cette différence que nous nous contentons de vous plaindre, sans vous dire des injures. Ecoute, mon cher Frère, je te parle sans passion, plus je réfléchis à la vie des Européans & moins je trouve de bonheur & de sagesse parmi eux. Il y a six ans que je ne fais que penser à leur état. Mais je ne trouve rien dans leurs actions qui ne soit au dessous de l'homme, & je regarde comme impossible que cela puisse être autrement, à moins que vous ne veuillez vous réduire à vivre, sans le *Tien* ni le *Mien*, comme nous faisons. Je dis donc que ce que vous appelez argent, est le démon des démons, le Tiran des François; la source des maux; la perte des ames & le sepulcre des vivans. Vouloir vivre dans les Païs de l'argent & conserver son ame, c'est vouloir se jeter au fond du Lac pour conserver sa vie; or ni l'un ni l'autre ne se peuvent. Cet argent est le Père de la luxure, de l'impudicité, de l'artifice, de l'intrigue, du mensonge, de la trahison, de la mauvaise roy, & généralement de tous les maux qui sont au Monde.

de. LePere vend ses enfans, les Maris vendent leurs Femmes, les Femmes trahissent leurs Maris, les Frères se tuent, les Amis se trahissent, & tout pour de l'argent, Di-moy, je te prie, si nous avons tort apres cela, de ne vouloir point ni manier, ni même voir ce maudit argent.

L A H O N T A N.

Quoy, sera-t-il possible que tu raisoneras tousjours si sottement ! au moins écoute une fois en ta vie avec attention ce que j'ay envie de te dire. Ne vois-tu pas bien, mon Ami, que les Nations de l'Europe ne pourroient pas vivre sans l'or & l'argent, ou quelque autre chose précieuse. Déjà les Gentishommes, les Prêtres, les Marchans & mille autres sortes de gens qui n'ont pas la force de travailler à la terre, mourroient de faim. Comment nos Rois seroient-ils Rois ? Quels soldats auroient ils ? Qui est celuy qui voudroit travailler pour eux, ni pour qui que ce soit ? Qui est celuy qui se risqueroit sur la mer ? Qui est celuy qui fabriqueroit des armes pour d'autres que pour soi ? Croy-moy, nous serions perdus sans ressource, ce seroit un Chaos en Europe, une confusion, la plus épouvantable qui se puisse imaginer.

A D A R I O.

Vraiment tu me fais là de beaux contes, quand tu parles des gentishommes, des Marchans & des Prêtres ! Est-ce qu'on en verroit *rien* ? Vous seriez tous égaux, comme les Hurons le sont entr'eux.

tr'eux. Ce ne feroit que les trente premières années après le bannissement de l'intérêt qu'on verroit une étrange désolation ; car ceux qui ne sont propres qu'à boire , manger , dormir , & se divertir , mourroient en langueur ; mais leurs descendans vivroient comme nous. Nous avons assez parlé des qualitez qui doivent composer l'homme intérieurement , comme sont la sagesse , la raison , l'équité &c. qui se trouvent chez les Hurons. Je t'ai fait voir que l'intérêt les détruit toutes , chez vous ; que cet obstacle ne permet pas à celui qui conoît cet intérêt d'être homme raisonnable. Mais voyons ce que l'homme doit être extérieurement ; Premièrement , il doit sçavoir marcher , chasser , pêcher , tirer un coup de flèche ou de fusil , sçavoir conduire un Canot , sçavoir faire la guerre , conoître les bois , être infatigable , vivre de peu dans l'ocasion , construire des Cabanes & des Canots , faire , en un mot , tout ce qu'un Huron fait. Voilà ce que j'appelle un homme. Car Di-moy , je te prie , Combien de millions de gens y-a-t il en Europe , qui , s'ils étoient trente lieues dans des Forêts , avec un fusil ou des flèches , ne pourroient ni chasser de quoi se nourrir , ni même trouver le chemin d'en sortir. Tu vois que nous traversons cent lieues de bois sans nous égarer , que nous tuons les oiseaux & les animaux à coups de flèches , que nous prenons du poisson par tout où il s'en trouve , que nous suivons les hommes & les bêtes fauves à la piste , dans les prairies & dans les bois , l'été comme l'hiver , que nous vivons de racines , quand nous

fommes aux portes des Iroquois , que nous ſçavons manier la hache & le couteau, pour faire mille ouvrages nous-mêmes. Car , ſi nous faisons toutes ces choſes , pourquoy ne les feries vous pas comme nous ? N'êtes vous pas auſſi grands , auſſi forts , & auſſi robuſtes ? Vos Artifans ne travaillent-ils pas à des ouvrages incomparablement plus difficiles & plus rudes que les nôtres ? Vous vivriez tous de cette manière là, vous ſeries auſſi grands maîtres les uns que les autres. Votre richeſſe ſeroit , comme la nôtre , d'aquérir de la gloire dans le métier de la guerre , plus on prendroit d'eſclaves , moins on travailleroit ; en un mot , vous ſeriez auſſi heureux que nous.

L A H O N T A N.

Appelles-tu vivre heureux , d'eſtre obligé de giter ſous une miſérable Cabane d'écorce, de dormir ſur quatre mauvaiſes couvertures de Caſtor, de ne manger que du rôti & du bouilli , d'être vêtu de peaux , d'aller à la chafſe des Caſtors, dans la plus rude ſaiſon de l'année ; de faire trois cens lieues à pied dans des bois épais , abatus & inacceſſibles , pour chercher les Iroquois ; aller dans de petits canots ſe riſquer à périr chaque jour dans vos grands Lacs , quand vous voyagez. Coucher ſur la dure à la belle étoile, lorſque vous approchés des Villages de vos ennemis : être contrains le plus ſouvent de courir ſans boire ni manger , nuit & jour, à toute jambe, l'un deçà , l'autre de là, quand ils vous pourſuivent , d'eſtre réduits à la dernière des miſères, ſi par amitié & par commiſération les Coureurs

reurs de Bois n'avoient la charité de vous porter des-fusils , de la poudre , du plomb , du fil à faire des filets , des haches , des couteaux des aiguilles , des Alefnes , des arneçons , des chaudières , & plusieurs autres marchandises.

A D A R I O.

Tout beau , n'allons pas si vîte , le jour est long , nous pouvons parler à loisir , l'un après l'autre. Tu trouves , à ce que je vois , toutes ces choses bien dures. Il est vray qu'elles le seroient extrêmement pour ces François , qui ne vivent , comme les bêtes , que pour boire & manger ; & qui n'ont esté élevés que dans la molesse : mais di-moy , je t'en conjure , quelle différence il y a de coucher sous une bonne Cabane , ou sous un Palais ; de dormir sur des peaux de Castors , ou sur des matelats entre deux draps ; de manger du rosti & du botiilli ; où de sales pâtez , & ragoûts , aprêtez par des Marmitons crasseux ? En sommes nous plus malades , ou plus incommodez que les François qui ont ces Palais , ces lits , & ces Cuisiniers ? Hé ! combien y en a-t-il parmi vous , qui couchent sur la paille , sous des toits ou des greniers que la pluye traverse de toutes parts , & qui ont de la peine à trouver du pain & de l'eau ? J'ay esté en France , j'en parle pour l'avoir veu. Tu critiques nos habits de peaux , sans raison , car ils sont plus chauds & résistent mieux à la pluye que vos draps ; outre qu'ils ne sont pas si ridiculement faits que les vôtres , auxquels on employe soit au poches , ou aux costez , autant d'étoffe qu'au corps de

l'habit. Revenons à la chasse du Castor durant l'hiver , que tu regardes comme une chose affreuse , pendant que nous y trouvons toute sorte de plaisir & les commoditez d'avoir toutes sortes de marchandises pour leurs peaux. Déjà nos esclaves ont la plus grande peine (si tant est qu'il y en ait) tu sçais que la chasse est le plus agréable divertissement que nous ayons : celle de ces Animaux estant tout à fait plaisante , nous l'estimons aussi plus que toute autre. Nous faisons , dis-tu , une guerre pénible ; j'avotie que les François y périroient , parce qu'ils ne sont pas accoutumés de faire de si grands voyages à pied ; mais ces courses ne nous fatiguent nullement ; il seroit à souhaiter pour le bien de Canada que vous eussiez nos talens. Les Iroquois ne vous égorgeroient pas , comme ils font tous les jours , au milieu de vos Habitations. Tu trouves aussi que le risque de nos petits Canots dans nos Voyages est une suite de nos misères ; il est vray que nous ne pouvons pas quelquefois nous dispenser d'aller en Canot. Puisque nous n'avons pas l'industrie de bâtir des Vaisseaux ; mais ces grands Vaisseaux que vous faites ne périssent pas moins que nos Canots ; tu nous reproches encore que nous couchons sur la dure à la belle étoile , quand nous sommes au pied des Villages des Iroquois ; j'en conviens ; mais aussi je sçay bien que les soldats en France ne sont pas si commodément que les tiens sont ici , & qu'ils sont bien contrains de se gîter dans les Marais & dans les fossés à la pluie & au vent. Nous-nous enfuyons ,
ajou-

ajoute-tu, à toute jambe ; il n'y a rien de si naturel , quand le nombre des ennemis est triple , que de s'enfuir ; à la vérité la fatigue de courir nuit & jour , sans manger, est terrible , mais il vaut bien mieux prendre ce parti que d'estre esclave. Je croy que ces extrémitéz seroient horribles pour des Européans , mais elles ne sont-quasi rien à nostre égard. Tu finis en concluant que les François nous tirent de la misère, par la pitié qu'ils ont de nous. Et comment faisoient nos Pères, il y a cent ans , en vivoient-ils moins sans leurs marchandises ; au lieu de fusils , de poudre , & de plomb , ils se servoient de l'arc & des flèches , comme nous faisons encore. Ils faisoient des rets avec du fil d'écorce d'arbre ; il se servoient des haches de pierre ; ils faisoient des couteaux , des aiguilles , des Alefnes &c. avec des os de cerf ou d'élan ; au lieu de chaudière on prenoit des pots de terre. Si nos Pères se sont passéz de toutes ces marchandises , tant de siècles , je croy que nous pourrions bien nous en passer plus facilement que les François ne se passeroient de nos Castors, en échange desquels, par bonne amitié, ils nous donnent des fusils qui estropient , en crevant , plusieurs Guerriers , des haches qui cassent en taillant un arbrisseau , des couteaux qui s'émoussent en coupant une citrouille , du fil moitié pourri , & de si méchante qualité , que nos filets sont plutôt usez qu'achevez ; des chaudières si minces que la seule pesanteur de l'eau en fait sauter le fond , Voilà, mon Frère , ce que j'ay à te répondre sur les misères des Hurons.

Hé bien, tu veux donc que je croye les Hurons insensibles à leurs peines & à leurs travaux, & qu'ayant esté élevez dans la pauvreté & les souffrances, ils les envisagent d'un autre oeil que nous; cela est bon pour ceux qui n'ont jamais sorti de leur pais, qui ne connoissent point de meilleure vie que la leur, & qui n'ayant jamais été dans nos Villes, s'imaginent que nous vivons comme eux; mais pour toy, qui as été en France, à Quebec, & dans la Nouvelle Angleterre, il me semble que ton goût & ton discernement sont bien sauvages, de ne pas trouver l'estat des Européens préférable à celui des Hurons. Y a-t-il de vie plus agréable & plus délicieuse au Monde, que celle d'un nombre infini de gens riches à qui rien ne manque? Ils ont de beaux Carosses, de belles Maisons ornées de tapisséries & de tableaux magnifiques; de beaux Jardins où se cueillent toutes sortes de fruits, des Parcs où se trouvent toutes sortes d'animaux; des Chevaux & des Chiens pour chasser, de l'argent pour faire grosse chère, pour aller aux Comédies & aux jeux, pour marier richement leurs enfans, ces gens sont adorés de leurs dépendans. N'as-tu pas vû nos Princes, nos Ducs, nos Maréchaux de France, nos Prélats & un million de gens de toutes sortes d'états qui vivent comme des Rois; à qui rien ne manque, & qui ne se souviennent d'avoir vécu que quand il faut mourir?

A D A R I O.

Si je n'eslois pas si informé que je le suis
de tout

de tout ce qui se passe en France, & que mon voyage de Paris ne m'eût pas donné tant de connoissances & de lumières, je pourrois me laisser aveugler par ces apparences exterieures de félicité, que tu me représentes; mais ce Prince, ce Duc, ce Maréchal, & ce Prélat, qui sont les premiers que tu me cites, ne sont rien moins qu'heureux, à l'égard de Hurons; qui ne connoissent d'autre félicité que la tranquillité d'ame, & la liberté. Or ces grands seigneurs se haïssent intérieurement les uns les autres, ils perdent le sommeil, le boire & le manger pour faire leur cour au Roy, pour faire des piéces à leurs ennemis; ils se font des violences si fort contre nature, pour feindre, déguiser, & souffrir, que la douleur que l'ame en ressent surpasse l'imagination. N'est-ce rien, à ton avis, mon cher Frère, que d'avoir cinquante serpens dans le cœur? Ne vaudroit-il pas mieux jeter Carosses, dorures, Palais, dans la rivière, que d'endurer toute sa vie tant de martires? Sur ce pied là j'aimerois mieux si j'étois à leur place, estre Huron, avoir le Corps nu, & l'ame tranquille. Le corps est le logement de l'ame, qu'importe que ce Corps soit doré, étendu dans un Carrosse, assis à une table, si cette ame le tourmente, l'afflige & le désole? Ces grand seigneurs, dis-je, sont exposez à la disgrâce du Roy, à la médifance de mille sortes de Personnes; à la perte de leurs Charges; au mépris des leurs semblables; en un mot leur vie molle est traversée par l'ambition, l'orgueil, la présomption & l'envie. Ils sont esclaves de leurs passions, & de leur Roy, qui est l'unique François heu-

reux , par raport à cette adorable liberté dont il jouït tout seul. Tu vois-que nous sommes un millier d'hommes dans nôtre Village , que nous-nous aimons comme frères ; que ce qui est à l'un est au service de l'autre ; que les Chets de guerre , de Nation & de Conseil , n'ont pas plus de pouvoi rque les autres Hurons ; qu'on n'a jamais veu de querelles ni de médifances parmi nous ; qu'enfin chacun est maître de foy-même , & fait tout ce qu'il veut , fans rendre conte à personne , & fans qu'on y trouve à redire. Voilà , mon Frère , la différence qu'il y a de nous à ces Princes , à ces Ducs , &c. laiffant à part tous ceux qui eftant au deffous d'eux doivent , par conféquent , avoir plus de peines , de chagrin &d'embarras.

L A H O N T A N.

Il faut que tu croye , mon cher Ami, que comme les Hurons font élevez dans la fatigue & dans la misère , ces grands Seigneurs. le font de même dans le trouble , dans l'ambition , & ils ne vivroient pas fans cela ; & comme le bonheur ne confifte que dans l'imagination, ils se nourriffent de vanité. Chaque'un d'eux s'estime dans le cœur autant que le Roy. La tranquillité d'ame des Hurons n'a jamais voulu passer en France ; de peur qu'on ne l'enfermât aux petites Maisons. Etre tranquille en France c'est être fou , c'est être infensible , indolent. Il faut toujours avoir quelque chose à fouhaiter pour être heureux ; un homme qui fçauroit se borner feroit Huron. Or personne ne le veut être ;

être; la vie seroit ennuyeuse si l'esprit ne nous portoit à désirer, à tout moment quelque chose de plus que ce que nous possédons : & c'est ce qui fait le bonheur de la vie , pourvû que ce soit par des voies légitimes.

A D A R I O.

Quoy ! n'est-ce pas plutôt mourir en vivant, que de tourmenter son esprit à toute heure, pour acquérir des Biens , ou des Honneurs , qui nous dégoûtent de ce que nous en jouissons ? d'affoiblir son corps & d'exposer sa vie pour former des entreprises qui échouent le plus souvent ? Et puis tu me viendras dire que ces grands Seigneurs sont élevez dans l'ambition, & dans le trouble , comme nous dans le travail & la fatigue. Belle comparaison pour un homme qui sçait lire & écrire ! Dis-moy , je te prie , ne faut-il pas, pour se bien porter, que le corps travaille & que l'esprit se repose ? Au contraire , pour détruire sa santé, que le corps se repose , & que l'esprit agisse ? Qu'avons-nous au monde de plus cher que la vie ? Pourquoi n'en pas profiter ? Les François détruisent leur santé par mille causes différentes ; & nous conservons la nôtre jusqu'à ce que nos corps soient usés ; parce que nos âmes exemptes de passions ne peuvent altérer ni troubler nos corps. Mais enfin les François hâtent le moment de leur mort par des voies légitimes ; voilà ta conclusion ; elle est belle , assurément, & digne de remarque ! Croi-moy , mon cher Frère, songe à te faire Huron, pour vivre long-temps. Tu boiras , tu mangeras , tu dormiras , &

tu chasseras en repos ; tu feras delivré des passions qui tiraient les François ; tu n'auras que faire d'or , ni d'argent , pour être heureux ; tu ne craindras ni voleurs , ni assassins , ni faux témoins ; & si tu veux devenir le Roi de tout le monde , tu n'auras qu'à t'imaginer de l'être , & tu le feras.

L A H O N T A N.

Ecoute , il faudroit pour cela que j'eusse commis en France de si grands crimes qu'il ne me fût permis d'y revenir que pour y être brûlé ; car , après tout , je ne vois point de métamorphose plus extravagante à un François que celle de Huron. Est-ce que je pourrois résister aux fatigues dont nous avons parlé ? Aurois-je la patience d'entendre les fots raisonnemens de vos Vieillards & de vos jeunes gens , comme vous faites , sans les contredire ? Pourrois-je vivre de bouillons , de pain , de bled d'Inde , de rôti & bouilli , sans poivre ni sel ? Pourrois-je me colorer le visage de vint sortes de couleurs , comme un fou ? Ne boire que de l'eau d'érable ? Aller tout nu durant l'été , me servir de vaisselle de bois ? M'acomoderois-je de vos repas continuels , où trois ou quatre cens personnes se trouvent pour y danser deux heures devant & après ? Vivrois-je avec des gens sans civilité , qui , pour tout compliment , ne savent qu'un *je t'honore*. Non , mon cher *Adario* , il est impossible qu'un François puisse être Huron ; au lieu que le Huron se peut faire aisément François.

A ce conte-là tu préfères l'esclavage à la liberté ; je n'en fuis pas surpris , après toutes les choses que tu m'as soutenues. Mais , si par hasard , tu rentrois en toy même , & que tu ne fusse pas si prévenu en faveur des mœurs & des manières des François , je ne vois pas que les difficultés dont tu viens de faire mention , fussent capables de t'empêcher de vivre comme nous. Quelle peine trouves-tu d'approuver les contes des vieilles gens , comme des jeunes ? N'as-tu pas la même contrainte quand les Jésuites & les gens qui sont au dessus de toy , disent des Extravagances ? Pourquoi ne vivrois-tu pas de bouillons de toutes sortes de bonnes viandes ? Les perdrix , poulets d'Inde , lièvres , canards , Cheureuils ne sont-ils pas bons rôtis & bouillis ? A quoy sert le poivre , le sel & mille autres épiceries , si ce n'est à ruiner la santé ? Au bout de quinze jours tu ne songerois plus à ces drogues. Quel mal te feroient les couleurs sur le visage ? Tu te mets bien de la poudre & de l'essence aux cheveux , & même sur les habits ? N'ay-je pas vu des François qui portent des moustaches , comme les Chats , toutes couvertes de Cire ? Pour la boisson d'eau d'érable elle est douce , salutaire , de bon goût & fortifie la poitrine : je t'en ay vu boire plus de quatre fois. Au lieu que le vin & l'eau de vie détruisent la chaleur naturelle , afoiblissent l'estomac , brûlent le sang , enyvrent , & causent mille désordres. Quelle peine aurois-tu d'aller nû pendant qu'il
fait

fait chaud ? Au moins tu vois que nous ne le sommes pas tant que nous n'ayons le devant & le derrière couverts. Il vaut bien mieux aller nu que de suer continuellement sous le fardeau de tant de vêtemens , les uns sur les autres. Quel embarras trouves-tu encore de manger , chanter & danser en bonne Compagnie ? Cela ne vaut-il pas mieux que d'être seul à Table , ou avec des gens qu'on n'a jamais ni vus ni connus ? Il ne resteroit plus donc qu'à vivre sans complimens , avec des gens incivils. C'est une peine qui te paroît assez grande , qui cependant ne l'est point. Dis moy , la Civilité ne se réduit-elle pas à la bienfaisance & à l'affabilité ? Qu'est ce que bienfaisance ? N'est-ce pas une gêne perpétuelle , & une affectation fatigante dans ses paroles , dans ses habits , & dans sa contenance ? Pourquoi donc aimer ce qui embarrasse ? Qu'est ce que l'affabilité ? N'est ce pas assurer les gens de notre bonne volonté à leur rendre service , par des caresses & d'autres signes extérieurs ? Comme quand vous dites à tout moment , *Monsieur , je suis votre serviteur , vous pouvez disposer de moy.* A quoi toutes ces paroles aboutissent-elles ? Pourquoi mentir à tout propos , & dire le contraire de ce qu'on pense ? Ne te semble-t'il pas mieux de parler comme ceci. *Te voilà donc , sois le bien venu , car je t'honore ,* N'est-ce pas une grimace effroyable , que de plier dix fois son corps , baisser la main jusqu'à terre , de dire à tous momens , *je vous demande pardon ,* à vos Princes , à vos Ducs , & autres dont nous venons de parler ? Sçache , mon Frère , que

ces

ees seules soumissions me dégoûteroient entièrement de vivre à l'Européane, & puis tu me viendras dire, qu'un Huron, se feroit aisément François ! il trouveroit bien d'autres dificultez que celles que tu viens de dire. Car supposons que dez demain je me fisse François, il faudroit commencer pas être Chrestien, c'est un point dont nous parlâmes assez il y a trois jours. Il faudroit me faire faire la barbe tous les trois jours, car apparemment dez que je serois François, je deviendrois velu & barbu comme une bête; cette seule incommodité me paroît rude. N'est-il pas plus avantageux de n'avoir jamais de barbe, ni de poil au corps ? As-tu vû jamais de Sauvage qui en ait eû ? pourrois-je m'acoutumer à passer deux heures à m'habiller, à m'accommoder, à mettre un habit bleu, des bas rouges, un chapeau noir, un blumet blanc, & des rubans verts ? Je me regarderois moy-même comme un fou. Et comment pourrois-je chanter dans les rues, danser devant les miroirs, jettér ma perruque tantôt devant, tantôt derrière ? Et comment me réduirois-je à faire des révérences & des prosternations à de superbes, fous ; en qui je ne connoîtrois d'autre mérite que celui de leur naissance & de leur fortune ? Comment verrois-je languir les Nécessiteux, sans leur donner tout ce qui seroit à moy ? Comment porterois-je l'épée sans exterminer un tas de scélérats qui jettent aux Galères mille pauvres étrangers, les Algériens, Salteins Tripolins, Turcs qu'on prend sur leurs Côtes, & qu'on vient vendre à Marseille pour les Galères, qui n'ayant jamais fait de mal

mal à personne sont enlevés impitoyablement de leur Païs natal, pour maudire, mille fois le jour, dans les chaînes, père & mère, vie, naissance, l'Univers & le grand Esprit. Ainsi languissent les Iroquois qu'on y envoya il ya deux ans. Me feroit-il possible de faire ni dire du mal de mes Amis, de caresser mes ennemis, de m'enyvrer par compagnie, de mépriser & bafouer les malheureux, d'honorer les méchans & de traiter avec eux; de me réjouir du mal d'autrui, de louer un homme de sa méchanceté; d'imiter les envieux, les traîtres, les flateurs, les inconstans, les menteurs, les orgueilleux, les Avarés, les intéressés, les rapporteurs & les gens à double intention? Aurois-je l'indiscrétion de me vanter de ce que j'aurois fait, & de ce que je n'aurois pas fait? Aurois-je la bassesse de ramper comme une couleuvre aux pieds d'un Seigneur, qui se fait nier par ses Valets? Et comment pourrois je ne me pas rebuter de ses refus? Non, Mon cher Frère, je ne sçaurois être François: j'aime bien mieux être ce que je suis, que de passer ma vie dans ces Chaînes. Est-il possible que nôtre liberté ne t'enchanter pas! peut-on vivre d'une manière plus aisée que la nôtre? Quand tu viens pour me voir dans ma Cabane, ma femme & mes filles ne te laissent-elles pas seules avec moy, pour ne pas interrompre nos conversations? De même, quand tu viens voir ma femme, ou mes filles ne te laisse-t-on pas seul avec celle des deux que tu viens visiter? N'es tu pas le maître en quelque Cabane du Village où tu puisses aller, de demander à manger de tout ce que tu sçais y avoir de meilleur.

meilleur ? Y a-t-il des Hurons qui aient jamais refusé à quelque autre sa chasse, ou sa pêche, ou toute ou en partie ? Ne cotisons nous pas entre toute la Nation les Castors de nos Chasses, pour suppléer à ceux qui m'en ont pû prendre suffisamment pour acheter les marchandises dont ils ont besoin ? N'en usons-nous pas de même de nos bleds d'Inde, envers ceux dont les champs n'ont sçeu rapporter des moissons suffisantes pour la nourriture de leurs familles ? Si quelqu'un d'entre nous veut faire un Canot, ou une nouvelle Cabane, chacun n'envoye til pas ses esclaves pour y travailler, sans en être prié ? Cette vie-là est bien différente de celle des Européans, qui feroient un procez pour un Bœuf ou pour un Cheval à leurs plus proches parens ? Si un Fils demande à son Père, ou le Père à son Fils, de l'argent, il dit qu'il n'en a point ; si deux François qui se conoissent depuis vint ans, qui boivent & mangent tous les jours ensemble, s'en demandent aussi l'un à l'autre, ils disent qu'ils n'en ont point. Si de pauvres misérables, qui vont tous nus, décharnez, dans les rues, mourans de faim & de misère, mendient une obole à des Riches, ils leurs répondent qu'ils n'en ont point. Après cela, comment avez vous la présomption de prétendre avoir un libre accez dans le País du grand Esprit ? Y a-t-il un seul homme au monde qui ne conoisse, que le mal est contre nature, & qu'il n'a pas été créé pour le faire ? Quelle esperance peut avoir un Chrétien à sa mort, qui n'a jamais fait de bien en sa vie ? Il faudroit qu'il crût que l'ame meurt

meurt avec le corps. Mais je ne croy pas qu'il se trouve des gens de cette opinion. Or si elle est immortelle, comme vous le croyez, & que vous ne vous trompiez pas dans l'opinion que nous avez de l'enfer & des péchez qui conduisent ceux qui les commettent, en ce Pais-là, vos ames ne se chaufferont pas mal.

L A H O N T A N.

Ecoute, Adario, je croy qu'il est inutile que nous raisonnions davantage; je vois que tes raisons n'ont rien de solide; je t'ay dit cent fois que l'exemple de quelques méchantes gens, ne concluoit rien; tu t'imagines qu'il n'y a point d'Européen qui n'ait quelque vice particulier caché ou connu; j'aurois beau te prêcher le contraire d'icy à demain, ce seroit en vain; car tu ne mets aucune différence de l'homme d'honneur au scelerat. J'aurois beau te parler dix ans de suite, tu ne démorerois jamais de la mauvaise opinion que tu t'es formée, & des faux préjuges touchant nôtre Religion, nos Loix, & nos manières. Je voudrois qu'il m'eut coûté cent Castors que tu sçusse aussi bien lire & écrire qu'un François; je suis persuadé que tu n'insisterois plus à mépriser si vilainement l'heureuse condition des Européens. Nous avons vu en France des *Chinois* & des *Siamois* qui sont des gens du bout du Monde, qui sont en toutes choses plus opposés à nos manières que les Hurons; & qui cependant ne se pouvoient lasser d'y d'admirer nôtre manière de vivre. Pour moy, je t'avoüe que je ne conçois rien à ton obstination.

ADA-

Tous ces gens-là ont l'esprit aussi mal tourné que le corps. J'ay vu certains Ambassadeurs de ces Nations dont tu parles. Les Jésuites de Paris me racontèrent quelque histoire de leurs Pais. Ils ont le *tien* & le *mien* entr'eux, comme les François ; ils connoissent l'argent aussi bien que les François ; & comme ils sont plus brutaux, & plus intéressez que les François, il ne faut pas trouver étrange qu'ils aient approuvé les manières des gens qui les traitant avec toute sorte d'amitié, leur faisoient encore des présens à l'envi les uns des autres. Ce n'est pas sur ces gens-là que les Hurons se régleront. Tu ne dois pas t'offencer de tout ce que je t'ay prouvé ; je ne méprise point les Européens , en leur présence ; Je me contente de les plaindre. Tu as raison de dire que je ne fais point de différence , de ce que nous appellons homme d'honneur à un brigand. J'ay bien peu d'esprit , mais il y a assez de temps que je traite avec les François, pour sçavoir ce qu'ils entendent par ce mot d'homme d'honneur. Ce n'est pas pour le moins un Huron ; car un Huron ne connoît point l'argent , & sans argent on n'est pas homme d'honneur parmi vous. Il ne me seroit pas difficile de faire un homme d'honneur de mon esclave ; Je n'ay qu'à le mener à Paris , & luy fournir cent paquets de Castors pour la dépense d'un Carosse , & de dix ou douze Valets ; il n'aura pas plutôt un habit doré avec tout ce train , qu'un chacun le saluera, qu'on l'introduira dans les meilleures Tables, & dans les plus célèbres Compagnies. Il n'aura qu'à donner des repas aux Gentishommes,

mes , des présens aux Dames , il passera par tout pour un homme d'esprit , de mérite , & de capacité ; on dira que c'est le Roy des Hurons ; on publiera par tout que son País est couvert de mines d'or , que c'est le plus puissant Prince de l'Amérique ; qu'il est sçavant ; qu'il dit les plus agréables choses du monde en Conversation ; qu'il est redouté de tous ses Voisins ; enfin ce sera un homme d'honneur , tel que la plûpart des Laquais le deviennent en France ; après qu'ils ont sçeu trouver le moyen d'attraper assez de richesses pour paroître en ce pompeux équipage , par mille voyes infames & détestables. Ha ! mon cher Frère , si je sçavois lire , je découvrois de belles choses , que je ne sçay pas , & tu n'en serois pas quitte pour les défauts que j'ay remarquez parmi les Européans ; j'en apprendrois bien d'autres , en gros & en détail , alors je croy qu'il n'y a point d'état ou de vocation sur lesquels je ne trouvasse bien à mordre. Je croi qu'il vaudroit bien mieux pour les François qu'ils ne sçeussent ni lire ni écrire ; je voy tous les jours mille disputes ici entre les Coureurs de Bois pour les Ecrits , lesquels n'aportent que des chicanes & des procez. Il ne faut qu'un morceau de papier , pour ruiner une famille ; avec une lettre la femme trahit son mari , & trouve le moyen de faire ce qu'elle veut ; la mere vend sa fille ; les Fausfaires trompent qui ils veulent. On écrit tous les jours dans des livres des menteries , & des impertinences horribles ; & puis tu voudrois que je sçeusse lire & écrire , comme les François ?

Non

Non, mon Frère, j'aime mieux vivre sans le sçavoir, que de lire & d'écrire des choses que les Hurons ont en horreur. Nous avons aïlez de nos *Hieroglifes* pour ce qui regarde la chasse & la guerre; tu sçais bien que les Caractères que nous faisons autour d'un arbre pelé, en certains passages, comprennent tout le succez d'une Chasse, ou d'un parti de guerre; que tous ceux qui voyent ces marques les entendent. Que faut il davantage? La communauté de biens des Hurons n'a que faire d'écriture, il n'y a ni poste, ni chevaux dans nos Forêts pour envoyer des Courriers à Quebec; Nous faisons la paix & la guerre sans écrit, seulement par des Ambassadeurs qui portent la parole de la Nation. Nos limites sont réglées aussi sans écrits. A l'égard des Sciences que vous conoissez, elles nous seroient inutiles; car pour la *Géographie*, nous ne voulons pas nous embarasser l'esprit en lisant des livres de Voyages qui se contredisent tous, & nous ne sommes pas gens à quitter nôtre Païs dont nous conoissons, comme tu sçais, jusqu'au moindre petit ruisseau, à quatre cens lieues à la ronde. *L'Astronomie*, ne nous est pas plus avantageuse, car nous contons les années par Lunes, & nous disons *j'ay tant d'hivers* pour dire tant d'années. La *Navigation* encore moins, car nous n'avons point de Vaisseaux. Les *Fortifications* non plus; un Fort de simples palissades nous garentit des flèches & des surprises de nos Ennemis, à qui l'artillerie est inconnue. En un mot, vivant comme nous vivons, l'écriture ne nous serviroit de rien. Ce que je trouve de beau,

D

c'est

c'est *l'Aritmétique* ; il faut que je t'avoie que cette science me plaît infiniment, quoique pourtant ceux qui la sçavent ne laissent pas de faire de grandes tromperies ; aussi je n'aime de toutes les Vocations des François, que le commerce, car je le regarde comme la plus légitime, & qui nous est la plus nécessaire. Les Marchands nous font plaisir ; quelques uns nous portent quelquefois de bonnes marchandises, il y en a de bons & d'équitables, qui se contentent de faire un petit gain. Ils risquent beaucoup ; ils avancent, ils prêtent, ils attendent ; enfin je connois bien des Négocians qui ont l'ame juste & raisonnable ; & à qui nôtre Nation est très redevable ; d'autres pareillement qui n'ont pour but que de gagner excessivement sur des marchandises de belle apparence, & de peu de rapport, comme sur les haches, les chaudières, la poudre, les fusils &c. que nous n'avons pas le talent de connoître. Cela te fait voir qu'en tous les états des Européens, il y a quelque chose à redire ; il est très-constant que si un Marchand n'a pas le cœur droit, & s'il n'a pas assez de vertu pour résister aux tentations diverses auxquelles le négoce l'expose, il viole à tout moment les Loix de la justice, de l'équité, de la charité, de la sincérité, & de la bonne foy. Ceux-là sont méchans, quand ils nous donnent de mauvaises marchandises, en échange de nos Castors, qui sont des peaux où les aveugles mêmes ne sçauroient se tromper en les maniant. C'est assez, mon cher Frère, je me retire au Village, où je t'attendray demain après midi.

Je

L A H O N T A N.

Je viens, Adario, dans ta Cabane, pour y visiter ton grand-Père qu'on m'a dit estre à l'extrémité. Il est à craindre que ce bon Vieillard ne soit long-temps incommodé de la douleur dont il se plaint. Il me semble qu'un homme comme luy de soixante & dix ans pourroit bien s'empêcher d'aller encore à la chasse des Tourterelles. J'ay remarqué, depuis long-temps que vos vieilles gens sont toujours en mouvement, & en action; c'est le moyen d'épuiser bien viste le peu de forces qu'il leur reste; Ecoute, il faut envoyer un des Esclaves chez mon Chirurgien, qui entend assez bien la médecine, & je suis assuré qu'il le soulagera dans le moment; sa fièvre est si peu de chose qu'il n'y a pas lieu d'appréhender pour sa vie, à moins qu'elle n'augmente.

A D A R I O.

Tu sçais bien, mon cher Frère, que je suis l'ennemi capital de vos Médecins, depuis que j'ay veu mourir entre leurs mains dix ou douze personnes, par la tyrannie de leurs remèdes. Mon Grand-Père que tu prens pour une homme de soixante & dix ans en a 98. il s'est marié à 30. ans. Mon Père en a 52; & j'en ay 35; il est vray qu'il est d'un bon tempéramment & qu'on ne luy doneroit pas cet âge-là en Europe, où les gens finissent de meilleure heure. Je te feray voir quatorze ou quinze Vieillards, un de ces jours, qui passent cent années, tu qui en a cent vint & quatre, & il en est mort un autre, il y a six

D 2

ans,

ans, qui en avoit près de cent quarante, A l'égard de l'agitation que tu condamnes dans ces vieilles gens, je puis t'assurer qu'au contraire s'ils demeuroident couchez sur leurs nattes, dans la Cabane, & qu'ils ne fissent que boire, manger & dormir, ils deviendroient lourds, pesans, & incapables d'agir; & ce repos continuel empêchant la transpiration insensible, les humeurs, qui pour lors cesseroient de transpirer, se remêleroient avec leur sang usé; de là surviendrait que par des effets naturels leurs jambes & leur reins s'affoibliront & se décherroient à tel point qu'ils mourroient de phtisie. C'est ce que nous avons observé depuis long-temps, chez toutes les Nations de Canada. Les *Jongleurs* doivent venir tout à l'heure pour le *Jongler*, & sçavoir quelle viande ou poisson sa maladie requiert pour sa guérison. Voilà mes Esclaves prêts pour aller à la chasse, ou à la pêche. Si tu veux bien t'entretenir un couple d'heures avec moy, tu verras les fingeries de ces Charlatans, que (quoique nous les connoissions pour tels lorsque nous sommes en santé) nous sommes ravis & consolés de les voir quand nous avons quelque maladie dangereuse.

L A H O N T A N.

C'est qu'alors, mon cher Adario, nostre esprit est aussi malade que nostre Corps; il en est de même de nos Médecins, tel les détecte, & les fuit, quand il se porte bien, qui, malgré la connoissance de leur Art incertain, ne laisse pas d'en convoquer une douzaine;

&

& d'autres , qui fans avoir d'autre mal que celui qu'ils s'imaginent avoir , détruisent leurs corps par des remèdes auxquels la force des chevaux succomberoit. J'avoüe que parmi vous autres on ne voit point de ces fortes de foux-là; mais , en recompense , vous ménagez bien peu vôtre santé ; car vous courez à la chasse depuis le matin jusqu'au soir tous nûs ; & vous dansez trois ou quatre heures de suite jusqu'à la sueur ; & les jeux de la balle que vous disputés entre six ou sept cens personnes , pour la pousser une demi lieue de terrain decà ou delà , fatiguent extrêmement vos corps ; ils en afoiblissent les parties ; ils dissipent les esprits ; ils aigrissent la masse du sang & des humeurs , & troublent la liaison de leurs principes. Ainsi , tel homme , parmi vous , qui auroit vécu plus de cent ans , est mort à quatre-vints.

A D A R I O.

Quand même ce que tu dis seroit vrai, qu'importe-t'il à l'homme de vivre si longtemps ? puisqu'au dessus de quatre-vints la vie est une mort ? Tes raisons sont , peut-être, justes à l'égard des François, qui généralement paresseux détestent tout exercice violent; ils sont de la nature de nos vieillards, qui vivent dans une si molle indolence, qu'ils ne sortent de leurs Cabanes que lorsque le feu s'y met. Nos tempéramens & nos Complexions sont aussi différentes des vôtres que la nuit du jour. Et cette grande différence que je remarque généralement en toutes choses entre les Européens & les Peuples du

nada , me perfuaderoit quafi que nous ne defcendons pas de vôtre Adam prétendu. Déjà parmi nous on ne voit quafi jamais ni boffus , ni boîteux , ni nains , ni fouds , ni muets , ni aveugles de naiffance , encore moins de Borgnes ; & quand ces derniers viennent au monde c'eft un préfage affeuré de malheur à la Nation ; comme nous l'avons fouvent obfervé. Tout borgne n'eût jamais d'efprit , ni de droiture de cœur. Au refte , malicieux paillard , & pareffeux au dernier point ; plus portron que le lièvre ; n'allant jamais à la chaffe , de crainte de crever fon œuil unique à quelque branche d'arbre ; A l'égard des maladies , nous ne voyons jamais d'ydriques d'afmatiques , de paralitiques , de gouteux , ni de veroles , nous n'avons ni l'épre , ni d'artres , ni tumeurs , ni rétentions d'urines , ni pierres , ni gravelles , au grand étonnement des François , qui font fi fujets à ces maux-là. Les fièvres régnent parmi nous , fur tout au retour de quelque voyage de guerre , pour avoir couché au ferein , traversé des marais & des rivières à guay , jeûné deux , ou trois jours , mangé froid &c. Quelquefois les pleuréfies nous font mourir , parcequ'étant échaufez à courir à la guerre , ou à la chaffe , nous beuvons des eaux dont nous ne connoiffons point la qualité ; les coliques nous attaquent auffi de temps en temps , par la même caufe. Nous fommes fujets à la rougeole & à la petite vérole , foit parce que nous mangeons tant de poiffon , que le fang qu'il produit diférent de celui des viandes , boult dans fes vaiffeaux avec plus d'activité ,

&

& se déféquant de ses parties épaisses & grossières , il les pousse vers les pores insensibles de la peau ; ou parce que le mauvais air, qui est renfermé dans nos Villages , n'ayant point de fenêtres à nos Cabanes , il se fait tant de feux & de fumée , que le peu de proportion que les parties de cet air renfermé ont avec celles du sang & des humeurs , nous causent ces infirmités. Voilà les seules que nous connoissons.

L A H O N T A N.

Voilà , mon cher Adario , la première fois que tu as raisonné juste , depuis le temps que nous-nous entretenons ensemble. Je conviens que vous êtes exempts d'une infinité de maux dont nous sommes accablés ; c'est par la raison que tu me dis l'autre jour , que pour se bien porter , il faut que l'esprit se repose. Les Hurons étant bornés à la simple connoissance de la chasse , ne fatiguent pas leur esprit & leur santé à la recherche de mille belles Sciences, par les veilles , par la perte du sommeil , par les sueurs. Un homme de guerre s'attache à lire & à apprendre l'histoire des guerres du monde , l'art de fortifier , d'attaquer , & défendre des Places ; il y employe tout son temps , encore n'en trouve-t'il pas de reste , durant sa vie , pour se rendre tel qu'il doit être ; l'homme d'Eglise s'employe nuit & jour à l'étude de la Théologie , pour le bien de la Religion ; il écrit des livres qui instruisent le peuple des affaires du salut , & donnant les heures , les jours , les mois-& les années de sa vie à Dieu,

il en reçoit des éternitez de recompense après sa mort. Les Juges s'appliquent à connoître les Loix; ils passent les jours & les nuits à l'examen des procez, ils donnent des audiences continuelles à mille Plaideurs, qui les accablent incessamment, & à peine ont ils le loisir de boire & de manger. Les Médecins étudient la science de rendre les hommes immortels; ils vont & viennent de malade en malade, d'Hôpital en Hôpital, pour examiner la nature & la cause des différentes maladies; ils s'attachent à connoître la qualité des drogues, des herbes, des simples, par milles expériences rares & curieuses. Les Cosinographes & les Astronomes se donnent entièrement au soin de découvrir la figure, la grandeur, la composition du Ciel & de la Terre; les uns connoissent jusqu'à la moindre étoile du Firmament, leurs cours, leur éloignement, leur ascensions & leurs déclinaisons; les autres sçavent faire la différence des Climats, & de la position du Globe de la Terre; ils connoissent les mers, les lacs, les rivières, les Iles, les Golfes, les distances d'un País à l'autre, toutes les Nations du monde leur sont connues, aussi bien que leurs religions, leurs loix, leurs langues, leurs mœurs, & leur gouvernement. Enfin, tous les autres Scavans qui s'attachent avec trop d'application à la connoissance des Sciences, qu'ils recherchent, ruinent entièrement leur santé. Car il ne se fait au cerveau d'esprits animaux qu'autant que le cœur luy fournit de matière, par cette subtile portion de

BARON DE LAHONTAN. Si de sang qui luy est portée par les artères; & le cœur, qui est un muscle, ne peut lancer le sang à tout le corps que par le moyen des esprits animaux; or quand l'ame est tranquille (telle qu'est la tienne) il en communique à toutes les parties, autant qu'elles en ont besoin pour faire les actions auxquelles la Nature les a destinées; au lieu que dans la profonde application des Sciences, étant agitée d'une foule de pensées, elle dissipe beaucoup de ces esprits, & dans les longues veilles & dans la gêne de l'imagination; Ainsi tout ce que le cerveau en peut former suffit à peine aux parties qui servent aux desseins de l'ame pour faire les mouvemens précipitez qu'elle leur demande; & ne coulant que fort peu de ces esprits dans les nerfs qui les portent aux parties qui servent à nous faire digérer ce que nous mangeons, leurs fibres ne peuvent être mûs que très-foiblement; ce qui est cause que les actions se font mal, que la coction est imparfaite, que les sérositez se séparant du sang, & s'épanchant sur la teste, sur le corps, sur les nerfs, sur la poitrine, & ailleurs, causent la goutte, l'hydropisie, la paralysie, & les autres maladies que tu viens de nommer.

A D A R I O.

A ce conte-là, mon cher Frère, il n'y auroit que les sçavans qui en seroient atta-

quez. Sur ce pied-là tu conviendras qu'il vaudroit mieux estre Huron , puisque la santé est le plus précieux de tous les biens. Je sçay pourtant que ces maladies n'épargnent personne , & qu'elles se jettent aussi bien sur les Ignorans , que sur les autres. Ce n'est pas que je nie ce que tu dis ; car je voy bien que les travaux de l'esprit affoiblissoient extrêmement le Corps , & même je m'étonne , cent fois le jour , que vôtre complexion soit assez forte, pour résister aux violentes secousses que le Chagrin vous donne, lorsque vos affaires ne vont pas bien. J'ay veu des François qui s'arrachent les cheveux , d'autres qui pleuroient & crioient comme des femmes qu'on brûleroit ; d'autres qui ont passé deux jours sans boire ni manger , dans une si grande colère qu'ils rompoient tout ce qu'ils trouvoient sous la main. Cependant la santé de ces gens-là n'en paroissoit pas altérée. Il faut qu'ils soient d'une autre nature que nous ; car il n'y a pas de Huron qui ne crevât le lendemain , s'il avoit la centième partie de ces transports ; oüy vraiment il faut que vous soyez d'une autre nature que nous ; car vos vins , vos eaux de vie , & vos épiceries nous rendent malades à mourir : au lieu que sans ces drogues vous ne sçauriez presque pas vivre en santé. D'ailleurs , vôtre sang est salé , & le nostre ne l'est pas. Vous êtes barbus , & nous ne le sommes pas. Voicy ce que j'ay encore observé , C'est que jusqu' à l'âge de trente cinq ou quarante ans , vous êtes plus forts & plus robustes que nous. Car
nous

nous ne ſçaurions porter des fardeaux ſi peſans que vous faites, juſqu'à cet âge-là ; mais enſuite les forces diminuent chez vous, en declinant à vûe d'œil ; au lieu que les nôtres ſe conſervent juſqu'à cinquante cinq ou ſoixante ans. C'eſt une vérité dont nos Filles peuvent rendre un fidèle témoignage. Elles diſent que ſi un jeune François les embraffe ſix fois la nuit, un jeune Huron n'en fait que la moitié ; mais auffi elles avoient que les François ſont plus vieux en ce commerce à l'âge de trente cinq ans, que nos Hurons à l'âge de cinquante. Cet aveu de nos belles Filles (à qui l'excez de vos jeunes gens plaît beaucoup plus que la moderation des nôtres) m'a conduit à cette réflexion ; qui eſt que cette goutte, cette hidropiſie, pthiſie, paralſie, pierre, gravele & ces autres maladies, dont nous avons parlé, proviennent, ſans doute, non ſeulement de ces plaifirs immodérez, mais encore du temps & de la manière dont vous les prenez. Car au ſortir du repas, & à l'iſſue d'une corvée de fatigue, vous embrassez vos femmes, autant que vous pouvez, ſur des chaſes, ou debout, ſans conſidérer le dommage qui en réſulte : témoins ces jeunes gaillards, qui ſont ſervir leur table de Lit, au Village de *Doffenra*. Vous eſtes encore ſujets à deux maladies que nous ne connoiſſons pas ; l'une que les Illinois appellent *Mal chaud*, dont ils ſont attaqués, auffi bien que les Peuples du *Missiſipi*, laquelle maladie paſſe chez vous pour le mal des femmes ; & l'autre que vous appelez

Scorbut & que nous appellons *le mal froid*, par les symptômes & les causes de ces maladies, que nous avons observées depuis que les François sont en Canada. Voilà bien des maladies qui régneront parmi vous autres, & dont vous avez bien de la peine à guérir. Vos Médecins vous tuent, au lieu de vous redonner la santé; parce qu'ils vous donnent des remèdes qui, pour leur intérêt, entretiennent long-temps vos maladies, & vous tuent à la fin. Un Médecin feroit toujours gueux s'il guériffoit ses malades en peu de temps. Ces gens-là n'ont garde d'approuver notre manière de fuir, ils en connoissent trop bien la conséquence; & quand on leur en parle, vo cy ce qu'ils disent. *Il n'y a que des foux capables d'imiter les foux; les Sauvages ne sont pas; appelez Sauvages pour rien; leurs remèdes ne sont pas moins sauvages qu'eux: s'il est vray qu'ils suent, & se jettent ensuite dans l'eau froide ou dans la neige, sans crever sur le champ, c'est à cause de l'air, du climat, & des alimens de ces Peuples, qui sont différens des nôtres: mais cela n'empêche pas que tel Sauvage est mort à 80. ans qui en auroit vécu 100. s'il n'avoit pas usé de ce remède épouvantable.* Voilà ce que disent vos Médecins, pour empêcher que vos Peuples d'Europe se trouvent en état de se passer de leurs remèdes. Or, il est constant que si de temps en temps vous vouliez fuir de cette manière, vous-vous porteriez le mieux du monde, & tout ce que le vin, les épiceries, les excès de femmes, de veilles, & de fati-
gues

gues pourroient engendrer de mauvaises humeurs dans le sang, sortiroient par les pores de la chair.. Alors, adieu la médecine & tous ses poisons.. Or, ce que je te dis, mon cher Frère, est plus clair que le jour; ce raisonnement n'est pas pour les ignorans.. Car ils ne parleroient que de pleurésies & de rhumatismes à l'issue de ce remède.. C'est une chose étrange qu'on ne veuille pas écouter la réponse que nous faisons à l'objection que vos Médecins nous font sur cette manière de suer. Il est constant, mon cher Frère, que la Nature est une bonne Mère, qui voudroit que nous vécussions éternellement. Cependant nous la tourmentons si violemment qu'elle se trouve quelquefois tellement affoiblie, qu'à peine a-t-elle la force de nous secourir. Nos débauches & nos fatigues engendrent de mauvaises humeurs, qu'elle voudroit pouvoir chasser de nos corps, s'il lui restoit assez de vigueur pour en ouvrir les portes, qui sont les pores de la chair. Il est vrai qu'elle en chasse autant qu'elle peut par les urines, par les selles, par la bouche, par le nez, & par la transpiration insensible; mais la quantité des sérositez est quelquefois si grande; qu'elles se répandent sur toutes les parties du corps, entre cuir & chair. Alors il s'agit de les faire sortir au plus vite, de peur que leur trop long séjour ne cause cette goûte, rhumatisme, hydropisie, paralysie, & toutes les autres maladies qui peuvent altérer la santé de l'homme. Pour cet effet, il faut donc ouvrir ces pores pas le moyen de la sueur; mais il faut ensuite les

fermer afin que le suc nourriffier ne sorte pas en même temps par le même chemin ouvert. Ce qu'on ne sçauroit empêcher à moins qu'on ne se jette dans l'eau froide , comme nous faisons. Il en est de même que si des loups estoient entrez dans vos Bergeries ; alors vous ouvririez vîte les portes , afin que ces méchans animaux en sortissent ; mais ensuite vous ne manqueriez pas de les fermer , afin que vos Moutons ne les suivissent pas. Vos Médecins auroient raison de dire qu'un homme qui s'échaufferoit à la chasse ou à quelque Exercice violent, & se jetteroit ensuite dans l'eau froide , se risqueroit extrêmement à perdre la vie. C'est un fait incontestable, car le sang étant agité & bouillant , pour ainsi dire , dans les veines , il ne manqueroit pas de se congeler ; de la même manière que l'eau bouillante se congèle plus facilement que l'eau froide , lorsqu'on l'expose à la gelée , ou qu'on la jette dans une fontaine bien froide. C'est tout ce que je puis penser sur cette affaire. Au reste , nous avons des maladies qui sont également ordinaires aux François. Ce sont la petite vérole, les fièvres , pleurésies & même nous voyons assez souvent parmi nous une espece de malades que vous appellés *hypocondriaques*. Ces fous s'imaginent qu'un petit *Manitou* gros comme le poing , & que nous appellons *Aoutaerohi*, en nôtre langue, les possède , & qu'il est dans leurs corps , sur tout dans quelque membre qui leur fait tant soit peu de mal. Ceci provient de la foiblesse d'esprit de ces gens-là , Car enfin , il y a des ignorans & des fous parmi nous ,
comme

comme parmi vous autres. Nous voyons tous les jours des Hurons de cinquante ans, qui ont moins d'esprit & de discernement que des jeunes filles. Il y en a de superstitieux, comme parmi vous autres. Car ils croient premièrement que l'esprit des songes est l'Ambassadeur & le Messager, dont le grand Esprit se sert pour avertir les hommes de ce qu'ils doivent faire. A l'égard de nos *Jongleurs*, ce sont, des Charlatans & des Impositeurs, comme vos Médecins; avec cette différence qu'ils se contentent de faire bonne chère aux dépens des malades, sans les envoyer dans l'autre monde, en reconnoissance de leurs festins & de leurs présens.

L A H O N T A N.

Ha ! pour le coup, mon intime Adario, je t'honore au delà de tout ce que je pourrois t'exprimer ; Car tu raisonnes comme il faut. J'amaï tu n'as mieux parlé. Tout ce que tu dis des sueurs est effectivement vray. Je le connois par expérience tellement bien, que de ma vie je n'uséray d'autre remède que de celui-là. Mais je ne sçaurois souffrir pourtant que tu te récries si fort contre la saignée ; car il me souvient que tu me dis, il y a quinze jours, cent raisons sur la nécessité de conserver nôtre sang, puisqu'il est le trésor de la vie. Je ne te contredirai pas tout à fait sur cela, mais je te dirai pourtant que vos remèdes contre les pleuresies & les fluxions ne réussissent quelquefois que par hazard ; puisque de vint malades il
en

eu meurt quinze ; au lieu que la saignée ne manque jamais alors de les guérir. J'avoue qu'en les guérissant par cette voye-là , on abrège leurs jours ; & que tel homme qui a été plus ou moins saigné, auroit vécu plus ou moins d'années qu'il n'a fait. Mais enfin, on ne considère pas toutes ces choses quand on est malade , on ne songe qu'à guérir, à quel que prix que ce soit , & chacun recherche la santé aux dépens de quelques années de vie de plus ou de moins , qu'on perd avec la perte de son sang. Enfin , tout ce que je puis remarquer , c'est que les Peuples de Canada sont d'une meilleure complexion que ceux de l'Europe , plus infatigables , & plus robustes ; accoutumez aux fatigues , aux veilles & aux jeûnes , & plus insensibles au froid & à la chaleur. De sorte qu'étant exempts des passions qui tourmentent nos âmes , ils sont en même-temps à couvert des infirmités dont nous sommes accablés. Vous êtes gueux & misérables , mais vous jouissez d'une santé parfaite ; au lieu qu'avec nos aises & nos commodités , il faut que nous soions , ou par complaisance , ou par occasion , réduits à nous tuer nous-mêmes, par une infinité de débauches , auxquelles vous n'êtes jamais exposez.

A D A R I O.

Mon Frère , je viens te visiter avec ma fille , qui va se marier, malgré moi, avec un jeune homme qui est aussi bon guerrier, que mauvais Chasseur. Elle le veut , cela suffit parmi nous : mais il n'en est pas ainsi parmi vous.

Car

Car il faut que les Pères & les Mères consentent au mariage de leurs enfans.

Or il faut que je veuille ce que ma fille veut aujourd'hui. Car si je prétendois lui donner un autre Mari ; elle me diroit aussitôt : Père , à quoy penses tu ? suis-je ton Esclave ? ne dois-je pas jouir de ma Liberté ? Dois-je me marier pour toy ? Epouseray-je un homme qui me déplaît , pour te satisfaire ? Comment pourray-je souffrir un époux qui achete mon corps à mon Père , & comment pourray-je estimer un Père qui vend sa fille à un brutal ? Est-ce qu'il me sera possible d'aimer les enfans d'un homme que je n'aime pas ? Si je me marie avec luy , pour t'obeir , & que je le quitte au bout de quinze jours , suivant le privilège & la liberté naturelles de la Nation , tu diras que CELA VA MAL ; cela te déplaira ; tout le monde , en rira , & peut-être , je seray grosse. Voilà , mon cher Frère , ce que ma fille auroit sujet de me répondre ; & peut-être , encore pis , comme il arriva il y a quelques années à un de nos Vieillards , qui prétendoit que sa Fille se mariât avec un homme qu'elle n'aimoit pas. Car elle luy dit , en ma présence , mille choses plus dures , en luy reprochant qu'un homme d'esprit ne devoit jamais s'exposer à donner des conseils aux personnes dont ils en pourroient recevoir , ni exiger de ses enfans des obéissances qu'il connoît impossibles. Enfin , elle ajouta à tout cela , qu'il étoit vrai qu'elle étoit sa fille , mais qu'il devoit se contenter d'avoir eû le plaisir de la faire , avec une femme qu'il aimoit autant que cet-

te

te fille. haïssoit le Mari que son Père prétendoit luy donner. Il faut que tu saches que nous ne faisons jamais de mariage entre parens, quelque éloigné que puisse être le degré de parentage. Que nos femmes ne se remariënt plus dés-qu'elles ont atteint l'âge de quarante ans , parceque les enfans qu'elles font au dessus de cet âge-là sont de mauvaise constitution. Cependant, ce n'est pas à dire qu'elles gardent la continence ; au contraire, elles sont beaucoup plus passionnées à cet âge qu'à vint ans ; ce qui fait qu'elles écoutent si favorablement les François , & que même elles se donnent le soin de les rechercher Tu sçais bien que nos femmes ne sont pas si fécondes que les Françoises ; quoi-qu'elles se lassent moins qu'elles d'estre embrassées ; cela me surprend , car il arrive en cela tout le contraire de ce qui devoit arriver.

L A H O N T A N.

C'est par la même raison que tu viens de dire , mon pauvre Adario , qu'elles ne conçoivent pas si facilement que nos Femmes. Si elles ne prenoient pas si fréquemment les plaisirs de l'amour , ni avec tant d'avidité, elles donneroient le temps à la matière convenable à la production des enfans , de se rendre telle qu'il faut qu'elle soit pour engendrer. Il en est de même qu'un Champ , dans lequel on semeroit sans cesse du bled d'Inde , sans le laisser jamais en friche ; Car il arriveroit qu'à la fin il ne produiroit plus rien,

rien (comme l'expérience te l'a , sans doute , fait voir) , au lieu qu'en laissant reposer ce champ , la terre reprend ses forces , l'air , le serain , les pluyes , & le soleil luy redonnent un nouveau suc , qui fait germer le grain qu'on y sème. Or , écoute un peu , mon Cher , ce que je te veux dire. Pourquoi est-ce que les femmes sauvages étant si peu fécondes , ont si peu l'acroissement de leur Nation en veüe , qu'une fille se fait avorter , lorsque le Père de son Enfant vient à mourir ou à estre tué , avant que sa grossesse soit reconnue. Tu me répondras que c'est pour conserver sa réputation , parce qu'en suite elle ne trouveroit plus de Mari : Mais , il me semble que l'intérêt de la Nation , laquelle devroit se multiplier , n'est guère en recommandation dans l'esprit de vos femmes. Il n'en est pas ainsi des nôtres ; car , comme tu me le disois l'autre jour , nos Coureurs de bois , & bien-d'autres , trouvent assez souvent de nouveaux enfans dans leurs Maisons , au retour de leurs Voyages. Cependant ils s'en consolent , car ce sont des corps pour la Nation , & des ames pour le ciel. Après cela ces femmes sont autant deshonorées que les vôtres , & quelquefois on les met en prison pour toute leur vie ; au lieu que les vôtres peuvent avoir ensuite tant de galans qu'elles veulent. C'est une très-abominable cruauté de détruire son enfant. C'est ce que le Maître de la vie ne sçauroit jamais leur pardonner. Ce seroit un des principaux abus à réformer parmi vous.

vous. Ensuite, il faudroit retrancher la nudité ; car enfin le privilège que vos Garçons ont d'aller nus, cause un terrible ravage dans le cœur de vos filles ; car n'étant pas de bronze, il ne se peut faire qu'à l'aspect des pièces, que je n'ozerois nommer, elles n'entrent en rut en certaines occasions ; où ces jeunes Coquins font voir que la Nature n'est ni morte ni ingrate envers eux.

A D A R I O.

La raison que tu me donnes de la stérilité de nos femmes est merveilleuse, car je conçois maintenant que cela se peut. Tu condamnes aussi fort à propos le crime de ces Filles qui se font avorter avec leurs breuvages. Mais ce que tu dis de la nudité ne s'accorde guère avec le bon sens. Je conviens que les Peuples chez qui le *tien* & le *mien* sont introduits, ont grande raison de cacher non seulement leurs Parties viriles, mais encore tous les autres membres du corps. Car à quoy ierviroit l'or & l'argent des François, s'ils ne les employoient à se parer avec de riches habits ? puisque ce n'est que par le vêtement qu'on fait état des gens. N'est-ce pas un grand avantage pour un François de pouvoir cacher quelque défaut de nature sous de beaux habits ? Croy-moy, la nudité ne doit choquer uniquement que les gens qui ont la propriété des biens. Un laid homme parmi vous autres, un mal bâti trouve le secret de se rendre beau & bien fait, avec une belle perruque, & des habits dorez, sous lesquels on ne peut distinguer les hanches & les

feffes artificelles d'avec les naturelles. Il y auroit encore un grand inconvenient fi les Européens alloient nuds; c'est que ceux qui feroient bien armez trouveroient tant de pratique & tant d'argent à gagner, qu'ils ne fongeroient à fe marier de leur vie, & qu'ils donneroient occafion à une infinité de femmes de violer la foy conjugale. Imagine-toy que ces raifons n'ont aucun lieu parmi nous, où il faut que tout ferve, fans exception, tant petits que grands; les filles qui voient de jeunes gens nuds, jugent à l'œil de ce qui leur convient. La Nature n'a pas mieux gardé fes proportions envers les femmes qu'envers les hommes. Ainfi, chacune peut hardiment juger qu'elle ne fera pas trompée en ce qu'elle attend d'un Mari. Nos femmes font capricieufes, comme les vôtres, ce qui fait que le plus chetif Sauvage peut trouver une femme. Car comme tout paroît à découvert, nos filles choiffiffent quelquefois fuivant leur inclination; fans avoir égard à certaines proportions: les unes aiment un homme bien fait, quoiqu'il ait je ne fçay quoy de petit en luy. D'autres aiment un mal bâti pourveu qu'elles y trouvent je ne fçay quoy de grand; & d'autres préfèrent un homme d'efprit & vigoureux, quoiqu'il ne foit ni bien fait, ni bien pourveu de ce que je n'ay pas voulu nommer. Voilà, mon Frère, tout ce que je puis te répondre fur le crime de la nudité, qui, comme tu fçais, ne doit uniquement eftre imputé qu'aux Garçons; puifque les gens veufs ou mariez cachent
foig-

soigneusement le devant & le derrière. Au reste , nos Filles sont en récompense plus modestes que les vôtres ; car on ne voit en elles rien de nud que le gras de la jambe , au lieu que les vôtres montrent le sein tellement à découvert que nos jeunes gens ont le nez collé sur le ventre , lorsqu'ils trafiquent leurs Castors aux belles Marchandes qui sont dans vos Villes. Ne seroit-ce pas là , mon Frère , un abus à réformer parmi les François ? Car , enfin , ne sçay je pas de bonne part qu'il n'est guère de Française , qui puisse résister à la tentation de l'objet de qui leur sein découvert provoque l'émotion. Ce seroit le moyen de préserver leurs Maris du mal chimérique de ces Cornes que nous plantons sur leur front , sans les toucher , ni même les voir ; ce qui se fait par un miracle que je ne sçaurois concevoir. Car , enfin , si je plante un pommier dans un jardin , il ne croît pas sur le sommet d'un rocher ; ainsi vos Cornes invisibles ne doivent prendre racine qu'à l'endroit où leur semence est jettée ; D'où il s'ensuit qu'elles devroient sortir du front de vos Femmes , pour représenter les outils du Mari & du Galand. Au reste , cette folie de Cornes est épouvantable ; car pourquoy chagriner un Mari de cette injure , à l'occasion des plaisirs de sa Femme ? Or s'il faut épouser les vices d'une femme en l'épousant , le mariage des François est un Sacrement qui ne doit pas être fondé sur la droite raison ; ou bien il faut de nécessité retenir son Epouse sous la clef pour éviter ce deshonneur. Il faut que le nombre de ces Maris soit bien grand ,

grand ; car, enfin, je ne conçois pas qu'une femme puisse penser à la rigueur de cette chaîne éternelle , sans chercher quelque espèce de soulagement à ses maux , chez quelque bon Ami. Je pardonnerois les François s'ils s'en tenoient à leur mariage sous certaines conditions ; c'est-à-dire , pourvu qu'il en provînt des enfans , & que le mari & la femme eussent toujours une assez bonne fanté pour s'aquiter , comme il faut , du devoir du mariage. Voilà tout le réglemeut qu'on pourroit faire chez des Peuples qui ont le *Tien* & le *Mien*. Or il s'agit encore d'une chose impertinente ; C'est que parmi vous autres Chrétiens les hommes se font gloire de débaucher les femmes ; comme s'il ne devoient pas , selon toute sorte de raisons , estre aussi criminel aux uns qu'aux autres de succomber à la tentation de l'amour. Vos jeunes Gens font tous leurs efforts pour tenter les Filles & les Femmes. Ils employent toutes sortes de voyes pour y réussir. Ensuite ils le publient , ils le disent par tout. Chacun loue le Cavalier , & méprise la Dame ; au lieu de pardonner la Dame , & de châtier le Cavalier. Comment prétendez vous que vos Femmes vous soient fidèles , si vous ne l'êtes pas à elles ? Si les Maris ont des Maîtresses , pourquoy leurs Epouses n'auront-elles pas des Amans ? Et si ces Maris préfèrent les jeux & le vin à la compagnie de leurs femmes , pourquoy ne chercheront elles pas de la consolation avec quelque Ami ? Voulez-vous que vos Femmes soient sages , foyez ce , que vous appelez *Sauvages* ,
c'est

c'est à dire, soyez *Hurons* ; aimés les comme vous mêmes , & ne les vendés pas. Car je connois certains Maris parmi vous qui consentent aussi lâchement au libertinage de leurs Epouses , que des Mères à la prostitution de leurs Filles. Ces gens-là ne le font que parce que la nécessité les y oblige. Sur ce pied-là c'est un grand bonheur pour les Hurons de n'être pas réduits à faire les bassesses , que la misère inspire aux gens qui ne sont pas accoutumés d'être misérables. Nous ne sommes jamais ni riches , ni pauvres ; & c'est en cela que nôtre bonheur est au dessus de toutes vos richesses. Car nous ne sommes pas obligés de vendre nos Femmes & nos Filles , pour vivre aux dépens de leurs travaux amoureux. Vous dites qu'elles sont fottes. Il est vray , nous en convenons ; Car elles ne sçavent pas écrire des billets à leurs Amis , comme les vôtres ; & quand cela seroit , l'esprit des Hurons n'est pas assez pénétrant pour choisir à la phisonomie des Vieilles assez fidèles pour porter ces lettres galantes sous un silence éternel. Ha ! maudite Ecriture ! pernicieuse invention des Européans , qui tremblent à la veüe des propres chimères qu'ils se représentent eux mêmes par l'arrangement de vint & trois petites figures , plus propres à troubler le repos des hommes qu'à l'entretenir. Les Hurons sont aussi des fots , s'il vous en faut croire , parce qu'ils n'ont point d'égard à la perte du pucelage des filles qu'ils épousent ; & qu'ils prennent en mariage des Femmes que leurs Camarades ont abandonnées.

Mais

Mais , mon Frère , di-moy , je te prie , les François en font-ils plus sages pour s'imaginer qu'une fille est pucelle , parce qu'elle crie , & qu'elle jure de l'estre ? Or , supposons qu'elle soit telle qu'il la croit , la conquête en est-elle meilleure ? Non vraiment ; au contraire , le Mari est obligé de luy apprendre un exercice qu'elle met ensuite en pratique avec d'autres gens , lorsqu'il n'est pas en état de le continuer journellement avec elle. Pour ce qui est des Femmes que nous épousons aprez la séparation de leurs Maris ; n'est-ce pas la même chose que ce que vous appelez se marier avec des Veuves ? Néanmoins avec cette différence que ces Femmes ont tout lieu d'estre persuadées que nous les aimons , au lieu que la plupart de vos Veuves ont tout sujet de croire que vous épousez moins leurs corps que leurs richesses. Combien de désordres n'arrive-t'il pas dans les Familles par des mariages comme ceux-là ? Cependant , on n'y remédie pas , parce que le mal est incurable , déz-que le lien conjugal doit durer autant que la vie. Voici encore une autre peine parmi vous autres , qui me paroît tout à fait cruelle. Vôtres mariage est indissoluble , cependant une fille & un Garçon qui s'aiment reciproquement ne peuvent pas se marier ensemble sans le consentement de leurs Parens. Il faudra qu'ils se marient l'un & l'autre au gré de leurs Pères , & contre leurs desirs , quelque répugnance qu'ils ayent , avec des personnes qu'ils haïssent mortellement. L'inégalité d'âge , de bien , & de condition causent tous ces désordres.

dres. Ces considérations l'emportent sur l'amour mutuel des deux Parties, qui sont d'accord entr'elles. Quelle cruauté & quelle tyrannie d'un Père envers ses Enfans ? Voit-on cela parmi les Hurons ? Ne sont-ils pas aussi nobles, aussi riches les uns que les autres ? Les Femmes n'ont-elles pas la même liberté que les Hommes, & les Enfans ne jouissent-ils pas des mêmes privilèges que leurs Pères ? Un jeune Huron n'épousera-t'il pas une des esclaves de sa Mère, sans qu'on soit en droit de l'en empêcher ? Cette esclave n'est-elle pas faite comme une femme libre, & de qu'elle est belle, qu'elle plaît ne doit-elle pas être préférable à la fille du grand Chef de la Nation, qui sera laide ? N'est ce pas encore une injustice pour les Peuples qui détestent la communauté des biens ; que les Nobles donnent à leur premier fils presque tout leur bien, & que les frères & les sœurs de celui-ci soient obligez de se contenter de très-peu de chose ; pendant que cet Aîné ne sera peut-être pas légitime, & que tous les autres le seront ? Qu'en arrivera-t'il si ce n'est qu'on jette les Filles dans des Couvents, prisons perpétuelles, par une barbarie qui ne s'accorde guère avec cette Charité Chrétienne, que les Jésuites nous prêchent ? Si ce sont des Garçons, ils se trouvent réduits à se faire Prêtres, ou Moines, pour vivre du beau métier de prier Dieu malgré eux, de prêcher ce qu'ils ne font pas, & de persuader aux autres, ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes. S'il s'en trouve qui prennent le parti de la guerre, c'est plutôt pour piller

la Nation, que pour la défendre de ses Ennemis. Les François ne combattent point pour l'intérêt de la Nation, comme nous faisons, ce n'est que pour leur propre intérêt & dans la vûe d'acquérir des Emplois, qu'ils combattent. L'amour de la Patrie & de leurs Compatriotes y ont moins de part que l'ambition, les richesses, & la vanité. Enfin, mon cher Frère, je conclus ce discours en t'assurant, que l'amour propre des Chrétiens, est une folie que les Hurons Condamneront sans cesse. Or cette folie qui régné en tout parmi vous autres François, ne se remarque pas moins dans vos amours & dans vos mariages; lesquels sont aussi bizarres que les gens qui donnent si sottement dans ce panneau.

L A H O N T A N.

Ecoute, *Adario*, je me souviens de t'avoir dit qu'il ne falloit pas juger des actions des honêtes gens, par celles des Coquins. J'avoie que tu as raison de blâmer certaines actions que nous blâmons aussi. Je conviens que la propriété de biens est la source d'une infinité de passions, dont vous estes exempts. Mais, si tu regardes toutes choses du bon côté, & sur tout nos amours & nos mariages, le bel ordre qui est établi dans nos Familles, & l'éducation de nos Enfans, tu trouveras une conduite merveilleuse dans toutes nos Constitutions. Cette Liberté, que les Hurons nous prêchent, cause un désordre épouvantable. Les Enfans sont aussi grands maîtres que leurs Pères, & les Femmes qui

doivent estre naturellement fujettes à leurs Maris, ont autant de pouvoir qu'eux. Les Filles se moquent de leurs Mères, lorsqu'il s'agit de prêter l'oreille à leurs Amans; En un mot, toute cette liberté se réduit à vivre dans une débauche, perpétuelle, & donne à la Nature tout ce qu'elle demande, à l'imitation des Bêtes. Les Filles des Hurons font consister leur sagesse dans le secret, & dans l'invention de cacher leurs débauches. * *Courir la lumète* parmi vous autres, est ce qui s'appelle chez nous, *chercher aventure*. Tous vos jeunes Gens courent cette lumète tant que la nuit dure. Les portes des Chambres de vos Filles sont ouvertes à tous venans; & s'il se présente un jeune Homme qu'elle n'aime pas, elle se couvre la teste de sa couverture. C'est à dire qu'elle n'en est point tentée. S'il en vient un second, peut-estre elle luy permétra de s'asseoir sur le pied de son lit, pour parler avec elle, sans passer outre. C'est à dire qu'elle veut ménager ce drôle-là pour avoir plusieurs cordes à son arc; en vient-il un troisième qu'elle veut duper, avec une plus feinte sagesse, elle luy permétra de se coucher auprès d'elle sur les couvertures du lit. Celuy-ci est-il parti, le quatrième arrivant trouve le lit & les bras de la fille ouverts à son plaisir, pour deux ou trois heures; & quoi qu'il n'employe ce temps-là à rien moins qu'en paroles, on le croit cependant à la bonne foy. Voilà, mon cher Adario,

* C'est entrer, pendant la nuit, dans la Chambre de sa Maitresse, avec une espèce de Chandelle.

dario, le putanisme de tes Hurones couvert d'un manteau d'honnête conversation, & d'autant plus que quelque indiscretion que puissent avoir les Amans envers leur Maîtresses, (ce qui n'arrive guères) bien loin de les croire, on les traite de *jalous*, qui est une injure infame parmi vous autres. Apres tout ce que je viens de dire, il ne faut pas s'étonner, si les Americaines ne veulent point entendre parler d'amour, pendant le jour, sous prétexte que la nuit est faite pour cela. Voilà ce qu'on appelle en France *cachez adroitement son jeu*. S'il y a de la débauche parmi nos Filles, au moins il y a cette différence que la règle n'est pas générale, comme parmi les vôtres, & que d'ailleurs elles ne vont pas si brutalement au fait. L'amour des Européanes est charmant, elles sont constantes & fidèles jusqu'à la mort; lorsqu'elles ont la foiblesse d'accorder à leurs Amans la dernière faveur, c'est plutôt en vertu de leur mérite intérieur, qu'extérieur, & toujours moins par le desir de se contenter elles-mêmes, que de donner des preuves sensibles d'amour à leurs Amans. Ceux-ci sont galans, cherchant à plaire à leurs Maîtresses par des manières tout à fait jolies, comme par le respect, par les assiduités, par la complaisance. Ils sont patiens, zelés, & toujours prêts à sacrifier leur vie & leurs biens pour elles; ils soupirent long-temps avant que de rien entreprendre. Car ils veulent mériter la dernière faveur par des longs-services. On les voit à genoux aux pieds de leurs Maîtresses mendier le privilège de leur baiser la main.

Et comme le Chien fuit fon Maître en veillant, lorsqu'il dort; auffi chez nous un véritable Amant ne quitte point fa Maîtrefle, & il ne ferme les yeux que pour fonger à elle, pendant le fommeil. S'il s'en trouve quelqu'un affez fougueux pour embraffer fa Maîtrefle brufquement à la premiere occafion, fans avoir égard à fa foibleffe, on l'appelle *Sauvage*, parmi nous, c'eft à dire homme fans quartier, qui commence par où les autres finiffent.

A D A R I O.

Hô hô, mon cher Frère, les François ont-ils bien l'efprit d'appeller ces gens là *Sauvages*? Ma foy, je ne croyois pas que ce mot là fignifiât parmi vous un homme fage & conclufif; Je fuis ravi d'apprendre cette nouvelle; ne doutant pas qu'un jour vous n'appelliez *Sauvages*, tous les François qui feront affez fages pour fuivre exactement les véritables règles de la juftice & de la raifon. Je ne m'étonne plus de ce que les rufées Françoiſes aiment tant les Sauvages; elles n'ont pas tout le tort; car, à mon avis, le temps eft trop cher pour le perdre, & la jeunefſe trop courte pour ne pas profiter des avantages qu'elle nous donne. Si vos Filles font constantes à changer fans ceffe d'Amans, cela peut avoir quelque raport à l'humeur des nôtres. Mais, lors qu'elles fe laiffent fidèlement caresser par trois ou quatre, en même-temps, cela eft tres différent du génie des Hurones. Que les Amans François paſſent leur vie à faire

re les folies que tu viens de me dire, pour vaincre leurs Maîtresses, c'est à dire qu'ils employent leur temps, & leurs biens à l'achat d'un petit plaisir précédé de mille peines & de mille soucis, je ne les en blâmerai pas, puisque j'ay fait la folie de me risquer sur d'impertinens Vaisseaux à traverser les Mers rudes qui séparent la France de ce Continent, pour avoir le plaisir de voir le Pais des François. Ce qui m'oblige à me taire. Mais les gens raisonnables diront que ces fortes d'Amans sont aussi fous que moy ; avec cette différence que leur amour passe aveuglément d'une Maîtresse à l'autre, les exposant à souffrir les mêmes tourmens. Au lieu que je ne passerai plus de ma vie de l'Amérique en France.

FIN des DIALOGUES.

V O Y A G E S

Du

BARON de LAHONTAN

En

PORTUGAL,

Et en

DANEMARC.

ROYAUME
de
PORTUGAL

Par N. de Fer
Lieues Communes de France
5 10 15
Lieues Communes d'Espagne
3 6 9
Lieues Communes d'Allemagne
5 10



V O Y A G E S
De
PORTUGAL,
Et de
D A N E M A R C.

M O N S I E U R ,

Una salus victis nullam sperare salutem.

 Ela veut dire que sur les méchantes Nouvelles que vous m'apprenez , au sujet de mon affaire , je me sens encore assez de sang aux ongles , pour braver tous les revers de la Fortune. L'Univers, qui est la Patrie des Irondéles & des Jésuites , doit être aussi la mienne , jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de faire aller en l'autre monde des gens qui luy sont fort inutiles en celuy-ci. Je suis ravi que les Mémoires de *Canada* vous aient plû , & que mon stile sauvage ne vous ait pas éfrayé. Aprez tout, vous auriez tort

E 6

de

108 VOYAGES DE PORTUGAL,
de trouver à redire à ce jargon ; car nous
sommes vous & moy d'un País, où l'on ne
sçait parler François que lorsqu'on n'a plus
la force de le prononcer. D'ailleurs, il n'est
pas possible qu'ayant paissé si jeune dans l'A-
mérique, j'aye pû trouver en ce país-là
le secret d'écrire poliment. C'est une scien-
ce qu'on ne sçauroit apprendre parmi des Sau-
vages, dont la société rustique est capable
d'abrutir les gens du monde les plus polis.
Vous me pressiez de continuer à vous apren-
dre de nouvelles choses ; j'y consens : mais
ne comptez pas, aux moins, que je vous en-
voye ces belles descriptions que vous deman-
dez. Car ce seroit m'exposer à la risée des
Personnes auxquelles vous pourriez les com-
muniquer. Je ne me sens pas assez habile Hom-
me pour enchérir sur les Remarques curieu-
ses qu'une infinité de Voyageurs ont bien vou-
lu donner au Public. C'est assez que je vous
fournisse des Mémoires particuliers sur cer-
taines choses, dont on a fait si peu de cas,
qu'on n'a pas creu devoir se donner la peine
d'y faire attention. Et comme ce sont des
matières qui n'ont jamais été sous la Presse,
vous y trouverez, peut-être, quelque sorte
de plaisir, par rapport à la nouveauté. Sur ce
pied-là je serai ponctuel à vous écrire, de
quelque coin du monde où mon infortune
me jette ; à condition que vous le ferez aussi
à me répondre exactement. Au reste, je me
croy obligé de vous avertir que je ne sçaurois
me résoudre à francizer les noms étrangers.
Je les écriray comme les gens du País les
écrivent, c'est à dire de la manière qu'ils le
doi-

doivent être. Aprez cela vous les prononcerez comme il vous plaira. Vous sçavez que je vous écrivis il-y-a deux mois & demi, qu'aprez avoir compté prez de trois cens pistoles au Capitaine du Vaisseau qui me sauva de *Plaisance* à *Vianna*, je fus assez heureux de mètre pied à terre à cette Cité des *Callaiques*; ainsi donc il ne me reste qu'à reprendre de là le fil de mon Journal.

Je ne fus pas plutôt sorti de la Chaloupe qu'un Gentilhomme François, qui sert le Roy de Portugal, * depuis trente & quatre ans, en qualité de Capitaine de Cavallerie, me fit offre de sa Maison; car il n'y avoit en ce lieu-là que des Cabarets à Matelots. Le lendemain ce vieux Officier me conseilla de saluer Don *Joan de Souza* Gouverneur Général de la Province d'entre *Douro* & *Minho*, & m'avertit que tout le monde luy donnoit *L'Excellentia* & qu'il ne rendoit la *Senoria* qu'aux premiers Gentils-Hommes du Royaume, & la † *Merced* à tous les autres; ce qui fit qu'au lieu de luy parler Espagnol, je me servis d'un Interprète qui métamorphosa tous les *Vous* de mon compliment en *Excellence* Portugaise. *Vianne* dont la situation est à cinq lieues de *Braga* vers l'Occident, est renfermée dans un angle droit, dont la mer & la rivière de *Lima* font les deux costez. J'y vis deux Monastères de *Bénédictines*, si mal rantez qu'elles mourroient de faim, si leurs Parens, ou leurs ‡ *Devotos*

E 7

ne

* Du temps de Mr. de Schomberg.

† *Merced* qui signifie *merci*, est un titre un peu au dessus de *Vous*.

‡ *Devotos*, ce sont les amis des Nonains. Ce mot signifie *dévotés*.

ne les secouroient. Il y a un très-bon Château sur le bord de la Mer, fortifié selon les règles de *Pagan*. Il est garni de plusieurs grosses Couleuvrines, qui mettent à couvert des *Salteins* les Batimens qui mouillent à la *Rade où l'on est à l'abri des 4. vents contenus entre le Nord & le Sud, vers la bande de l'Est. La Rivière est un † Havre de Barre dans lequel on ne sçauroit entrer sans la conduite des Pilotes de la ville, qu'on fait venir à bord par le signal du Canon & du Pavillon en ‡ Berne. C'est toujours à l'instant de la pleine mer que les Vaisseaux se présentent devant cette Rivière, dans laquelle ils asséchent ensuite toutes les marées, à moins qu'ils ne soient placez à la fosse qui conserve, pour le moins, 8. ou 10. brasses d'eau de basse Mer. Le 4. de février ayant loué deux mules, l'une pour moy, l'autre pour mon Valet, sur le pied de trois piastras d'Espagne, je piquay de si bonne grace que j'arrivay le soir à *Porto à Porto*, quoique cette journée soit de 12. lieues, d'une heure de chemin. Ces Animaux amblerent vite & légèrement, sans broncher, ni fatiguer ceux qui les montent. Les Cavaliers ont la commodité de s'appuyer, quand ils

* Rade, mouillage près des Côtes, où l'on est à couvert des vents qui viennent de ces Côtes.

† Havre de Barre, Port où l'on ne peut entrer qu'au temps de la pleine mer, parce que les Vaisseaux trouvent alors assez d'eau pour passer sur les sables, ou sur les fonds plats, sans échouer ni toucher. *Bayona, Bilbao, Stens, Vianne, Porto, Aveiro, Mondego, Lisbonne & Salé* sont tous des Havres de Barre.

‡ Pavillon en berne, c'est le tenir frelé, ou pendant en monceau du haut en bas.

ils veulent sur leur valize , qui est soutenue sur deux cerceaux de fer , vers le pomeau des sêlles du País , dont la durezza n'acomode pas les gens aussi maigres que moy. Au reste , le chemin , quoique pierreux , est assez bon , le terrain est égal , le paisage riant , & la coste de la mer ornée de quelques gros Villages , dont les principaux sont *Exposende* , *Faons* , & *Villa de Condé*. En arrivant à *Porto* , mon Guide me logea dans une Auberge Angloise , qui est la seule dont on se puisse accommoder. Cette ville-là est remplie de Marchans François , Anglois & Hollandois , à cause de l'avantage qu'ils retirent du commerce ; quoique les derniers soient assez accoutumés à faire de grandes pertes , depuis le commencement de la guerre , par l'inhumanité de nos Capres , qui ne se font pas de scrupule de prendre leurs Vaisseaux. *Porto* est bâti sur la pente d'une Montagne assez escarpée , au pied de laquelle on voit couler la Rivière de *Duero* , qui se déchargeant une lieue plus bas dans la Mer , passe sur une *Barre située

* Barre est à proprement parler un banc de sable , qui traverse ordinairement l'entrée des Rivières , qui ne sont pas assez rapides pour repousser dans la Mer les sables que les vagues y accumulent , lorsque les vents du large soufflent avec impétuosité. Toutes les barres peuvent estre appelées bancs de sable , car je n'ay jamais ouï dire qu'il y ait au monde aucune barre de chaîne de Rochers. Or comme ces sables s'élèvent vers la surface de l'eau comme un petit coteau dans une plaine , les Vaisseaux n'y sçauroient passer qu'au temps de la pleine mer , parce qu'alors ils trouvent assez d'eau pour flotter au dessus.

112 VOYAGES DE PORTUGAL ,
située à son embouchûre , ou les sages
Navigateurs ne doivent se présenter
que dans un beau temps , apres a-
voir eû la précaution de faire venir à
bord les Pilotes du Pais ; car il se trouve
des Rochers cachez & découverts sur les sa-
bles de cette Barre , qui la rendent inacces-
sible aux Etrangers. Les Vaisseaux de 400.
Tonneaux y trouvent assez d'eau vers le mo-
ment de la pleine mer , qui est le véritable
temps dont il est à propos de se servir pour
entrer dans cette Rivière.. Il régne un
beau quay d'une extrémité de la ville à l'au-
tre ; le long duquel chaque bâtiment est a-
marré vis à vis de la Maison de son Proprié-
taire. J'eus le temps de voir la Flotte Mar-
chande du *Brezil*, qui consistoit en 32. Navi-
res Portugais , dont le moindre étoit armé
de 22. Canons. Outre cela , je vis encore
dans la Rivière quantité de Vaisseaux étran-
gers , sur tout cinq ou six Armateurs Fran-
çois , qui s'étoient jettez là pour acheter des
vivres & des munitions. Cette Ville de
Porto est belle , propre , & bien pavée , mais
aussi très-incommode par le desavantage de
sa situation montueuse. Car il faut toujours
monter & descendre. La Galerie des Cha-
noines Réguliers de St. Augustin , est une
pièce d'Architecture aussi curieuse par son ex-
trême longueur , que leur Eglise par sa fi-
gure en rotonde , & par la richesse du de-
dans. Il y a un Parlement , un Evêché , des
Académies où les jeunes Gens aprénent
leurs exercices & un Arsenal pour l'é-
qui-

quipement des Vaisseaux de guerre qu'on bâtit annuellement près de l'embouchure de la Rivière. Je suis surpris que cette Ville ne soit pas mieux fortifiée, puisque c'est la seconde du Royaume. Les murailles de l'enceinte n'ont que six pieds d'épaisseur, & de distance à autre on découvre des Tours ruinées, que le temps a dégradé. C'est un ouvrage des *Mores*, & même des plus irréguliers de ces temps-là. Jugez de là, Monsieur, s'il seroit difficile d'emporter cette Place d'emblée. Bien en prend aux Portugais que cette Province, qui est une des meilleures du Royaume, soit presque inaccessible à leurs Ennemis, tant par mer, que par terre. D'un côté à cause des barres, dont j'ay parlé, & de l'autre à cause d'une infinité de Montagnes impraticables. Elle est très-bien peuplée. Toutes les Vallées sont pleines de Bourgs & de Villages, où il se recueille quantité de vin & d'olives, & où l'on nourrit un assez grand nombre de Bestiaux, & même la laine qu'on en tire est assez fine : Je vous dis ceci sur le raport de quelques Marchans François, qui connoissent parfaitement bien cette Province là. On m'a dit qu'il est impossible de rendre la Rivière de *Duero* navigable pour des Bateaux, à cause de quelques cascades & courans qui se trouvent entre des rochers éfroyables. Contentez vous de ceci, je n'en sçay pas davantage.

Le 10. je partis pour *Lisbone*, dans une Littière que je louai dix huit mille six cens

cens *Reis*, qui font un nombre de pièces capable de surprendre tout d'un coup des gens qui ne sçauroient pas que ce ne sont que des deniers. Or comme c'est de cette manière-là que les Portugais font tous leurs comptes, il faut vous expliquer qu'un *Reis* n'est autre chose qu'un denier, & que cette nombreuse quantité de pièces se réduit simplement à 25. Piaftres. Sur ce pied-là mon Litierier s'obligea de me rendre à *Lisbone* le 9^{me}. jour de marche, quoi qu'il deust s'écarter deux ou trois lieues de la route, pour satisfaire la curiosité que j'avois de passer à *Aueiro*, où j'arrivay le lendemain. Cette Bicoque est située sur les rives de la mer, & d'une petite Riviere de barre, où les Bâtimens qui ne*callent que 8. ou 9. pieds, entrent de pleine mer sous la conduite des Pilotes costiers. Elle est fortifiée à la Moresque, comme celle de *Porto*. Il s'y fait une assez grande quantité de sel pour en fournir abondamment deux ou trois Provinces; On y voit un très-beau Monastère de Religieuses qui font leurs preuves d'ancienne noblesse & d'origine † *Christiaan veilbos*. La campagne est charmante jusqu'à trois lieues vers l'Orient, c'est à dire jusqu'au grand chemin de *Lisbonne*, qui est borné par une chaîne de Montagnes de *Porto* jusqu'à *Coimbre*. J'entray le 14. dans cette dernière ville, & voulant voir l'Université, mon Literier m'assûra que cette curiosité me coûteroit un jour de re-

* *Callen*, c'est enfoncer dans l'eau.

† C'est à dire de vieux Chrétien. Grand Titre d'honneur dans ce Pais-là, par sa rareté.

retardement. Ce Collège , dont quelques Voyageurs ont fait mention , se rend assez fameux par le soin que le Roy de Portugal a eû d'y faire fleurir les Sciences depuis son avènement à la Couronne. Il n'y a rien qui soit digne de remarque dans cette Ville-là , si ce n'est un double Pont de pierre , entre lequel , estant l'un sur l'autre , on peut traverser la riviere par un chemin couvert ; On voit deux beaux Couvents l'un de Moines & l'autre de Religieuses , situés à quarante ou cinquante pas l'un de l'autre. *Coimbre* a titre de Duché. Cette Ville jouit de plusieurs privilèges & prérogatives considérables. Elle est située à fix lieues de la Mer , au pied d'une coste escarpée , sur laquelle on découvre des Eglises , des Monastères , & deux ou trois belles Maisons. Son Evêché , qui est suffragant de *Braga* , est un des meilleurs du Royaume. De *Coimbre* à *Lisbone* le chemin est beau , le , paisage riant , & le Pais assez bien peuplé. J'arrivay à cette Capitale le 18. estant moins fatigué , que chagrin de m'être servi d'une Voiture , qui par sa lenteur ne peut convenir qu'aux Dames & aux Vieillards. J'aurois eû plus d'agrément en me servant de Mules. Car en ce cas , j'eusse fait ce petit voyage en cinq jours , à très-peu de frais : c'est à dire pour 13. piastres , maître & valet. Au reste , il est à propos de vous dire , en passant , que les gens un peu délicats n'auroient jamais supporté sans mourir , l'incomodité des * *Posadas* de la Route dont

* *Posadas* , Retraite ou espèce de Cabarets pour les Voyageurs.

dont la description pitoyable fuffiroit pour vous ôter l'envie d'aller à Lisbonne, quelque affaire que vous y eussiez. Je m'en suis pourtant accomodé comme des meilleures Auberges de France ; Car n'ayant fait de ma vie d'autre métier que de courir les Mers, les Lacs, & les Rivières de Canada, vivant le plus souvent de racines & d'eau, sous des Tentes d'écorce, je dévorais comme un perdu, tout ce qu'on avoit le soin de me présenter, dans ces misérables Hôpitaux. Imaginez-vous, Monsieur, que l'Hôte conduit les Voyageurs, dans un Réduit qu'on prendroit plutôt pour un Cachot que pour une Chambre. C'est-là qu'il faut attendre avec beaucoup de patience quelques ragoûts assaisonnez d'ail, de poivre, de ciboules, & de cent Herbes médicinales dont l'odeur feroit perdre l'appétit à l'*Iroquois* le plus affamé. Pour comble de disgrâce, on est obligé de se reposer sur de certains matelas étendus sur le plancher, sans couverture ni paille ; & comme ils ne sont guère plus épais que cette Lettre, il en faudroit au moins deux ou trois cens pour être couché plus mollement que sur les pierres. Il est vrai que l'Hôte en fournit autant qu'on en souhaite, au prix d'un sol la pièce. Et qu'il se donne la peine de les secouer & de les battre pour faire tomber les puces, les punaises, &c. Graces, à Dieu, je n'ay pas eû besoin de m'en servir. Car j'ay toujours conservé mon * *Hamak* qu'il est facile de suspendre en tous lieux

* *Hamak* est une espece de branle de coton, plus long & plus large que les branles des Matelots.

lieux , par le moyen de deux grosses vrilles de fer. Au reste, ce que je vous dis icy de ces Cabarets , n'est qu'une bagatelle, en comparaison de ceux d'Espagne, s'il en faut croire des gens dignes de foy ; C'est ce qui fait , à mon avis , qu'il n'en coûte presque rien pour la bonne chère , dans les uns & dans les autres.

Le jour d'aprez mon arrivée à Lisbonne , je saluay Mr. l'Abbé *d'Estrées*, que le Roy de Portugal estime infiniment , Il est si fort honoré de tout le monde , qu'on le qualifie avec raison de *O mais perfeito dos perfectos Cavalheiros* , c'est à dire *du plus parfait des parfaits Cavaliers*. Son équipage est assez magnifique , quoiqu'il n'ait pas encore fait son Entrée publique. Sa Maison est très-bien réglée , son Hôtel richement meublé , & sa Table délicate & bien servie. Il donne souvent à manger aux gens de quelque distinction , qui ne le verroient jamais s'il ne leur donnoit la main. Cette déférence me paroîtroit ridicule , si le Roy son Maître ne l'avoit ainsi réglé du temps de Mr. * *d'Opede*. Car , après tout il est choquant que le dernier Enseigne de l'Armée préne la main chez un Ambassadeur , qui la refuse à tout Ministre du second rang Les Gentis-hommes Portugais sont fort honêtes gens , mais ils sont si remplis d'eux mêmes , qu'à peine s'imaginent-ils qu'on puisse trouver au monde de Noblesse plus pure & plus ancienne que la leur. Les Titulaires se font traiter *d'Excellence* , & leur

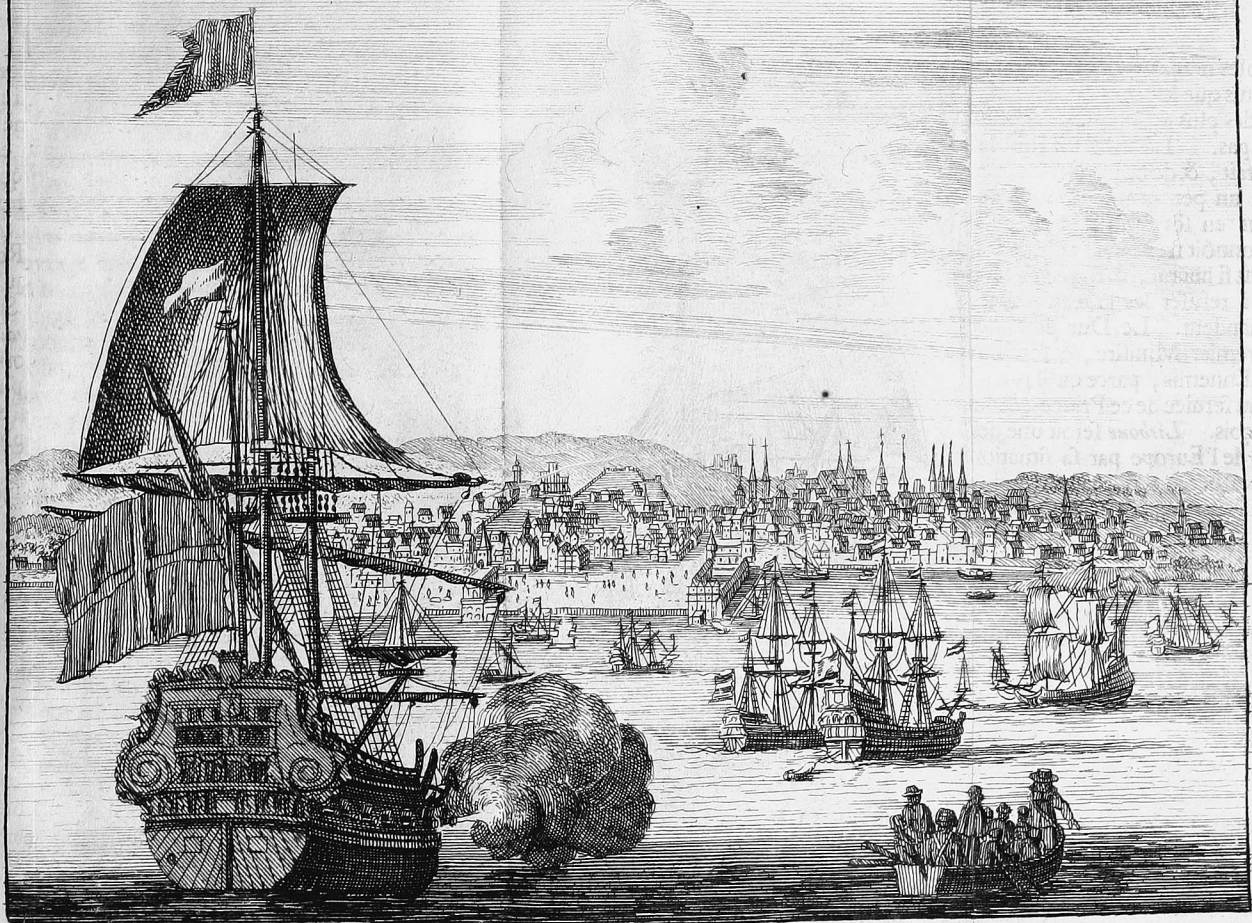
* *Opede* , autrefois Ambassadeur de France en cette Cour.

leur délicatesse va jusqu'au point de ne jamais rendre visite aux personnes qui logent dans les Auberges. Il faut estre d'une illustre naissance pour avoir le * *Don*. Car les Charges les plus honorables n'en sauroient donner ce vénérable Titre, puis que le Secrétaire d'Etat, qui en possède une des plus éclatantes du Royaume, ne le prend pas. Le Roy de Portugal est grand, bien fait, & de bonne mine; quoique son teint soit un peu brun. On dit qu'il est aussi constant en ses résolutions, qu'en ses amitez. Il connoît très-bien l'estat de son Royaume. Il est si libéral, & si bien-faisant qu'il a de la peine à refuser les graces que ses Sujets luy demandent. Le Duc de *Cadaval*, qui est son premier Ministre, & son Favori, a de puissans Ennemis, parce qu'il paroît plus zélé qu'eux au service de ce Prince, & qu'il est un peu François. *Lisbone* seroit une des plus belles Villes de l'Europe par sa situation, & par ses divers aspects, si elle estoit moins sale. Elle est située sur sept Montagnes, d'où l'on découvre les plus beaux paysages qui soient au monde, aussi bien que la Mer, le fleuve du Tage, & les Forts qui gardent l'entrée de cette Rivière. Cette ville montueuse incommode extrêmement les gens qui sont obligés d'aller à pied; surtout les Voyageurs, dont la curiosité paroît un peu traversée par la peine de monter & descendre incessamment. Car on n'y trouve pas, comme ailleurs, des carosses de louage. On y voit de très-belles & très-

mag-

* *Don*, ce mot se raporte parfaitement à celui de *Messire*. Eten Espagne à celui de *Sire* ou *Sieur*. Dont les Savetiers &c. se qualifient.

LISBON



magnifiques Eglises. Les plus considérables sont la *Ceu*, nôtre Dame de *Loreto*, *san Vicente*, *san Roch*, *san Pablé*, & *santo Domingo*. Le Monastère des Bénédictins de *san Bento* est un des plus beaux & des mieux rantés ; il eut le malheur de souffrir un incendie qui consuma, le mois passé, une partie de ce bel Edifice, d'où je vis sortir plus de vaisselle d'argent que six mulets n'auroient pû porter. Le Palais du Roy seroit un des plus superbes de l'Europe s'il étoit achevé ; mais il en coûteroit du moins deux millions d'écus pour mettre cet Ouvrage dans sa perfection. La demeure ordinaire des Etrangers, est vers le *Remolar*, & dans les Maisons de la Façade Du Tage. Je connois plusieurs Marchans François Catholiques & Protestans, qui font un commerce considérable dans ce Pais-là. Les premiers y sont sous la protection de France, & les seconds sous celle d'Angleterre ou de Hollande. On y peut compter aussi près de cinquante Maisons Angloises, autant de Hollandoises, & quelques autres Etrangers, qui s'enrichissent en très-peu de temps, par le grand trafic des Marchandises de leur Pais. Les **Baetas* d'Angleterre, qui sont de petites ésofes légères s'y débitent avantageusement. Les toiles de France, les étofes de foye de Tours & de Lion, les rubans, les dentelles, & la quincaillerie rapportent de gros profits. Par les retours de sucie, de tabac, d'indigo, de cacao, &c. † *L' Alfandigadu* sucre & du tabac est un des meilleurs revenus du Roy. Aussi bien que celle des foyeries, des toiles

&

* Etofes de Colchester.

† Douane.

120 VOYAGES DE PORTUGAL,
 & des draperies, qu'on est obligé d'y transporter
 en sortant des Vaisseaux, pour y estre plombées,
 moyennant certain tribut, proportionné à la va-
 leur & à la qualité de ces effets. La *Mertusse*
 ou Morue sèche, paye environ trente pour
 cent. Ce qui fait qu'on n'y gagne presque
 rien ; si ce n'est en la * primeure. Le
 tabac en poudre & en corde, qui sont en parti,
 comme je vous l'ay dit, se vendent en détail
 au même prix qu'en France : Car le premier
 se vend deux écus la livre, & le second cin-
 quante sols, ou environ. On fraude aisé-
 ment les droits de ces Doüanes, lorsqu'on
 est d'intelligence avec les Gardes, qui sont
 des fripons flexibles au son d'une pistole. Il
 n'entre ni male ni valize dans la Ville, qui
 ne soient visitées par ces bonnes gens. Les
 galons, franges, brocars, & rubans d'or ou
 d'argent, sont confisquez comme marchan-
 dise de contrebande ; n'étant permis à qui
 que ce soit d'employer de l'or ni de l'argent
 filez en ses Habits, non plus qu'en ses meu-
 bles. Les livres, de quelque langue qu'ils
 soient, entrent aussi-tôt à l'Inquisition, pour
 y être examinez, & même brûlez, quand
 ils ont le malheur de déplaire aux Inquisi-
 teurs. Ce Tribunal, dont un Médecin Fran-
 çois nous a fait une description passionnée,
 par la triste expérience des maux qu'il a sou-
 ferts dans les Prisons de *Goa* ; ce Tribunal,
 dis-je, qui jette plus de feux & de flammes
 que le *Mont-Gibel*, est si ardent, que pour
 peu que cette lettre en aprochât, elle courroit
 au-

* C'est à dire dans le temps que les premiers Vais-
 seaux de Terre Neuve arrivent à Lisbonne.

autant de risque de brûler que celui qui l'écrit. Ce n'est donc pas sans raison que je prens la liberté de garder le silence; d'autant plus que les Titulaires du Royaume qui sont presque tous * *Familiers* de ce saint Office, n'oseroient eux-mêmes en parler. Il y a quelques jours qu'un sage Portugais m'informant des mœurs & des manières des Peuples d'*Angola* & du *Brezil*, où il avoit été plusieurs années, se faisoit un plaisir d'écouter à son tour le récit que je lui faisois des Sauvages de *Canada*; mais lorsque j'en vins à la grilade des prisonniers de guerre qui tomboient entre les mains des *Iroquois*, il s'écria d'un ton furieux, que les *Iroquois* de Portugal étoient bien plus cruels que ceux de l'Amérique; puisqu'ils brûloient, sans miséricorde, leurs parens, & leurs amis, au lieu que les derniers ne faisoient endurer ce supplice qu'aux cruels ennemis de leur Nation. Les Portugais avoient autrefois une telle vénération pour les Moines, qu'ils se faisoient un scrupule d'entrer dans la Chambre de leurs Epouses, pendant que ces bons Pères les exhortoient à toute autre chose qu'à la pénitence. Mais il paroît aujourd'hui que cette liberté ne subsiste plus. Il faut avouer aussi que la plupart mènent une vie si déréglée qu'ils m'ont scandalisé cent fois par leurs débauchés extraordinaires. Ils se servent des permissions du Nonce du Pape pour exercer toute sorte de libertinage. Car ce Ministre Papal, dont le pouvoir est sans bornes envers les Ecclesiastiques, leur permet, au refus de leurs

F

Supé-

* Chevaliers craintifs.

Supérieurs, de porter le chapeau dans la Ville ; (c'est à dire d'aller sans compagnon) de coucher hors du Couvent, & même de faire quelque séjour à la Campagne ou ailleurs. Ils feroient, peut-être, plus sages, & leur nombre plus petit, si on ne les obligeoit pas de faire leurs derniers vœux à l'âge de quatorze ans ; aussi bien que les Religieuses. La plupart des Carrosses de Portugal sont des Carrosses coupés, qu'on y porte de France. Il n'y a que ceux du Roy & des Ambassadeurs qui puissent estre atelés avec six Chevaux ou six Mules. Les autres personnes, de quelque Nation ou distinction qu'elles soient, n'en ont que quatre dans la Ville ; mais ils en peuvent mettre cent lorsqu'ils sont hors de l'enceinte. Il n'y a que les jeunes gens qui aillent ordinairement en Carrosse, Car les Dames & les Vieillards se servent de litières. Ces deux Voitures ne sont permises qu'aux Nobles, aux Envoyez, aux Résidens, aux Consuls, & aux Ecclésiastiques. Ce qui fait que les plus riches Bourgeois & Marchands se contentent d'une espèce de calèche à deux rouës, tirée par un Cheval qu'ils conduisent eux-mêmes. Les Mulets, qui portent les litières, sont plus grands, plus fins, & moins chargés d'encolure que ceux d'*Auvergne*. Le couple vaut ordinairement huit cens Ecus ; & même il y en a qui se vendent jusqu'à douze cens ; sur tout ceux qu'on choisit dans la Province du fameux *Don Guichot*, qui paroît assez éloignée de *Lisbonne*. Les Mules qui tirent le Carrosse viennent de l'*Estramadure*, & le couple vaut cent pistoles, ou environ. Celles dont on se sert
pour

pour la selle, ainſi que les Mulets de charge, & les Chevaux d'Eſpagne, ſont de cent pour cent plus chers qu'en Caſtille. Les jeunes Cavaliers ſe promènent à cheval dans la Ville, quand il fait beau temps, expreſ pour ſe faire admirer des Dames, qui, comme les Oifeaux de cage, n'ont que la ſeule liberté de regarder par les trous des * *Jalouſſes*, les gens qu'elles ſouhaiteroient attirer dans leur priſon. Les Moines rantés ne ſont presque point de viſite à pied; car leur Couvent entretient une certaine quantité de Mulets de ſelle, dont ils ſe ſervent alternativement. Il n'eſt rien de ſi plaſant que de voir caracoler ces bons Peres dans les rues avec de grands Chapeaux en pain de ſucrer, & des lunètes qui leur couvrent les trois quarts du viſage. Quoique cette ville ſoit très grande, & très marchande, il n'y a cependant que deux bonnes Auberges Françoises où l'on mange aſſez proprement, à trente & cinq ſols par repas. Je ne doute pas que le nombre n'augmentât ſi les Portugais vouloient donner dans le plaſir de la bonne chère; alors ils ne mépriſeroient pas, comme ils ſont, ceux qui la recherchent avec empreſſement. Ils ne ſe contentent pas d'avoir en horreur les mets d'un Traiteur, le nom de Cabaret leur eſt encore ſi odieux, qu'ils ne rendent jamais de viſite aux gens qui campent dans cette Habitation charmante; ſur ce pied-là, Monſieur, vous pouvez conſeiller à vos Amis qui ſeront curieux de voyager en Portugal, & qui voudront faire quelque ſéjour dans cette Ville,

F 2 de

* Fenestres à treillis, de l'ouverture du petit doigt.

de se mettre en pension chez quelque Marchand François. On peut faire ici très-bonne chère un peu chèrement. La volaille *Dalemtejo*, les lièvres, les perdrix de *St. Ubal* & la viande de boucherie des *Algarves* sont d'un goût merveilleux. Les jambons de *Lamego* sont plus exquis que ceux de *Mayence* & de *Bayone*; cependant cette viande est tellement indigeste pour l'estomac des Portugais, que sans la consommation qui s'en fait chez les Moines, & chez quelques Inquisiteurs, on ne verroit guère de Cochons en Portugal. Les vins ont du corps & de la force, sur tout les rouges, dont la couleur va jusqu'au noir. Ceux d'*Alegrète* & de *Barra* à *Burra* sont les plus délicats & les moins couverts. Le Roy n'en boit jamais; les gens de qualité n'en boivent presque point, non plus que les Femmes. La raison de ceci est que *Venus* a tant de pouvoir en Portugal, qu'elle a toujours empêché, par la force de ses charmes, que *Bacchus* prît terre en ce pais-là. Cette Déesse y cause tant d'idolatrie, qu'elle semble disputer au vrai Dieu le culte & l'adoration des Portugais, jusques dans les lieux les plus sacrez. Car c'est ordinairement aux Temples & aux processions que les engagements se font, & que les rendez-vous se donnent. Ce sont les postes * des *Bandarros*, des Courtisanes & d'autres Femmes d'intrigue secrète, qui ne manquent jamais de courir aux Fêtes qu'on célèbre,

* Ce sont des fanfarons du génie de Don Guichot, qui ne font autre métier que de chercher des aventures.

lèbre , au moins trois ou quatre fois la semaine , tantôt dans un Eglise & tantôt dans l'autre. Ces Avanturiers ont un talent merveilleux pour faire d'un clein d'œil des déclarations d'amour à ces Donzelles , dont ils reçoivent la réponse par le même signal ; ce qui s'appelle *Corresponder*. Il ne s'agit ensuite que de découvrir leur Maison en les suivant pas à pas , jusque chez elles , au sortir de l'Eglise ; le fin du tour consiste à pousser jusqu'au Coin de la rue sans s'arrêter , ni sans tourner la tête ; dez-que les bonnes Dames sont entrées ches elles , de peur que les Maris ou les Rivaux n'ayent le contrechiffre de l'intrigue. C'est au bout de cette rue que la vertu de patience est tellement nécessaire aux Avanturiers , qu'ils sont obligez d'attendre deux ou trois heures une servante , qu'il faut suivre jusqu'à ce qu'elle trouve l'ocasion de faire son * *Recado* en toute seureté. Il faut se fier à ces bonnes Confidentes , & même risquer sa vie sur leur parole & sur leur adresse ; car elles sont aussi rusées que fidèles à leurs Maîtresses , dont elles reçoivent des présens , aussi bien que des Amans , & quelquefois des Maris. Les Portugaises cachotent autrefois leurs visage avec le † *Manto* & ne montroient qu'un œil , comme les Espagnoles font aujourd'hui : mais depuis qu'on s'est appercû que les Villes maritimes étoient

F 3

rem-

* Le message, ou le mot du guet pour le rendez-vous.

† *Manto* , voile de tafetas noir qui cachant absolument la taille & le visage , cachoit en même temps bien des intrigues.

remplies d'enfans auffi blonds qu'en France, & qu'en Angleterre, on a comdamné ces pauvres *Mantos* à ne plus s'approcher du visage des Dames. Les Portugais ont une si grande horreur pour les armes d'*Actéon*, qu'ils aimeroient mieux se couper les doigts que de prendre du tabac dans une Tabatiere de Corne. Cependant cette marchandise s'introduit icy comme ailleurs, malgré le fer & le poison, qu'on brave incessamment. Il ne se passe guère de mois qu'on n'entende parler de quelque aventure tragique, sur tout à l'arrivée des Flottes d'*Angola* & du *Brezil*. Le sort de la plûpart des gens de Mer qui font ces voyages est si fatal, qu'ils trouvent leurs épouses dans des Monastères, au lieu de les trouver dans leur Maison. La raison de ceci est, qu'elles aiment beaucoup mieux expier dans ces Prisons, les péchez qu'elles ont commis dans l'absence de leurs Maris, que d'être poignardées à leur retour. Après cela, Monsieur, l'on n'a pas eû grand tort de représenter l'*Ocean* avec des Cornes de Taureau. Car, ma foy, presque tous les gens qui s'exposent au risque de ses caprices ont à peu près la même figure. La galanterie est donc icy trop scabreuse pour s'y attacher; puisqu'il y va de la vie. On y trouve des Courtisanes dont il faut tâcher d'éviter le Commerce. Car outre le danger de ruiner sa Bourse & sa santé, on court celui de se faire assommer. Les plus Belles sont ordinairement * *Amezadas* par des gens qui les font garder à vue; Cependant, malgré cette

* *Amezadas*, loüées par mois.

cette précaution , elles se divertissent avec des gens sages aux dépens de ces foux. Ceux-ci sont indispensablement obligés d'entretenir à force de presens l'amour & la fidélité prétendues de ces *Lais* , dont la possession est d'une cherté inconcevable. Les Religieuses reçoivent des visites assez fréquentes de leurs *Devotos* , qui ont plus de passion pour elles que pour les femmes du monde ; comme il paroît par les jalouzies , les querelles , & mille autres désordres que l'amour peut causer entre des Rivaux. Les Parloirs n'avoient autrefois qu'une grille simple , mais depuis que Milord *Grafton* suivi de quelques Capitaines de sa flotte , eut la curiosité de toucher les mains &c. des Religieuses d'*Odivelas* , le Roy ordonna qu'on mît une double grille aux Parloirs de tous les Couvens du Royaume. Il supprima presque aussitôt le droit des *Devotos* par la défense qu'il fit d'approcher des Monastères , sans cause légitime , qu'il est facile de supposer, lorsqu'on est assez fou de soupirer pour ces pauvres filles. Les Portugais ont l'esprit vif, ils pensent hardiment , & leurs expressions égalent assez bien la justesse de leurs idées. Il se trouve chez eux de bons Physiciens , & bons Casuistes. Le célèbre *Camœns* étoit , sans contredit , un des plus illustres Citoyens du Parnasse. La fécondité de ses belles pensées , le choix de ses paroles , & l'air poli & dégagé avec lequel il a parlé , ont charmé tous ceux à qui la Langue Portugaise est assez familière. Il est vrai qu'il a eû le malheur d'avoir été brocardé par *Moreri* & par quel-

ques Auteurs Espagnols, lesquels n'ayant pu s'empêcher d'avouer qu'il n'est pas permis d'avoir plus d'esprit que ce Poëte infortuné, l'ont traité d'incrédule & de profane. Un Moine Catalan se récrie sur cent endroits de ses *Luziadas Endechas Estrivillas* &c. en le traitant d'impie & d'évaporé. J'en citeray deux icy. Le premier est la chute d'un sonnet intitulé *soneto Não impresso*, où il dit, apres quelques réflexions : *Mais o melhor de tudo e crer en Christo*. C'est à dire *après tout le plus seur est de croire en Christ*. Le second est aussi la fin d'une *Gloza* ; le voici. *Si Deus se Busca no mundo nesses olhos se achara*. Cela veut dire parlant à une Dame ; *si l'on cherche Dieu dans le monde, on le trouvera dans vos yeux*. Les Prédicateurs Portugais élèvent leurs Saints presque au dessus de Dieu, & pour leur faire valoir leurs souffrances, ils les logent plutôt aux Ecuries qu'en Paradis. Ils finissent leurs sermons par des exclamations & des cris si touchans, que les Femmes pleurent & soupirent comme de pauvres désespérées. On tient icy le mot d'Hérétique pour un Titre fort infamant ; la signification en est même très odieuse. Les Prêtres & les Moines ont autant d'horreur pour *Calvin*, à cause de la Confession retranchée, que les Religieuses ont d'estime pour *Luther* ; à cause de son mariage monasterisé ; On a fait icy des processions tous les Vendredis du Carême d'un bout de la ville à l'autre. J'ay vû plus de cent Disciplinans vêtus de blanc, lesquels ayant le visage couvert & le dos nu, se fouëtoient de

fi bonne grace que le sang rejaillissoit sur le visage des Femmes , qui étoient assises le long des Rues , exprez pour chanter poutille aux moins ensanglantés. Ils étoient suivis d'autres Masques portant des Croix, des Chaînes, & des faisseaux d'Epées d'une pesanteur incroyable. Les Etrangers sont presque aussi jaloux que les Portugais. Ce qui fait que leurs Femmes craignent de se montrer aux meilleurs amis de leurs Epoux. Ils affectent de suivre la sévérité Portugaise avec tant d'exactitude, que ces Captives n'oseroient lever les yeux. Cela n'empêche pas que le malheur, dont ils tâchent de se préserver, ne leur arrive souvent, malgré leurs précautions. On voit icy des gens de toutes sortes de couleurs, des noirs, des mulâtres, des bazanez, des olivâtres. Mais la plupart sont *Triquenbos* c'est à dire de la couleur de bled. Ce mélange de teints différens fait voir que le sang est si mêlé dans ce Royaume, que les véritables blancs y sont en très-petit nombre. Ce qui fait qu'on ne sçauroit plus noblement exprimer, *Je suis homme ou femme d'honneur*, qu'en ces termes, *eu son Branco ou Branca* qui signifie, *je suis blanc ou blanche*. On peut marcher dans la ville nuit & jour, sans craindre les filoux. On trouve, jusqu'à trois ou quatre heures après minuit, des joueurs de Guitarre, qui joignent à la douceur de cet Instrument des airs aussi lugubres que le *de Profundis* ; Les danses du menu Peuple sont indécentes par les gestes impertinens de la teste & du ventre. La Musique instrumentale des Portugais choque

d'abord l'oreille des Etrangers, mais au fond elle a quelque chose d'agréable, & qui plaît lorsqu'on y est un peu acoutumé. Il n'en est pas de même de leur Musique vocale, car elle est si rude, & ses dissonances sont si mal suivies que le chant des Corneilles est plus mélodieux. Tous les motets qu'ils chantent dans les Eglises, sont en langue Castillane; aussi bien que leurs Pastorales, & la plupart de leurs Chançons. Ils tâchent d'imiter les manières des Espagnols, autant qu'il leur est possible; même jusqu'au Cérémoniel de leur Cour, auquel on se conforme si ponctuellement, que les Ministres seroient au désespoir d'en retrancher les moindres formalitez. L'Habit de Cérémonie du Roy & des Seigneurs est semblable à celui de nos Financiers, étant composé d'un just-au-corps noir, accompagné d'un Manteau de même couleur, d'un grand colet ou rabat de point de Venise, d'une perruque longue avec l'épée & la dague. On donne aux Ambassadeurs le Titre d'*Excellencia*, & aux Envoyez & Résidents celui de *Senhoris*. Le port de Lisbonne est grand, seur & commode, quoique l'entrée en soit extrêmement difficile; les vaisseaux moiillent dans le Tage entre la Ville & le Château d'*Almada* à 18. brasses d'eau sur un fond de bonne tenue. Cette Rivière, que les Portugais appellent, *O Rey dos riôs* c'est à dire le Roy des Rivières, a prez d'une lietie de largeur dans cet endroit là; où la marée monte ordinairement 2. pieds à pic, & plus de dix lieties en avant vers sa source. Il est expressement deffendu à tous Capitaines de Vaisseaux de guerre & Marchans, étrangers ou de la Nation

tion de saluer la ville au bruit du Canon , ni même d'en tirer un seul coup sous quelque prétexte que ce puisse être. Les Consulats de France , d'Angleterre & de Hollande rendent cinq ou six mille livres de rante aux Consuls de ces trois Nations , qui trouvent outre cela le moyen d'en gagner autant par le commerce qu'ils font. Voilà , Monsieur , tout ce que je puis vous apprendre aujourd'hui de ce beau pays qui seroit , à mon avis , un Paradis terrestre , s'il estoit habité par des Païsans moins gentishommes que ceux-ci. Le Climat est charmant & merveilleux , le ciel clair & serein , les eaux merveilleuses , & l'hiver si doux que je ne me suis pas encore aperçû du froid. Les gens y vivent des siècles entiers sans que le faix des années les incommode. Les Vieillards n'y sont point acablez d'infirmité , comme ailleurs , l'appetit ne leur manque point , & leur sang n'est pas si destitué d'esprits , qu'ils ne puissent donner quelque fois à leurs Epouses des marques d'une santé parfaite. Les fièvres chaudes font du ravage en Portugal , & les maux vénériens y régissent avec tant d'humanité que personne ne cherche à s'en deffaire. Le mal de * *Naples* qu'on dit être le plus en vogue , tourmente si peu les gens qui le confervent , que les Médecins mêmes qui l'ont se font scrupule de le chasser , parce qu'il s'obstine à revenir toujours à la charge. Les Officiers de justice ont un air de fierté & d'arrogance insupportable , se voyant autorisez d'un Roy tres sévère Observateur des Loix. C'est

F 6

ce

* C'est à dire le gros mal , ou bien le mal de qui Pa.

132 VOYAGES DE PORTUGAL,

ce qui les encourage à chercher noise au peuple, dont ils recoivent assez souvent de cruelles aubades. Il y a quelque temps que le Comte *De Prado*, gendre de Mr. le Maréchal de Ville-roy, prit la peine d'envoyer à l'autre monde un insolent * *Corrigidor*, qui se feroit bien passé de faire ce voyage. Ce Gentilhomme, qui étoit en carosse avec son Cousin, rencontra prez d'un coin de rue cet Officier de Justice, monté comme un St. George, & par malheur si fier de son Employ qu'il ne daigna pas rendre le salut à ces deux Cavaliers. Je vous ay déjà dit que les Seigneurs Portugais sont les gens du monde les plus vains; sur ce pied vous ne serez pas surpris que ceux-ci soient descendus de Carrosse & qu'ensuite le Comte *De Prado* ait fait faire au *Corrigidor* le sault de la vie à la mort, désqu'il eût sauté de son cheval à terre. Un François diroit que le mépris ou l'inadvertance de cet Intendant ne méritoit pas un traitement si rude: mais les Titulaires Portugais, lesquels se couvrent devant le Roi, n'en conviendront pas; quoiqu'il en soit, ils se sauvèrent chez Mr. Sablée *d'Entrées*, qui les fit passer en France dans une Frégate de *Brest*. Au reste, Voicy l'état des Forces du Roy de Portugal; 18. mille hommes d'Infanterie, 8. mille de Cavalerie, & 22. Vaisseaux de guerre, sçavoir,

- 4. Vaisseaux depuis 60. Canons jusqu'à 70.
- 6. Vaisseaux depuis 50. Canons jusqu'à 60.
- 6. Vaisseaux depuis 40. Canons jusqu'à 50.
- 6. Fregates depuis 30. Canons jusqu'à 40.

Vous

* C'est à dire, Intendant ou Juge de Police.

Vous remarquerez que ces Bâtimens sont un peu legers de bois, d'une bonne construction, & d'un beau gabarit étant raz pincés & de façons bien evidées. Les Arsenaux de Marine sont en mauvais ordre, & les bons Matelots sont aussi rares en Portugal, que les bons Officiers de Mer, parce qu'on n'a pas eû le soin de former des Classes de Mariniers, d'établir des Ecoles d'hydrographie, & de pourvoir à mille autres choses nécessaires, qui seroient de trop longue discussion. On accuse les Portugais d'être un peu lents à manœuvrer; & d'être moins braves par mer que par terre.

Les Capitaines de Vaisseaux ont en général 22. *patacas* par mois, & leur table payée lors qu'ils sont en mer, avec quelques profits.

Les Lieutenans ont 16. *Patacas* par mois.

Les Enseignes ont 10. *Patacas* par mois.

Les bons Matelots ont 4. *Patacas* par mois.

Les Capitaines d'Infanterie ont de solde & de revenant bon en paix comme en guerre, environ 25 *Patacas* par mois.

Les Alufieres, qui sont des espèces de Lieutenans, 8. *Patacas*.

Les Soldats environ 3. Sous de nôtre monnoye par jour.

Les Capitaines de Cavalerie ont de solde & de revenant bon en temps de Paix environ — 100. *Patacas* par mois.

Les Lieutenans ont à peu près 30. *Patacas* par mois.

134 VOYAGES DE PORTUGAL,
Les Maréchaux de Logis près de 15. *Patacas*
par mois.
Les Cavaliers ont le fourrage & 4. Sous par
jour.

A l'égard des Officiers Généraux de Terre & de Mer, on auroit de la peine à sçavoir au juste à combien leurs appointemens ont acoutumé de monter. Car le Roy donne des pensions aux uns, & des Commanderies aux autres, ainsi qu'il le juge à propos Les Colonels, les Lieutenants Colonels, & les Majors d'Infanterie, les Mestres de Camp de Cavalerie, & les Commissaires, n'ont point aussi de paye fixe. Les uns ont plus, les autres moins; cela dépend des quartiers où sont leurs Troupes, & de la quantité de leurs Soldats ou Cavaliers. Ces troupes sont mal disciplinées, les Habits des Cavaliers & des Fantassins ne sont point uniformes; les uns sont vêtus de gris, de rouge, de noir; les autres de bleu, de vert &c. leurs armes sont bonnes & les Officiers ne se soucient guère qu'elles soient luisantes, pourveu qu'elles soient en bon état; quoiqu'il en soit, on auroit de la peine à croire que ces Troupes firent des merveilles contre les Espagnols pendant les dernières guerres: il falloit apparemment qu'elles fussent mieux réglées en ce temps-là qu'elles ne sont aujourd'huy, & que l'usage des guitarres les occupât moins qu'il ne fait à present. Voici en quoy consistent les Monoyes du País.

La Piastre d'Espagne ou Pièce de Huit, que les Portugais appellent *Pataca*, vaut comme l'écu de France.

750. Reis.
Les

Les demi & les quarts valent à proportion.

Un Reis est un denier, comme je l'ay déjà dit.

Un Vintain qui est la plus petite monnoye d'argent vaut. 20. Reis.

Un Teston vaut. 5. Vintains.

Le demi Teston à proportion.

Une Cruzada vieille vaut 4. Testons & 4 Vintains.

Une Cruzada nouvelle vaut 4 Testons.

La Moeda d'Ouro, qui est une Pièce d'or vaut 6 Patacas, & 3 Testons

Les demi-Moedas & les quarts valent à proportion.

Les Louis d'or vieux ou neufs valent également 4. Piaftres, moins 2. Testons.

Les demi & les quarts à proportion.

Les Pistoles d'Espagne de poids valent aussi 4. Piaftres, moins 2. Testons.

Surquoy il y a du profit à tirer en les envoyant en Espagne, où elles valent justement quatre Piaftres.

L'Efigie du Roy de Portugal ne paroît sur aucune de ces Monnoyes, & l'on ne fait point icy de différence entre les Piaftres de *Feñille*, du *Mexique* & du *Perou*, comme on fait ailleurs.

Au reste, vous remarquerez qu'aucune Monnoye de France n'a cours icy, si ce n'est les Ecus, les demi, & les quarts.

Les 128 lb de Portugal, pésent un quintal de Paris, composé de 100 lb Le *Cabido* est une mesure qui excédant la demi aulne de *Paris* de 3. pouces & 1 ligne a justement 2. pieds de France 1 pouce & 1 Ligne. La *Bara* est une autre mesure; il en faut

136 VOYAGES DE PORTUGAL,
faut fix pour faire dix *Cabidos*. La lieüe de Portugal est composée de 4200. pas géométriques de cinq pieds chacun. Je ne vous parleray point des intérêts du Roy de Portugal, puisque je ne veux point entrer dans les affaires de la Politique. D'ailleurs, je vous ay dit que je ne prétendois vous écrire autre chose si ce n'est des Bagatelles qu'on ne s'est jamais avisé de faire imprimer. Sans cela, je vous enverrois un détail des différens Tribunaux ou Sièges de Justice, & quelques échantillons des Loix de ce Royaume. Je vous apprendrois que ce Parlement & cet Archêvêché font un des plus beaux Ornemens de cette Capitale; que les Bénéfices Eclésiastiques sont d'un grand revenu; qu'il n'y a point d'Abayes Commandataires; que les Religieux ne sont pas si bien rantez qu'on s'imagine, & qu'ils ne sont pas trop bonne chere. Je vous dirois encore que l'Ordre du Roy s'appelle l'*Habito de Christo*, si Madame de *Launoy* ne vous l'avoit appris en racontant son admirable institution. Je me contenteray d'ajouter seulement que le nombre des Chevaliers de cet Ordre surpasse extrêmement celui de ses Commanderies, lesquelles sont de très-peu d'importance. Je me borne à présent aux faits que cette Lettre contient. Peut-être pourrai-je revenir encore une fois dans cette Ville Royale, d'où je compte de partir incessamment, pour aller vers les Royaumes du Nord; en attendant qu'il plaise à Monsieur de *Pontchartrain* d'aller en Paradis, ou de rendre justice à celui qui vous fera toujours plus qu'à luy, Très humble &c.

A Lisbonne ce 10. Avril 1694. Mon-

MONSIEUR,

J'E partis de Lisbonne le 14. d'Avril, apres avoir fait marché avec un Capitaine de Vaisseau Portugais, qui s'engagea de me porter à Amsterdam, pour trente Piaftres. J'eus en même temps la précaution de me pourvoir d'un Passeport du Résident de Hollande, afin qu'on ne m'arrêtât pas en passant dans ce pais-là. Je descendis ensuite en bateau jusqu'au lieu nommé *Belin*, qui n'est éloigné de Lisbonne que de deux lieues seulement. C'est dans ce petit Bourg que tous les Vaisseaux Marchans qui vont & qui viennent, sont obligez de * raisonner au grand Bureau, d'y porter leurs Factures, & leurs Connoissemens afin de payer les droits de leurs Cargaisons. Le 16. nous sortîmes de la Rivière du Tage, en suivant le scillage d'une Flotte de la Mer Baltique escortée par un *Lubekois* nommé *Crenger* anobli par le Roy de Suède, quoiques matelot d'origine, & qui montoit alors un Vaisseau de guerre Suédois de 60. Canons. Nous passâmes la barre par le grand *Chenail*, appelée la grande † *Passe*, située entre le fort de *Bougio* & les *Cachopas* qui est un grand Banc de sables & de roches de trois quarts de lieues de longueur, & d'une demie de largeur; sur lequel il est dangereux d'être porté par les marées, lors qu'il fait calme. Vous remarquerez que nous au-

rions

* C'est à dire de montrer leurs Passeports, & leurs Connoissemens.

† *Passe* c'est un Chenail ou passage entre deux Bancs ou deux Iles, &c.

138 VOYAGES DE PORTUGAL,
rions pû passer entre ce même Banc & le Fort
saint Julien , situé du côté du Nord ou de
Lisbone, vis à vis de celui de *Bougio* , si nous
eussions eû des Pilotes du lieu ; mais comme
nôtre Capitaine Portugais suivoit la Flotte
dont je vous parle, il étoit inutile de chercher
cette dernière route. Nous ne fûmes pas plû-
tôt au large en pleine mer, au milieu de cet-
te Flotte du Nord , que le brutal Comman-
dant qui la convoyoit , arrivant sur nous à
pleines voiles envoya un coup de Canon à
boulet à l'avant de nôtre Vaisseau , & qu'il
détacha son Lieutenant pour signifier à nôtre
pauvre Patron qu'il eût à payer sans cesse
deux Pistoles pour la canonade , & à s'é-
loigner aussitôt de sa Flotte , à moins qu'il
ne voulût payer cent Piastras pour le droit
d'escorte ; ce qu'il refusa de très bonne gra-
ce. Laissons cette affaire à part , afin de
vous dire que la barre de Lisbonne est inac-
cessible pendant que les gros coups de vent
d'Ouest & de Sud-Ouest soufflent avec impé-
tuosité : Ce qui n'arrive ordinairement qu'en
hyver. Ajoutons à cela que les vents de
Nord & de *Nord-Est* y régnent huit mois de
l'année , avec assez de modération. Ce qui
fut causé que nôtre navigation, depuis l'em-
bouchûre du *Tage* , jusqu'au Cap de Finister-
re , fut plus longue que celle qu'on fait le
plus souvent de l'Ile de Terre-Neuve en
France. Je n'ay jamais vû de vents plus ob-
stinez que ceux-là. Cependant nous en fû-
mes quittes pour lauvoyer le long des Côtes,
dont nos Portugais n'osèrent s'éloigner à
cause des *Salteins* qu'ils craignent plus que
l'en-

l'enfer. Enfin , nous gagnâmes le Cap de *Finistere* après 18. ou 20 jours de Navigation. Ensuite , les vents s'étant rangez au Sud-Ouest , nous en profitâmes si bien qu'au bout de 10. ou douze jours nous reconûmes l'Ile de *Garnezei* ; Il est vray que sans le Pilote François qui conduisoit le Navire, nous eussions donné plusieurs fois aux Côtes de la * *Manche*. Car il faut que vous sachiez que les Portugais ne connoissent point ces Terres , par le peu d'habitude qu'ils ont dans les Mers du Nord. Ce qui fait qu'ils sont obligez de se munir en Portugal de Pilotes étrangers , lorsqu'ils s'agit d'aller en Angleterre ou en Hollande. Le jour que nous découvrîmes cette Ile , deux gros Vaisseaux Anglois chassant sur nous à pleines Voiles , gagnèrent nôtre bord en trois ou quatre heures. L'un étoit de guerre du port de 60. Canons , & l'autre un Capre de 40. pièces , dont le Capitaine nommé *Couper* , avoit aussi les inclinations naturelles de couper les bourses ; comme vous verrez. Ils ne furent pas plutôt à bord de nôtre Vaisseau , qu'il falut amener & mettre la Chaloupe à l'eau ; ce qui fit que je m'embarquay pour porter au Commandant , apellé Mr. *Tonzein* , le passeport du Résident de Hollande , que je pris à Lisbonne. Celui-ci me fit toutes les honêtetez possibles , jusque-là qu'il me jura que toutes mes hardes seroient à labri de la rapine du dit Couper , qui , selon les principes des gens de son métier , prétendoit me piller , avec aussi peu de scrupule que

* Ou Canal Britannique.

que de miséricorde. Cependant, la visite de nôtre Vaisseau ne pouvant se faire qu'à la rade de *Garnezei*, on l'y conduisit le même jour ; & dez-que nous eûmes tous mouillé l'ancre, les deux Capitaines Anglois descendant à terre envoyèrent des Visiteurs à nôtre Bord, pour tâcher d'avérer si les vins & les eaux de vie de nôtre cargaison étoient du cru de France, ou pour le compte des François ; ce qu'il fut impossible de prouver, apres quinze jours de recherche & de perquisitions, comme je l'appris hier à Lubec. Il est question de vous dire que ce fâcheux contretemps me fit résoudre à m'embarquer cinq ou six jours apres dans une Frégate Zélandoise, de * *Zériczée*, apres avoir fait présent au Capitaine *Tonzein* de quelques Barrils de vin d'*Allegrète*, d'une Caisse d'oranges, & de quelque vaisselle ciselée † *d'estremos*, en reconnoissance de sa bonne chère & du bon traitement qu'il daigna me faire à son Bord, comme à terre. Ce second embarquement me fut plus favorable que le premier ; car j'arrivay le 3. jour de navigation à *Zériczée*, d'où je m'embarquay dans une *Semaque* de passage qui me porta jusqu'à *Roterdam* entre les Iles, à la faveur du vent & des marées. Cette dernière Ville est grande, belle, & très marchande ; j'eus le plaisir de voir en deux jours le Collège de la *Meuse*, les Arsénaux

* Ville des Zélandois.

† Ville presque frontière de Portugal à l'Estremadure.

naux de Marine , & la grande Tour que l'industrie d'un Charpentier sceut remétre dans son affiète perpendiculaire , dans le temps que la pente de cet Edifice monstueux faisoit craindre qu'il ne tombât sur la ville. Je vis aussi la Maison du fameux *Erasme*. apres avoir considéré la beauté du Port, ou de la *Meuse* , dont l'entrée est tout à fait dangereuse , à cause de quelques bancs de sable qui s'étendent assez loin dans la pleine mer. Au reste , le Commerce de *Rotterdam* est très-considérable , & les Marchans ont la facilité de faire venir leurs Vaisseaux aux portes de leurs Magazins par la commodité des Canaux , dont cette grande Ville est entrecoupée. Deux jours apres à cinq heures du matin, je me servis d'une espèce de Coche d'eau pour aller *Amsterdam*. C'est un Bateau couvert à varangue platte , long & large , dans lequel il régné un banc de chaque costé de proue à poupe ; un cheval est suffisant pour tirer cette Voiture , avec laquelle on fait une lieüe par heure , moyennant 3. sols & demi de nôtre monnoye par lieüe. Ils partent à toute heure pleins ou vuides , pour toutes les principales Villes de Hollande ; mais il faut souvent traverser des villes pour changer de voiture. Je traversai celles de *Delft* , de *Leide* , & de *Harlem* qui me parurent grandes , belles & propres , ensuite j'arrivay à *Amsterdam* sur le soir , apres avoir navigué douze lieües sur des Canaux bordés de bois , de prairies , de jardins , & de Maisons d'une beauté singuliere. Dez-que je
fus

fûs à l'Auberge , mon Hôte me donna un Conducteur , qui me fit voir en sept ou huit jours tout ce qu'il y a de plus curieux dans cette florissante Ville ; quoique je l'eusse pû faire en trois ou quatre jours, s'il eût été possible de trouver des Carrosses de louage , comme à Paris , ou ailleurs. Elle est belle , grande , & nette. La plupart des Canaux sont bordés de très-jolies Maisons , il est vray que l'eau croupissant dans ces grands Reservoirs , sent mauvais au temps des grandes Chaleurs. Les Maisons sont presque uniformes , & les Rues tirées au cordeau. *L'Hôtel de Ville* est bâti sur des Pilotis , quoique cette masse de pierre soit extrêmement pesante. Elle est enrichie de plusieurs belles pièces de Sculpture & de Peinture , & même ornée de quelques Tapisseries de haut prix. On y voit des pierres de marbre , de jaspe , & de porphyre , d'une beauté achevée, mais ce n'est rien en comparaison des écus qui moisissent sous les voûtes de ce monstrueux Edifice. *La Maison de l'Amirauté* est encore une bonne pièce , aussi bien que son Arsenal. Le *Port* , qui n'a guère moins d'un grand quart de lieue de front , étoit si couvert de navires , qu'on eût pû sauter des uns aux autres assez facilement. Je vis quelques Temples assez curieux , sans compter la *Synagogue* des véritables Juifs , qui y ont l'exercice public de leur vénérable Secte , en considération de son ancienneté. Les Eglises Catholiques, Lutheriennes , &c. y sont tacitement tolérées & l'on y prie Dieu à portes fermées , sans cloches ni carrillons. J'eus le plaisir de voir au-

fi

fi les Maisons des Veuves & des Orphelins , & même celles des Scélérats & des Pécherefes qui travaillent fans cesse , pour l'expiation de leurs pécadilles. La *Bourse* est une Pièce d'Architecture assez grande pour contenir 8000 Hommes. Mais , ce que j'ay vû de plus superbe , ce sont dix ou douze Maisons de *Muscos* , ainsi nommées à cause de certains Instrumens de musique pitoyablement animés , au son desquels un tas de Coureuse font donner dans le piège , les gens qui ont le courage de les regarder sans leur cracher au visage. Elles s'attroupent dans ces Serrails , dez-qu'il est nuit. Dans les uns on joue des Orgues , & dans les autres du Claveffin , ou de quelques autres Instrumens estropiez. On voit dans une grande Chambre de plein pié , ces hideuses Vestales habillées de toutes pièces , & de toutes couleurs , par le secours des Juifs , qui leur loient des coëfures & des habits , qu'ils ont conservé pour cet usage de père en fils , depuis la destruction de *Jerusalem*. Tout le monde y est fort bien reçu , moyennant dix ou douze sous qu'il faut payer , en entrant , pour un verre de vin , capable d'empoisonner un Eléphant. On voit entrer un gros Matelot sa pipe à la bouche , ses cheveux gluans de sueur , & sa culote de gouldron colée sur les cuisses ; faisant des *S* jusqu'à ce qu'il tombe au pieds de sa Maîtresse. Ensuite il entre un Laquais demi saoul , qui vient chanter , danser & boire de l'eau de vie pour se desenyurer. Celui-ci est suivi d'un soldat qui tempête & fulmine à faire trembler ce Palais ; ou d'une Troupe d'Avanturiers , qui portent le man-

teau

teau sur le nez , pour faire le diable à quatre , & se faire affommer de cinquante Coquins plus brutaux que des Anes. Enfin , Monsieur , c'est un amas de toutes sortes de Vauriens , qui , malgré l'odeur insupportable du tabac & du pied de messager , demeurent dans ce Cloaque jusqu'à deux heures après minuit , sans rendre tripes & boyaux. C'est tout ce que j'en sçay pour le présent. Je vis quelques Marchans François Catholiques en passant par cette fameuse Ville , dont les principaux sont les Sieurs de *Moracin* & *Darrebbe* Bayonois , & gens de mérite & de probité , qui ont aquis déjà beaucoup de bien & de réputation. On m'a dit qu'il y avoit aussi un très-grand nombre de Réfugiez , entre lesquels il s'en trouvoit qui ont établi des Manufactures , où les uns se sont enrichis , & les autres entièrement ruinez. Ceci prouve que le Refuge a été favorable aux uns , & fatal aux autres. En effet , il est constant que tel a porté de l'argent en Hollande , s'y voit misérable aujourd'hui , & tel autre qui n'avoit pas un obole en France , s'est fait Crésus dans cette République. Il me reste à vous dire , qu'il n'est point de País au monde , où les bonnes Auberges soient plus chères qu'en celui-là. On y fait payer le lit & le feu à proportion des repas , dont on paye un demi *Ducaton* qui vaut 41. Sols de France , sur le pied du change présent. De sorte que pour le souper , le dîner , le lit , & le feu du Maître & du Valet , il en coûte au moins 8. florins de notre Monnoye. Voicy en quoy consistent celles de Hollande.

Un

LE
DANEMARK
suivant les dernières
Relations
Par N de Fer

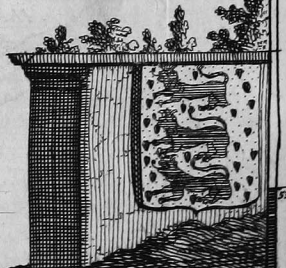
ALA COURONE DE SUEDE

OCEAN



PARTIE D' ALLEMAGNE

Echelle
Dix heures de Chemin



Un Ducaton vaut 3. Florins 3. sous. Un Escu blanc 50. Sous une Livre 20. Sols. Un Scalin 6 Sols. 1 Sol 16. Deniers.

Voici quelques mesures de Hollande.

La lieüe a prez de 3 800. pas Géométriques.

L'aune est d'un pied 10. pouces , & 2. lignes de France.

La θ est égale à celle de Paris.

La pinte est égale à la Chopine de Paris.

C'est tout ce que je puis vous dire de ce Pais-
là.

Quand je partis d'*Amsterdam* pour aller à *Hanbourg*, je pris la voye la plus douce, & la moins chère, qui est celle de l'eau. J'avois résolu d'arrêter une place dans le Chariot de Poste; mais on m'en détourna d'abord, à cause des risques que j'aurois courû d'être arrêté sur les Terres de quelques Princes d'Allemagne, où l'on est obligé de montrer ses Passeports. ce conseil épargna ma bourse, & ma personne. Car il m'en eût coûté quarante écus par cette voiture, pour maître & valet; au lieu que j'en fus quitte pour 5. dans le *Boyer* où je m'embarquai: Il en part deux toutes les semaines pour *Hambourg* expressément, pour y porter des Passagers, qui peuvent louer de petites Cahutes ménagées dans ce Bâtiment, pour la commodité des gens qui veulent être en particulier. Ces *Boyers* seroient tout-à-fait propres à naviguer dans le Fleuve S. *Laurent* par la côte du Sud, depuis son Embouchûre jusqu'à *Quebec*, & sur tout de *Quebec* jusqu'à *Monreal*. Ils seroient
G
meil

méilleurs que nos Barques pour cette navigation, par cinq ou six raisons, que je vous expliquerai. Premièrement, ils callent la moitié moins que nos Barques de même port ; ils présentent à 4 quarts de vent ; on les navigue à peu de frais, c'est à dire avec moins d'*Agrez* & d'*Appareux*, & de matelots que nos Barques. Ils peuvent * *Virer de bord* d'un clein d'œil ; au lieu qu'il faut cinq ou six minutes à nos Barques pour cette manœuvre. Ce qui fait qu'elles donnent quelquefois à la côte en † refusant. Ils peuvent toucher sur le sable & sur le gravier sans risque, étant construits à Varangue demi platte ; pendant que nos Barques qui sont pincées & de façons évidées ne scauroient échouer sous voiles sans se brizer. Voilà Moutres les avantages que ces Bâtimens ont sur les nôtres, ainsi vous pouvez hardiment écrire aux Marchans de la Rochelle qui font le Commerce de Canada, que ces Boyers leur seroient d'une très grande utilité dans ce País là ; & vous les obligerez de leur en donner en même temps les dimensions suivantes, qui sont les principales de celui dans lequel je m'embarquai, & qui est un des plus petits qu'on fasse en Hollande. Il avoit 42. pieds de longueur, depuis l'étrave jusqu'à l'étambord, sur 10. piez

* *Virer de bord* c'est changer de bord, lorsqu'on louvoye, c'est à dire metre la proue & les voiles au contraire de ce qu'elles étoient avant que de virer de bord.

† *Refuser* c'est quand un Batiment ne veut pas tourner au vent, lorsqu'il est question de virer de Bord, en présentant la proue, presque au même endroit où il avoit la poupe.

piez de Bau. Le fonds de cale avoit 8. piés de large , & cinq de creux , ou environ. La Cabane de proue avoit six piés de longueur; elle estoit accompagnée d'une petite cheminée dont le Tuyau sortoit sur le pont , au pied du virevaut. Celle de poupe étoit de même grandeur , & son tillac étoit élevé de trois piés au dessus du Pont ; La barre de son effroyable Gouvernail passoit sur la route de cette Cahute. Ce petit Bâtiment sans façons , avoit des *Varangues* presque aussi plates que les *Chalandes* de la Seine. L'estrave avoit cinq piés de queste , & l'estambord environ 10 pouces. Son Vibord étoit à peu près d'un pié & demi d'élévation ; son mât avoit plus de 30. piés de haut , sur 10. pouces , de diamètre ; sa voile avoit à peu près la figure d'un Triangle rectiligne. Il avoit des *semèles*, qui sont des espèces d'ailes, dont les Charpentiers connoissent fort bien l'utilité. Enfin , pour en être mieux éclairci, vous pouvez écrire en Hollande , d'où l'on pourra vous en envoyer un modèle en bois; Car, quelque description que je vous en fasse , les Charpentiers François n'yconnoîtront presque rien. Il en est de ceci comme de certains instruments de Mathématique, ou d'autres Machines, dont les plus habiles gens ne sçauroient s'en faire une idée juste , à moins qu'ils ne les voyent.

Cette navigation d'*Amsterdam* à *Hambourg*, se fait par les *Wat*, c'est à dire entre la terre ferme & une chaîne d'Iles situées à deux ou trois lieues au large , autour desquelles la marée monte & descend , comme ailleurs.

Vous remarquerez qu'il y a des *Chenaux* entre ces Iles & la Terre ferme, qui sont plus profonds que le reste du Terrain, qu'on d'écouvre à droit & à gauche, lequel assèche toutes les marées. Il est aisé de suivre ces Chenaux par le moyen de certaines *Balizes*, ou *Arbrisseaux*, plantées sur le sable de distance à autre. Dez-que la marée est à demi haute, on peut lever l'ancre, en suivant ces Chenaux, quoiqu'ils serpentent extrêmement; & même il est facile de lauvoyer à la faveur du Courant, quand le vent est contraire, jusqu'à ce que la Mer vienne au point d'estre presque basse. Car alors il faut que le Bâtiment échoue sur le sable, & demeure ensuite tout à fait à sec. Je vis plus de trois cents *Boyers* plus grands que le nôtre, durant le cours de cette navigation, qui me paroît aussi seure que celle d'une Rivière, à la réserve d'un trajet de 10. lieües, qu'on est obligé de faire en pleine mer, depuis la dernière Ile jusqu'à l'emboûchure de l'*Elbe*. Les marées montent 3. brasses à pic, depuis l'entrée de cette Rivière jusqu'à *Lauxembourg* situé à dix ou douze lieües au dessus de *Hambourg*; ce qui fait que les Vaisseaux de guerre peuvent aisément monter jusqu'à cette dernière Ville.

Cette navigation d'*Amsterdam* à *Hambourg*, se fait ordinairement en sept ou huit jours, parceque les vents d'Ouest régnerent les trois quarts de l'année dans ces parages là. Mais nôtre voyage n'en dura que six, quoique nôtre Patron fût obligé de perdre une marée
pour

HAMBOURG



pour aller * *raisonner* à la ville d'*Eftade* située à une lieue de l'Elbe, où les Bâtimens doivent payer le péage au Roy de *Suède*, à la réserve des *Danois*, qui pourroient avoir autant de droit d'en exiger un semblable, s'ils vouloient se prévaloir des moyens qu'ils trouveroient de fermer le passage de cette Rivière avec les Canons de *Glucstat*. L'*Elbe* a une grande lieue de largeur vers son Emboucheure, & sa profondeur est suffisante pour les Vaisseaux de cinquante à soixante pièces dans le *Chenail*, au temps des marées de la pleine & de la nouvelle Lune. J'avoie que l'entrée de cette Rivière est très difficile, & par conséquent dangereuse, à cause d'une infinité de sables mouvans qui la rendent inaccessible de † *non veüe*, aussibien que la nuit, malgré la précaution qu'on a eu de construire une Tour de bois un peu avant dans la Mer, pour y faire des feux qu'on découvre d'assez loin. *Hambourg* est une grande Ville irrégulièrement fortifiée de gazon. Je ne vous parle point du Gouvernement Démocratique de cette ville Anscatique, non plus que de ses dépendances; car il est à croire que vous n'ignorez pas ces sortes de choses, dont les Géographes traitent si amplement. Je me contenterai de vous dire qu'elle est considérable par son commerce, comme il est aisé d'en juger pour peu qu'on considère l'avantage de sa situation. Elle fournit presque toute la Haute Allemagne,

G 3

.de

* *Raisonner*. C'est à dire produire ses passeports & ses Factures; & payer ensuite les droits.

† *Non veüe*, temps obscur couvert de Broüillards.

de toutes fortes de marchandises étrangères, par la commodité de l'*Elbe*, qui porte des bateaux plats de 200. Tonneaux jusqu'au dessus de *Dresde*, & même on peut dire que cette Ville est d'un grand secours à l'Electeur de *Brandebourg*, puisque ces mêmes Bateaux montent jusques dans l'*Aprée* & dans quelques autres Rivières des États de ce Prince. Les Marchans de *Hambourg* trafiquent dans toutes les parties du Monde, à la réserve de l'Amérique; ils envoient peu de Vaisseaux aux Indes Orientales, & dans le fonds de la Méditerranée, mais beaucoup en Afrique, en Moscovie, en Espagne, en France, en Portugal, en Hollande, & en Angleterre, & même ils ont deux Flottes qui font le Commerce d'*Arcangel*, où elles se trouvent annuellement à la fin des mois de Juin, & de Septembre. Cette petite République entretient quatre Vaisseaux de guerre de cinquante Canons, & quelques Frégates légères, qui servent à convoyer les Vaisseaux destinez pour la Méditerranée, ou pour les Côtes de Portugal & d'Espagne, où les *Mores* ne manqueroient pas de les enlever, s'ils naviguoient dans ces Mers-là sans escorte. Cette Ville n'est ni belle ni laide, mais la plupart des Rues sont si étroites, que les Carrosses sont obligés d'arrêter ou de reculer à tout moment. On s'y divertit assez bien. On y trouve ordinairement des Troupes de Comédiens François ou Italiens, & même un *Opera* Allemand, dont la Maison, le Théâtre & les décorations ne cèdent en rien aux plus beaux de l'Europe. Il est vray
que

que les Habits des Auteurs sont aussi hétéroclites que leurs airs ; mais on peut se dédommager par la symphonie qui paroît assez bonne. Les environs de *Hambourg* sont tout à fait beaux , pendant l'Eté , à cause d'une infinité de Maisons de Campagne qui sont ornées de jardins très-jolis , & très-curieux , où les Arbres fruitiers qu'on y voit en très grand nombre , produisent d'assez bons fruits , par le secours de l'Art , au défaut de la Nature. Au reste , je ne puis sortir de ces environs-là , sans vous raconter une chose assez particulière. Il faut donc vous dire qu'on trouve des Champs de bataille près de *Hambourg* , sur les Territoires de *Danemark* & de *Lubec* , où les querelles particulières se terminent à la veüe d'une infinité de spectateurs , qui en sont avertis à son de trompe , quelques jours avant que les Champions entrent en lice. Il y a ceci de remarquable , que les Combatans , soit à pied , soit à cheval , implorent la médiation de deux Seconds , pour juger seulement des coups , & les séparer de part & d'autre , dez qu'il y a quatre gouttes de sang répandues. Ce qui fait que les Parties se retirent pour la moindre égratignure.

Et s'il arrive que l'une des deux tombe sur le carreau , le Vainqueur rentrant sur le Territoire de *Hambourg* se retire en triomphe dans cette Ville , au bruit de cris de joye que les Spectateurs font retentir dans les airs pour Honorer sa victoire. Ces Tragédies sont assez ordinaires dans ce Pais-là. Car comme c'est l'abord d'une infinité d'Etran-

gers , il arrive toujours quelque désordre , qui se termine de cette maniere. Autrefois les *Danois* , les *Suédois* , & les *Allemands* accouroient en ces lieux-là , quand il s'agissoit de terminer les démêlez qui arrivoient entr'eux dans leur païs , où les duels sont étroitement défendus. Mais leurs Souverains ont mis ordre à cela , par la Déclaration qu'ils ont faite de les punir à leur retour , avec autant de sévérité , que s'ils se fussent battus dans leurs Etats.

Je partis de *Hambourg* aprez y avoir séjourné cinq ou six jours ; & me servant du Chariot de Poste qui va journellement à *Lubec* , dont chaque place coûte un écu & demi , j'arrivay le même jour dans cette Ville là. Dez-que nous arrivâmes aux portes , on nous demanda qui nous étions. Chacun dénonça franchement son Païs & sa profession ; mais la crainte d'estre arrêté m'empêcha d'estre aussi sincère que les autres Passagers. Je fis un peu le Jésuite dans cette rencontre-là , car je fus obligé de dire , en dirigeant mon intention , que j'estois Marchand *Portugais* , ce qui fit que j'en fus quitte pour être appelé Juif ; ensuite on nous laissa passer sans faire la visite de nos Cofres. La Ville de *Lubec* n'est pas si grande , ni si peuplée que celle de *Hambourg* , mais les rues sont plus larges & plus droites , & les maisons plus belles. Les Vaisseaux sont rangez à côté les uns des autres , le long d'un beau quay , qui régne d'un bout de la Ville à l'autre , sur une Rivière si étroite , qu'elle est , à mon avis , plus profonde que large ; son
plus

plus grand commerce est celui de la Mer *Baltique*, quoi qu'elle n'en est éloignée que de deux lieues. C'est justement l'endroit où je suis à présent, qui est situé à l'emboucheure de cette petite Rivière, dans laquelle, il est impossible que les grands. Vaisseaux puissent entrer, à cause d'une Barre, sur laquelle on ne trouve tout au plus que 14 ou 15 pieds d'eau; dans le temps même que les Vents du large font accidentellement enfler les eaux, à peu près comme les marées de l'Océan. Je m'embarquerai demain icy dans une Frégate destinée à porter des Passagers à *Copenhague*, pourvu que le vent de Sud continue comme il a fait aujourd'hui; J'ay retenu la chambre de poupe dont je ne paye que deux Ducats, qui valent à peu près 4 écus de France. C'est la monnoye la plus courante, & la plus commode dans tous les Païs du Nord. Car elle a son cours en Hollande, en Danemarck, en *Suède*, & chez tous les Princes d'*Allemagne*. Mais il faut prendre garde à n'en point recevoir qui ne soient de poids, si l'on veut éviter la chicane & la perte de quelques sols. Au reste, j'ay trouvé jusqu'ici de bonnes Auberges dans toutes les Villes où j'ay passé. Le bon vin de *Bordeaux* ne manque non plus à *Hambourg* qu'à *Lubec*. On y boit aussi des vins de *Rhin* & de *Moselle*, mais je les trouve plus propres à faire cuire des Carpes, qu'à toute autre chose. Adieu, Monsieur, le temps de finir ma Lettre & de plier bagage, s'approche à l'heure qu'il est. J'espère d'être après demain à *Copenhague*, si ce vent de Sud est autant nôtre ami que je suis.

Monsieur,

Votre Travemunde, &c. 1694.

M O N S I E U R ,

LE vent de Sud-Est qui souffloit dans le temps que je vous écrivis ma dernière Lettre, nous conduisit jusqu'au Port de cette bonne Ville de *Copenhague*, ensuite il nous quitta pour aller porter le dégel aux Terres septentrionales de Suède, où il étoit attendu depuis quelques jours. Ce petit trajet de Mer que nous fîmes en deux fois vint & quatre heures, me parut assez divertissant; car j'eus le plaisir de voir à Babord, c'est à dire à la main gauche, quelques Iles Danoises qui paroissent estre assez peuplées, s'il en faut juger par la quantité de Villages, que je découvris en rangeant ces Iles, d'un temps clair & serain, à la faveur d'un petit vent frais & modéré. Ce trajet me sembleroit un peu dangereux en temps d'hiver, à cause des bancs de sable qui se trouvent en quelques endroits, car comme les nuits sont courtes, & les vents impétueux dans cette saison, je craindrois fort d'y échouer, malgré toute sorte de précaution. Dez-que j'eus mis pied à terre dans cette Ville-ci, les gens de la Douane firent la visite de mes Valizes, où ils trouvèrent plus de feuilles de papier, que de pistoles. Le lendemain de mon arrivée j'allai saluer Mr. de *Bonrepais* qui étoit allé prendre l'air depuis quelque jours à la Campagne, pour le rétablissement de sa santé. Ensuite
je

COPENHAGEN



je revins dans cette Ville, qui peut être mise au rang de celles qu'on appelle en Europe grandes & belles. La fortification en est bonne & régulière ; mais par malheur elle n'est pas revêue. La Citadelle qui défend l'entrée du Port a le même défaut. Ce Port est un des meilleurs du monde, car la Nature & l'Art l'ont mis à couvert de toute sorte d'insulte. Le terrain de *Copenhague* est uni, les rues sont larges, & les maisons presque toutes de brique à trois étages. On y voit trois belles Places ; entr'autres celle du Marché du Roy, ainsi nommée à cause de sa Statue Equestre qu'on a eû le soin d'y élever. Cette Place est environée de quelques belles Maisons ; dans l'une desquelles Mr. de *Bonrepaus* est logé. Cet Ambassadeur avoit besoin d'une aussi grande Maison que celle qu'il occupe, ayant un aussi grand train. La magnificence de sa Table répond merveilleusement bien à celle de ses Equipages. Tout le monde l'estime & l'honore avec raison. Je n'en dirai pas davantage voulant rattraper l'article de la Ville, qui paroît très avantageusement située, comme on le peut voir dans la Carte de l'Île de *Zélande*. Elle est fort commode pour les Vaisseaux marchans qui peuvent entrer, sans peine, dans les Canaux qui la traversent. On y voit des Edifices curieux, les Eglises de *notre Dame* & de *St. Nicolas* sont grandes & belles. La *Tour Ronde*, dont l'escalier à giron rempans permétroit aux Carrosses de monter jusqu'au haut, passe pour une curieuse Masse d'Architecture. La *Bibliothèque*, qui se trou-

ve renfermée dans le corps de ce Bâtiment est pleine de Livres & de Manuscrits fort précieux. La *Bourse* est encore une Edifice admirable par raport à sa longueur , outre qu'elle est située dans le plus bel endroit de la Ville. Le *Palais du Roy* , me paroît aussi estimable par son antiquité que s'il étoit bâti à la moderne. Car il suffit que l'harmonie des proportions se rencontre dans la Masse de ce Château , dont les meubles & les peintures sont d'une beauté achevée. Le *Cabinet de Curiosités du Prince Royal* , est rempli d'une infinité de pièces tout à fait rares. Les *Ecuries du Roy* ne contiennent à présent que 100. Chevaux de Carrosse, c'est à dire 13 ou 14 attelages de différentes espèces , & cent cinquante chevaux de Selle ; mais les uns & les autres sont également beaux. *Cristians-tave* est une seconde Ville séparée de *Copenhague* par un grand Canal d'eau vive. La Maison Royale de *Rozembourg* , située aux extrémités de la Ville , est ornée d'un Jardin délicieux. Venons maintenant au caractère des Princes & des Princesses de la Cour. Il est inutile de parler de la valeur & de la vigilance du Roy : Car ces deux qualitez de ce Monarque sont assez bien connues de tout le monde. Je me contenterai de vous dire simplement qu'il a beaucoup de jugement & de capacité , & qu'il est fort attaché aux intérêts de ses Sujets, qui le regardent comme leur Père , & leur Libérateur ; étant grand Capitaine , il sçait tout ce qu'un Habile Homme de guerre doit sçavoir. Il est affable & généreux, au suprême

me degré. Il parle également bien le Danois, le Suédois, le Latin, l'Alleman, & même l'Anglois, & le François. La Reine est la Princesse la plus accomplie qui soit au monde, c'est tout dire. Le Prince Royal est le digne Fils de ce grand Roy, & de cette bonne & vertueuse Reine. Comme vous l'avez entendu publier par autant de bouches qu'il y a de gens en France. Il est sçavant, il a l'esprit subtil, mêlé de douceur, & ses manières sont aussi Royales que sa Personne, ce qui fait qu'on luy souhaite, en le voyant, le bonheur & la prospérité que sa physionomie luy promet. Le Prince *Christian* est un aimable Prince, aussi bien que le Prince *Charles* son Cadet. Il paroît je ne sçay quel air d'affabilité sur leur visage, qui charme tout le monde. Le Prince *Guillaume* leur Frère est un jeune Enfant tout à fait joli. La Princesse *Sophie*, qu'on nomme ordinairement la Princesse Royale, a l'air effectivement Royal. Elle est belle, jeune, bien faite, ayant de l'esprit comme un Ange. C'en est assez pour la mettre au dessus de toutes les Princesses de la Terre; outre qu'elle a mille autres bonnes qualitez, dont le détail feroit un peu trop long, pour estre inseré dans une Lettre. Parlons d'autre chose. On vit icy presque pour rien, quoique le bon poisson soit un peu cher; de sorte que les repas ne coûtent dans les meilleures Auberges que 15. ou 16 sols. La viande de boucherie n'est pas si succulente, ni si nourrissante qu'en France: mais la volaille, les oiseaux de rivière, les lièvres, & les perdrix, sont merveilleux.

La bouteille du meilleur vin de Grave, ne coûte que 15 sols. Les Carrosses de louage s'y trouvent à un écu par jour, & à 60. livres par-mois. Les eaux sont bourbeuses & pesantes, ce qui fait qu'on a recours à la bière qui est bonne, claire, saine & d'un prix fort raisonnable. Les Réfugiez François ont icy l'exercice libre de leur Religion sous la direction de Mr. de la *Placette* Ministre *Bearnois*, à qui la Reine donne une très-bonne pension, pour le soin d'une Eglise publique dont cette Princesse est la Protectrice. Le Roy passe ordinairement l'Été dans ses Maisons de Campagne, tantôt à *Tagresbourg*, à *Fréderisbourg*, & à *Cronembourg*. Il n'y a guère de Prince au monde qui puisse prendre le plaisir de la chasse des Bêtes fauves plus agréablement que luy. Tous ses Parcs sont pleins de chemins assez larges pour courir en Chaise. D'ailleurs, les Chevaux Danois ont un galop étendu très commode pour les Chasseurs, & les Chiens de ce pais-là ne tombent presque jamais en défaut. Sa Table est aussi bien servie qu'il se puisse. Ce qui fait qu'au retour de la chasse, il trouve un nouveau plaisir à faire une chère angelique. Ce Prince s'occupe aussi très souvent à faire la revue de ses Troupes, à visiter ses Places, ses Magazins, ses Arsenaux, & son Armée Navale. Il tire quelquefois à l'oïseau, avec les Seigneurs de sa Cour. Il prit ce divertissement il y a deux mois à un quart de lieue d'ici. Cet Oïseau de bois, gros comme un cocq, étoit planté sur le faite d'un Mât; Le Roy tira le premier de cent pas, mais

mais sa bale n'enleva qu'une petite piéce du cou. Ses Courtisans tirèrent ensuite si adroitement qu'il ne restoit plus qu'un morceau de cet Oiseau, que ce Prince fit sauter à la fin, apres avoir été disputé par un assez grand nombre de Tireurs. On trouve peu de gens icy qui n'entendent assez bien le François. Messieurs de l'Academie Royale ne connoissent peut-estre pas mieux la délicatesse & la pureté de cette Langue que Madame la Comtesse de *Frize*, qui par son esprit, par sa naissance, & par sa beauté, passe à bon droit pour la perle & l'ornement de cette Cour. Les *Danois* sont bien faits, civils, honêtes, braves & entreprenans; & leurs façons de faire ont quelque chose d'aimable, en ce qu'ils sont tout à fait affables & complaisans. Je les croy gens de réflexion & de bons sens; éloignez de cette affectation & de cette vanité insupportables: au moins je voy qu'ils procèdent avec un dégagement Cavalier en toutes choses. Les Dames sont fort belles & fort enjouiées; ayant toutes généralement beaucoup d'esprit. Quelques-unes ne manquent pas de vivacité, quoique le Climat semble un peu opposé à ce brillant, qui leur sied parfaitement bien. Les *Danois* se plaignent qu'elles sont un peu plus fières, ou plus scrupuleuses qu'elles ne devroient; ils ont raison sur le scrupule; pour la fierté je n'en sçay rien; quoiqu'il en soit on prétend que le *qu'en dira t-on* est la cause qu'elles ne reçoivent presque point de visite; si c'est pour éviter l'occasion, qui fait le larron, à la bonne heure; mais si c'est pour éviter les traits

traits de la médifance, qui régné autant icy qu'ailleurs , elles ne font rien qui vaille; car enfin elles ont plus de fageffe & de vertu qu'il n'en faut pour effuyer des efcarmouches de foupirs fans s'émouvoir. Au refte on les voit affez fouvent chez Monsieur de *Gueldenlew* , Viceroy de Norwegue , & Frère naturel du Roy. Ce Seigneur, qui est un des plus magnifiques de l'Europe, se fait un plaisir de faire donner tous les jours une groffe Table de 18. Couverts où ces Dames font auffi bien reçues que les Cavaliers de distinction , lesquels aprez le repas ont acoustumé de faire des parties de jeux , ou de promenade avec elles. On trouve la même chère & la même Compagnie chez Mr. le Comte de *Revenclau* , qu'on tient icy pour un des plus zelez & des plus habiles Ministres du Roy. Ces repas sont un peu trop longs pour moy , qui fuis acoustumé de dîner en poſte, c'est à dire en cinq ou fix minutes , car ils durent ordinairement deux heures. Les mets excellens qu'on y fert en profuſion ont dequoy ſatisfaire le goût, la veüe , & l'odorat. Ces Tables ne diffèrent en autre choſe des meilleures de nôtre Cour, ſi ce n'est qu'on y fert de grandes pièces de bœuf ſalé. Dont il me ſemble que les *Danois* auroient tort de manger avec tant de plaifir , s'ils n'avoient pas le ſoin de chaſſer du goſier la ſalive de cette viande avec l'agréable liqueur du bon homme Noé. Parmi les différentes ſortes de vin qu'on y boit, ceux de *Cahors* & de *Pontac* ſont les ſeuls dont un François ſe puiſſe accom-

commoder. Il semble que ce soit une coutume inviolablement établie dans les Païs du Nord d'avaler une ou deux Coupes de bière, avant que de passer au vin, dont on fait trop d'estime pour le gâter avec l'eau. On dit que ces repas duroient autrefois quatre ou cinq heures, & qu'on beuvoit assez cavalièrement pendant ce temps-là, malgré les risques de la goutte. Mais cet usage est maintenant aboli ; d'ailleurs, les verres sont si petits, & la modération est si grande, qu'on sort de table avec toute sorte de tranquillité. Ce n'est pas qu'en certaines Fêtes extraordinaires on fait encore des festins, où les Conviez sont indispensablement obligez de boire quelques razades éfroyables dans certains *Welcoms*, autrefois en usage parmi les Grecs, sous le nom de *Αγαθα Δαιμον*. Le souvenir de ces Vases me fait trembler, depuis l'accident impréveu qui m'arriva malheureusement, il y a deux mois chez Mr. de *Guel-denlew*. Ce Viceroy régaloit dix-huit ou vingt Personnes de l'un & de l'autre Sexe, à l'honneur de la naissance d'un de ses Enfans. Le hazard voulut que j'eusse l'honneur de me trouver au nombre des Conviez, qui furent tous obligez, à la reserve de Mr. de *Bonne-paus*, de boire pendant le repas deux douzaines de razades, à la santé des présens & des absens. Je vous avoüe que j'estois fort embarrassé de ma contenance, & que j'aurois presque autant aimé boire le fleuve de St. Laurent que ces Fontaines de vin ; Car il n'y avoit aucune apparence de tricher, ni de s'en défendre. Il ne s'agissoit plus de fai-

re des réflexions sur l'étrange situation où je me trouvois; il faillit, suivant le proverbe, boire le vin, puisqu'il étoit déjà tiré; c'est à dire, faire comme les autres. Cependant on apporta sur la fin du repas un grand *Welcom* d'or contenant deux bouteilles, que tous les Cavaliers furent obligés d'avalier plein à la santé de la Famille Royale. Dieu sçait si jamais le triste Nautonnier trembla de meilleure grace à l'aspect du naufrage, que je fis à l'abord de ce Vase monstrueux. Je veux bien vous dire que je le beus, mais je n'acheverai pas, s'il vous plaît le reste de l'histoire, car je ne prétens pas faire trophée de l'action héroïque que je fis, à l'imitation de trois ou quatre autres, qui déchargèrent leur conscience d'aussi bonne grace que moy, au pied de la Table. Après ce coup fatal j'étois si mortifié que je n'osois paroître, & même très disposé à quitter incessamment le País, si mes Compagnons de bouteille & de disgrâce ne m'en avoient dissuadé par une infinité de proverbes Allemands, qui sembloient louer ce généreux exploit, sur tout celui-ci. *S'il est honteux de trop prendre, il est glorieux de rendre.* Au reste les Gentishommes *Danois* vivent assez commodément du revenu de leurs Terres, & même leurs Païsans ne manquent de rien, comme les nôtres, si ce n'est d'argent. Ils ont des grains & des Bestiaux, pour vivre grassement, & pour payer le fief à leurs seigneurs. N'est-ce pas assez d'être bien vêtu, & bien nourri? Je voudrois bien sçavoir à quoy servent les écus des Païsans de Hollande, pendant qu'ils

ne

ne mangent que du beurre & du fromage étendu sur du * *Pompernik*? si c'est pour payer le tribut à leur République, il faut aimer avec bien de l'aveuglement une ombre de liberté qu'on achète aux dépens de la substance qui maintient la vie & la santé. Le meilleur coup que les *Danois* aient jamais fait, c'est lorsqu'ils ont mis leurs Rois sur le pied qu'ils sont aujourd'hui. Celui qui régit à présent exerce le pouvoir arbitraire avec autant d'équité que son Prédécesseur. Avant ce temps-là ce n'étoit que Factions, Cabales, & Guerres Civiles dans le Royaume. On ne voyoit que des défordres dans l'Etat & dans la Société. Les Grands opprimoient les Petits; & les Rois eux-mêmes estoient, pour ainsi dire, assujettis aux Loix de leurs Sujets. En un mot, ce phantôme de liberté, dont ces Peuples se laissoient éblouir, comme plusieurs autres, par de fausses lueurs, ne seroit qu'à les rendre esclaves d'une infinité de Roitelets, qui agissoient en Souverains, sans craindre le pouvoir borné des Rois. Les revenus du Roy de Danemarc se montent, à présent, à 5 millions d'écus. C'est un fait incontestable que je sçay de très bonne part. Il entretient prez de trente mille Hommes de bonnes Troupes réglées, bien disciplinées, & régulièrement payées, sans compter les Milices qui sont toujours prêtes à marcher. Outre qu'il peut encore lever quarante mille Hommes,

* *Pompernik*, est une espèce de pain noir comme la cheminée, pesant comme du plomb & dur comme des cornes.

mes dans le besoin , sans dépeupler ses Etats. Ses Officiers ont des appointements raisonnables ; sur tout ceux de Marine, qui n'ont pas , comme les nôtres , plus de paye qu'il leur en faut , à proportion de nos misérables Capitaines d'Infanterie & de Cavalerie , lesquels sont obligez de faire assez maigre chère , pour suvenir aux dépenses dont les Capitaines de Vaisseaux sont exempts. On dit qu'il est avantageux à ce Prince de prêter ses troupes à ses Alliés , non par rapport aux sommes qu'il en peut retirer, mais seulement pour les tenir en haleine , les aguerir & les perfectioner dans l'Art Militaire , afin d'en tirer de l'utilité dans l'occasion. Vous remarquerez , Monsieur , que le Roy de Danemarck est au dessus de ce scrupule ridicule qu'ont la plupart des autres Princes, de n'employer à leur service les Etrangers qui ne sont pas de leur Religion. Messieurs de *Cormailon*, *Dumeni*, *Labat*, & plusieurs autres ont des emplois considérables dans ses Troupes, quoiqu'ils soient François & Catholiques. Cela fait voir que ce Monarque est persuadé que les gens d'honneur manqueroient plutôt à la Religion qu'à la fidélité qu'ils doivent à leur Maître. Entre nous , je croy qu'il a raison ; Car enfin le premier point de toute Religion consistant dans la fidélité qu'on doit à Dieu , à l'Ami , & au Bienfaiteur , rien ne peut ébranler un honête Homme , ni le porter à agir contre son devoir. Je ne veux pas juger des autres par moy-même , mais pour moy , je vous assure que si j'avois embrassé le service des *Turcs* , avec ma liberté d'être Catholique

que fieffé , & qu'il fût ensuite question d'embraser la Ville de Rome , j'y métrois le feu le premier par l'obeïſſance que je devrois au *grand-Seigneur*. Changeous de propos. Les Loix de Danemarc contenues dans le Livre Latin que je vous envoie , vous paroîtront ſi claires, ſi ſages ſi diſtinctes , qu'elles ſemblent avoir été dictées par la bouche de *St. Paul* ; d'où vous conclurez ensuite que ce País n'eſt guère favorable aux Procureurs , Avocats , & autres gens de chicane. J'avoue que l'article des rencontres vous ſemblera déraiſonnable , comme il l'eſt effectivement , car au bout du compte , il eſt preſque auſſi deſavantageux de tuer ſon ennemi , que de ſe laiſſer tuer ſoy même. La Cour de Danemarc eſt auſſi belle qu'aucune autre de l'Europe , à proportion de ſa grandeur. Les équipages des Seigneurs qui la compoſent ſont des plus magnifiques. Ce qui eſt ſingulier , c'eſt qu'il n'eſt permis qu'aux Perſonnes de la Famille Royale de donner des Livrées rouges à leurs Laquais. L'heure de la Cour eſt depuis midi juſqu'à une heure & demie , ou environ. Le Roy ſe fait voir pendant ce temps là dans un Salon rempli de gens d'une propreté achevée , on n'y voit que des Habits brodez & galonez à la mode & de bon goût. Les Miniſtres étrangers ſ'y trouvent régulièrement : car le Roy leur fait l'honneur de les écouter avec plaiſir. On y trouve peu de Chevaliers de l'*Eléphant* , cet Ordre n'étant conféré qu'aux premiers du Royaume. On peut dire qu'il eſt aujourd'huy le plus noble de tous ceux de l'Eu-

l'Europe, & qu'il a moins dégénéré que les autres. Cela est si vray que de trente quatre Chevaliers, dont il est composé, les trois quarts sont Princes Souverains. L'Ordre de * *Danebrouc* est plus commun, & par conséquent moins considérable, quoique les Chevaliers qui sont revêtus de ce Colier jouissent de plusieurs prééminences & prérogatives tout à fait belles. Les Fils naturels des Rois de Danemarc ont les Titres de † *Gueldenlew* & de *Haute Excellence*, leurs Femmes sont pareillement distinguées par celui de *Haute Grace*. Le Roy régnant en a deux, qui ont plus de mérite qu'on ne sçauroit dire; l'Aîné sert en France avec tout l'aplaudissement imaginable. Le second qui n'a que quinze ans, & qui est icy, promet beaucoup, a de l'esprit infiniment, il est beau, bien fait, & de bonne mine; en un mot, c'est un des Chevaliers des plus accomplis que j'aye vû de ma vie. Il est pourvû de la Charge de Grand-Admiral; & ce qui vous surprendra, c'est qu'il entend mieux la construction des Vaisseaux, & les Mathématiques, que les plus habiles Maîtres. Il y a deux Eglises Catholiques libres, permises, & publiques dans les États du Roy de Danemarc; l'une à *Glucstat* & l'autre à *Altena*. L'air de ce País est fort sain pour les gens sôbres, & très-contraire à ceux qui n'ont pas l'esprit content; On ne connoît icy d'autre maladie que celle du *Scorbut*. Les Médecins en attribuent la cause à l'air salé, & chargé d'une infinité de vapeurs

* *Danebrouc*, signifie l'Ordre blanc.

† *Gueldenlew*, signifie Lion d'or.

vapeurs épaisses & condensées , lesquelles s'unissant sur la surface de la terre, s'insinuent avec l'air dans les poulmons, & par leur mélange avec le sang retardent si fort son mouvement, qu'il se coagule & de là provient le scorbut. Mais avec la permission de ces Docteurs, je prendray la liberté d'embrasser le parti de l'air de cette agréable Ville, en les priant de considérer que les impressions de l'air sur la masse du sang sont moins fortes que celles des alimens. Si le scorbut provenoit des mauvaises qualitez de l'air, il s'ensuivroit que tout le monde en seroit attaqué, ce qui n'est point; car les trois quarts des *Danois* en sont exempts. Je fonde mon raisonnement sur tous les soldats qui moururent de ce mal en 1687. au Fort de *Fron-tenac* & de *Magara* (comme je vous l'écrivis l'année * suivante) où l'air est le plus pur & le plus sain qui soit au monde. Il est donc plus raisonnable d'en attribuer la cause aux alimens, c'est à dire aux viandes salées, au beurre, au fromage, & même au défaut d'exercice, & au sommeil excessif. C'est un fait dont tous les gens de Mer, qui auront fait des voyages de long cours, ne disconviendront pas, dez-qu'ils auront vu les terribles ravages que le scorbut fait faire sur les équipages des Vaisseaux. Il faut donc s'en prendre aux mauvais alimens dont j'ay parlé, selon le sentiment d'un habile Homme, en qui j'ay beaucoup de foy.

Il

* 1688. Voyez mes lettres de cette année-là.

Il me disoit un jour que ces alimens acides augmentent l'acidité du sang, ce qui fait que celui de ces sortes de malades est destitué d'esprits, ou du moins ils s'y trouvent en si petite quantité, qu'ils sont facilement absorbés & envelopés par les acides qui y dominent, si bien qu'il est impossible qu'ils puissent exciter de grandes fermentations. Pour ce qui est du long repos, & du trop long sommeil, tout le monde sçait qu'ils disposent beaucoup à l'obstruction des intestins & qu'ils servent à engendrer des sucres crus, empêchant toutes les évacuations sensibles acoutumées, tant par le mouvement ralenti des esprits, que par l'insensible transpiration des parties les plus subtiles. Sur cela je conclus que les viandes fraîches, les bons potages, le sommeil réglé, & l'exercice modéré *ad ruborem, non ad sudorem*, sont les antidotes du scorbut & les meilleurs correctifs de la masse du sang sur la mer, comme sur la terre. Si cette digression est un peu longue, vous devez, Monsieur, l'attribuer au delir que j'ay de vous donner quelques avis pour vous préserver de cette maladie, en cas qu'il vous prenne envie de faire quelque voyage de long cours; & ne croyez pas, s'il vous plaît, que je me sois écarté du fil de ma narration, pour prouver que l'air de cette Ile est meilleur que celui de Portugal, c'est ce que je ne sçay pas. Car quelque air que je respire, je me porte également bien. Il est vray que l'inconstance du temps qu'on remarque icy pourroit me chagriner un peu, si j'estois obligé d'y passer

le reste de ma vie. Car le temps change assez souvent trois ou quatre fois le jour, passant du froid au chaud, du sec à l'humide, & du clair à l'obscur. J'ay eû l'honneur de faire la révérence au Roi dans son Château de *Frederisbourg*, où il conféra l'Ordre de l'*Elephant* à quelques Princes d'Allemagne, par procuration. Cette Cérémonie, qui me parut tout à fait belle, y attira quantité de Personnes de distinction, entr'autres tous les Ministres étrangers, qui se firent un très grand honneur d'y assister. Quelques jours après, ce Prince alla prendre l'air à *Cronembourg*, situé directement sur les rives du Détroit du *Sund*. La fortification de ce Château est régulière, il est revêtu de brique, & garni d'un grand nombre de Couleuvrines de gros calibre, & de bonne longueur, qui défendent l'entrée de ce Détroit, auquel je puis donner 3500. pas géométriques de largeur. C'est à dire une grande lieue de France. C'est un plaisir de voir entrer & sortir chaque jour une infinité de Vaisseaux, qui vont, & qui viennent de l'Océan à la Mer Baltique. Et comme les Canons de *Cronembourg* sont les clefs de cette porte, il faut que tous les Bâtimens étrangers viennent indispensablement mouïller au Bourg d'*Elseleur*, pour y raisonner, avant que de passer outre. Vous me direz, peut-être, qu'une grosse Flotte de Vaisseaux de guerre n'auroit pas trop de peine à franchir ce passage, aux dépens de quelques Canonades, je l'avoüe, mais si l'Armée navale du Roy de Danemarck étoit mouïllée dans ce Détroit, je suis persuadé qu'elle en

170 VOYAGES DE PORTUGAL,
 défendrait l'entrée. Sur ce pied-là je conclus donc qu'on ne doit pas trouver étrange que Sa Majesté Danoise exige un médiocre tribut des Vaisseaux Marchands de toutes les Nations, à la reserve des Suédois. Au moins, il me semble qu'il est plus en droit de le faire que le Grand Seigneur au Détroit des *Dardanelles*. Car la plupart des Vaisseaux qui entrent dans la Mer Baltique vont faire leur commerce à *Lubec*, en *Brandebourg*, à *Danzic*, en *Prusse*, en *Courlande* en *Livonie* & en *Suède*; au lieu que ceux qui entrent dans les *Dardanelles* abordent aux Ports du *Grand Seigneur*, pour trafiquer avec ses Sujets, & non pas avec d'autres. Je voudrais bien sçavoir si le Roy d'Espagne ne prétendrait pas qu'on luy paiât aussi le droit d'entrée au Détroit de *Gibraltar*, si l'Europe & l'Afrique avoient l'honêteté de s'approcher tant soit peu l'une de l'autre; même sans cela, qui sçait si ce Prince aiant un jour une puissante Armée Navale, ne s'aviserait pas de l'exiger? Cette question n'est pas si problématique que vous le croyez. Quoiqu'il en soit, il y a bien des gens qui s'imaginent à la bonne foy, qu'on pourroit se dispenser de payer le tribut du passage du *Sund*, si l'on s'obstinoit à passer par un des deux *Belts*. Mais ils se trompent. Cela seroit bon si les fables qui sont dans la Mer, estoient aussi fixes que ceux qu'on imprime sur les Cartes Marines; ce qui n'est pas. Car les uns se meuvent à chaque tempête, & changent de place, au lieu que les autres demeurent éternellement sur le Papier. D'ailleurs, il y a une infinité de rochers

chers couverts & de courants irréguliers inconnus aux Pilotes les plus experts , malgré leurs Cartes & leurs * flambeaux de mer; où ces écueils ne sçauroient être marquez. Chargeons de propos , & disons que le Danemarck produit quantité de choses qu'on y débite avantageusement aux Anglois & aux Hollandois. En voicy quelques-unes ; le fégle , le froment , le Cidre , l'ydromel , les pommes, les bœux, les vaches , les cochons gras , les chevaux , le fer , le cuivre, le bré , & toutes sortes de bon bois de charpente, sur tout les mâts de Norwegue , où il s'en trouve d'assez grands d'un seul brin ; pour mâter l'Arche de *Noé* ; Il y a des Mines d'argent dans cette Partie Septentrionale , dont on prétend que le Roy pourroit tirer quelque avantage , s'il vouloit faire de la dépense pour les Ouvriers.

Les Norwegiens trafiquent aussi quantité de peaux d'Ours , de Renard. De Martres , de Loutres & d'Elan , qui ne sont pas si belles que celles de *Canada*. Venons aux Forces maritimes du Roy de Danemarck. Sa Flotte , qui est toujours bien entretenue , aussi bien que ses Magazins , & ses Arsenaux de Marine , est composée de 28. Vaisseaux de Ligne , de 16. Frégates , & de 4. ou 5. Brûlots, sçavoir,

- 8. Vaisseaux depuis 80. Canons jusqu'à 100.
- 10. Vaisseaux depuis 60. Canons jusqu'à 80.
- 10. Vaisseaux depuis 50. Canons jusqu'à 60.
- 16. Frégates de 10. Canons à 26.

H 2

3. Ga-

* Livres de Cartes Hydrographiques, &c.

172 VOYAGES DE PORTUGAL,

3. Galiotes à Bombes.

1800. Charpentiers entretenus.

400. Canoniers entretenus.

La paye des Capitaines de Vaisseaux est différente; les uns ont 300. écus par an, & les autres 400. Les Capitaines Commandeurs en ont 500. & les Commandeurs 600. Outre cela il y a douze Gardes marines, qu'on appelle Apprentifs, à 100. écus de paye par année. Or il faut que vous remarquiez, s'il vous plaît, que ces Apointemens ne sont pas si médiocres que vous pourriez vous l'imaginer; car on vit plus commodément en Danemarc avec trente écus, qu'en France avec cent.

Outre les Forces Maritimes, dont je viens de parler, le Roy peut trouver au besoin 24 Vaisseaux depuis 40. Canons jusqu'à près de 60. que ses Sujets sont obligez de luy fournir à sa volonté; & dont ils se servent pour le Commerce d'Espagne, de Portugal, & de la Méditerranée. Il faut remarquer en passant que les Vaisseaux Danois de 50. pièces peuvent hardiment prêter le côté aux Vaisseaux Anglois ou François de 60. à cause de la grosseur de leur Artillerie, & de la force de leur bois. Tous ces Bâtimens, dont je parle, sont construits à varangue demi platte, ce qui fait qu'ils sont assez pesans de voile, leur mâture est grosse & courte. Courte, pour ne pas sombrer sous les voiles, lorsqu'il s'agit de parer des Caps, des Iles, des Rochers & des Bancs, dans un gros temps; & grosse, afin de pouvoir

voir porter les voiles à tarç, en doublant ces Caps, ces Iles, &c. quand les vents fous & pesans de la Mer Baltique soufflent avec impétuosité, les Matelots qui sont employez au service du Roy de Danemarc sont bien nourris, & bien payés; & ce qu'il y a d'avantageux pour ces gens-là, c'est qu'on leur donne dix ou douze écus de conduite, *Gratis*, outre leurs gages, dez-que la Flotte est rentrée dans le Port de *Copenhague*, pour defarmer. Cependant, il y a toujours 3000. Matelots entretenus icy, & logez dans des Cazernes uniformes, situées aux extrémités de la Ville. Finissons par les Monnoyes de ce Royaume.

Un Risdal Banque vaut 50. sous de Lubec.
 Un Risdal Danois vaut 48. sous de Lubec.
 Un Sclerdal vaut 32. sous de Lubec.
 Un Marc Dansch vaut 16. sous de Lubec.
 Un Marc Dansch vaut 8. sous de Lubec.
 Un demi-Marc Dansch vaut 4. sous de Lubec.
 Un Sol de Lubec vaut deux Sous Danois;
 & deux Sous Danois valent 14. deniers de France. Faites vos réductions sur ce pied-là. Un Ducat d'or vaut ordinairement deux *Risdals* Danois, & quatorze Sous, quelque fois deux Sous plus ou moins. Le *Rosenobel* vaut le double. C'est à dire deux Ducats. Le Louïs d'argent ou l'Ecu de France passe en Danemarc pour un *Risdal* Danois. Les demi & les quarts à proportion, aussi bien que les Louïs d'or. Les lieties de l'Ile de Zélande, sont composées de 4200. pas géométriques; celles de Norwegue sont

174 VOYAGES DE PORTUGAL,
plus grandes, & celles de *Holstein* plus petites. L'Aune de *Copenhague* est d'un pouce & demi plus grande que nôtre demi-aune.

MONSIEUR,

JE partis de *Copenhague* trois jours aprez la datte de ma dernière Lettre, par la commodité des Carroffes de Mr. de Bonrepaus, qui voulant éviter l'embarras du passage des deux *Belts*, prit les devans pour aller attendre à *Goldink* le Roy de Danemarc. Il faut que vous sachiez que ce Prince fait tous les ans ce voyage en poste, quoique sa suite soit de mille ou douze cens personnes. Les Païsans des Villages situez sur la route, ou aux environs, sont obligez d'amener leurs chevaux à jour, & lieu nommé, pour être aussitôt attelés aux Carroffes & aux Chariots, qui contiennent ce nombre de gens avec leur bagage. Ces chevaux, quoique petits, sont nerveux, forts, vigoureux, ramassez, insensibles au froid, & même assez légers pour aller au grand trot, presque aussi vîte qu'au Galop; la course ordinaire de ces Animaux est de deux ou trois lieux, aussi bien que celle des soldats de Cavalerie, qui se trouvent à toutes les postes pour escorter le Roy des unes aux autres. C'est le 15. de Septembre que nous partîmes de *Copenhague* & nous arrivâmes dans trois heures à *Roskild*, ayant fait 6. lieues de 20. au degré. Nous n'eûmes que le temps de voir les Tombeaux des Rois de Danemarc, pendant que les Païsans ateloient leurs Chevaux aux Carroffes, & aux Chariots.

Ces

Ces Mausolées de marbre , qui sont des chefs d'œuvre d'Architecture , sont ornez de bas Reliefs , & d'Inscriptions latines. Ces beaux Marbres bien polis sont de *Poros* , de l'*Afriquin* , du *Brocatelle* , du *Serpentin* & du *Cipollino*. Ces Tombeaux sont renfermez dans les Chapelles d'une Eglise antique qui appartenoit aux *Bénédictins*, avant que *Luther* se fit Chef de parti. Nous allâmes coucher ce jour-là à un Village prez du grand *Belt* , apres avoir eû le plaisir de voir quelques beaux païsages sur la route. Le lendemain à huit heures du matin nous arrivâmes au Bourg de *Corfor* situé sur les rives de ce Détroit , & fortifié de gazon à queue. Dez-que nous fûmes embarquez dans le Yacht destiné pour Mr. de *Bourepaus* , nous évan tâmes nos voiles , mais le vent étoit si foible , & la mer si tranquille , durant ce trajet de quatre lieues , qu'on eût beu sur le pont des razades sans verser. Dez-que nous eûmes mis pied à terre à *Nibourg* , qui est une petite Bicoque régulièrement fortifiée , nous montâmes en Carrosse , & le même jour nous allâmes coucher à *Odenzée* ville Capitale de l'Ile de *Fionie*. Elle est située au milieu de cette Ile , qui est une des plus fertiles du Royaume. L'Eglise de l'Evêché est , pour le moins , aussi belle que grande, les Roys de Danemarc résidoient autrefois dans cette ville-là , dont les habitans eurent la cruauté de massacrer un de ces Princes. La Noblesse de cette Ile dispute l'ancieneté à celle de Venise , sur tout la Famille de *Trool* , qui signifie forciér , & dont les armes parlantes

sont un diable de fable en champ de gueule ; d'où je conjecture que ce *Leo rugiens* étoit plus traitable & plus illustre du temps des premiers siècles, qu'en celui de * l'Auteur des sept Trompètes, puisque les Nobles se faisoient honneur de le placer dans l'écu de leurs Armes. Le 18. nous-nous mêmes en marche pour aller à *Midelford* où nous trouvâmes une Barque qui nous traversa de l'autre côté du petit *Belt*, après avoir inutilement attendu plus de deux heures, les Chariots qui portoient les Domestiques & les Provisions de Mr. de *Bonrepaus*. Dez-que le trajet fut fait, on nous aprit qu'ils s'étoient égarez, cependant la faim nous pressoit tellement que nous fûmes obligez d'entrer dans la Maison d'un Métayer, où nous aprêtâmes nous-mêmes des grillades & des ameletes, qu'il fallut manger sans boire. Car la bière de nôtre Hôte étoit aussi détestable que son eau. Quelque temps après, les équipages arrivèrent ; comme il étoit déjà tard, nous fûmes contrains de passer la nuit dans cette Maitérie. Le jour suivant nous arrivâmes à *Coldink*, où le Magistrat eut le soin de loger Mr. de Bonrepaus dans la plus belle Maison de la Ville, où le Roy arriva trois ou quatre jours après. Cette petite Ville est située dans le País de *Jutlant*, sur les rives d'un Golfe si peu profond, qu'il ne porte que des Barques. Cependant elle est considérable par la Doïane des Bestiaux, qui rapporte au Trésor Royal prez de deux cens mille

* Vieux radoteur qui soutient cent réveries capables de renverser l'esprit des femmes.

mille *Risdals*. Le Château est une antique masse de Pierre , qui contient beaucoup de logement ; mais sa situation est tout-à fait avantageuse ; Car il est bâti sur une Eminence d'où l'on découvre tous les Païsages d'alentour. Les Danois veulent qu'on croye sur leur parole qu'un Ange fut envoyé du ciel dans la Salle de ce Château , pour avertir Christian troisième , Roy de Danemarc , que le bon Dieu se préparoit à le recevoir trois jours aprez cette notification. Ils ajoûtent que pour conserver la mémoire de cette Vision miraculeuse , on mit dans l'endroit même où cet Ambassadeur céleste eut l'audience de ce Prince , un grand poteau, que j'ay vû toutes les fois que j'ay esté à la Cour ; car c'est dans cette Sale-là que le Roy se faisoit voir dans le temps que j'estois à *Coldink*. Nous en partîmes le 24. pour aller à *Rensbourg* où nous arrivâmes le 25. aprez avoir passé par plusieurs petites Villes & Maisons Royales , dont la description nous meneroit un peu trop loin, Je me contenteray de vous dire, en passant, qu'on a beaucoup plus de plaisir que de peine à courir la poste dans ce Païs-là , soit en chariot , soit en Carrosse , à cause de l'égalité du Terrain , où l'on trouve aussi peu de cailloux que de montagnes. Le Roy ne fut pas plutôt arrivé à *Rensbourg* qu'il visita les fortifications de cette Place , qu'on pourra bien-tôt mettre au rang des meilleures de l'Europe. Ensuite , il fit la reveüe d'un corps d'Infanterie & de Cavalerie , dont il eut sujet d'estre content. Au bout de quelques jours , il prit la route de *Glucstat*,

178 VOYAGES DE PORTUGAL ,
 qui est une petite Ville située sur l'*Elbe* , &
 presque aussi régulièrement fortifiée que celle
 dont nous venons de parler. Cependant ,
 Mr. de *Bonrepais* , qui ne pouvoit suivre
 ce Monarque, à cause des affaires qu'il de-
 voit terminer à *Rensbourg* , avec Mr. l'Ab-
 bé *Bidal* , me donna des Lettres pour des
 Personnes par lesquelles il s'imaginait que
 Mr. de Pontchartrain se laisseroit fléchir ,
 mais il se trompa, comme vous l'apprendrez
 bientôt. Je n'eus pas plutôt pris congé de
 cet Ambassadeur , que je m'en allay à *Ham-
 bourg* , où quelques Personnes m'avertirent
 que Mr. le Comte de *Cunisset* , Envoyé Ex-
 traordinaire de l'Empereur à la Cour de Da-
 nemarc , sollicitoit les Bourguemaîtres de
 me faire arrêter. La chose me parut assez
 vray-semblable, sachant qu'il avoit pris feu
 contre moy à *Frederisbourg* , quelque
 temps auparavant, au sujet de certaines il-
 luminations qu'on fit en ce lieu là ; ce qui
 m'obligea de me sauver au plus vite à *Al-
 tena* , où j'attendis un passeport de Mon-
 sieur le Duc de *Bavière* , sans quoy l'on
 m'eût arrêté dans la Flandre Espagnole.
 Dez-que je le recus, il se présenta l'occasion
 d'un Carrosse de retour , qui partoît pour
Amsterdam , dans lequel je fus assez heureux
 de trouver une bonne place , à très-bon mar-
 ché, sans être incommodé par le nombre de
 gens ; Car nous n'estions que quatre , sça-
 voir, un vieux Marchand Anglois, une Da-
 me Allemande, sa Femme de Chambre, &
 moy. Ce voyage, qui dura huit jours, m'eût
 duré huit éternitez, Sans l'agréable conver-
 sation de cette aimable Dame, qui parloit
 assez

assez bon François pour s'énoncer avec beaucoup de délicatesse. Imaginez-vous, Monsieur, que les routes de l'*Arabie* déserte ne sont peut-être pas si mauvaises que celles de la *Westphalie*, au moins il est sûr qu'il n'y a pas tant de boue, mais c'est des gîtes dont je prétens vous parler, car il faut que vous sachiez que ces Cabarets sont des Archihôt-pitaux, dont les Hôtes mourroient de faim, si les Etrangers n'avoient pas la charité de leur donner des vivres, dont ils sont obligés de se pourvoir chez de riches Maitayers, qui se trouvent de distance à autre. On doit se contenter de coucher sur la paille dans ces pitoyables Retraites, où les voyageurs ont la seule consolation de commander & de faire marcher l'hôte, l'hôtesse, & les enfans, comme bon leur semble. On est trop heureux d'y trouver une poêle, & un chauderon pour faire la cuisine. Il est vrai que le bois n'y manque pas; & comme les cheminées sont isolées, & construites en quarré, vint personnes s'y peuvent chauffer à leur aise. Cependant, j'admirois la patience de cette Dame, qui, bien loin de se plaindre des inconvénients du voyage, se faisoit un plaisir de voir pester le Marchand Anglois, sa femme de Chambre, & moy. Je conjecturai par son air & par ses manières qu'elle étoit femme de qualité, en quoi je ne me trompai pas, car j'appris après que nous-nous fûmes séparés qu'elle étoit Comtesse de l'Empire. Elle connoissoit si bien le génie des François que je ne doutai pas qu'elle n'eût esté à Paris; ce qui m'en persuada le plus, c'est qu'elle me parla comme fort sçavante des personnes:

180 VOYAGES DE PORTUGAL,
Persones de la Cour. D'ailleurs, elle avoit
un vieux Domestique François & Catholi-
que, qui n'entendoit presque point l'Aleman.
Elle étoit grande, bien faite, avec assez d'em-
bonpoint, & même si belle qu'elle fit en
vain tout ce qu'elle put pour me persuader
qu'elle avoit cinquante cinq ans. Elle ne
pouvoit souffrir qu'on luy dît que la fraîcheur
de son tein sembloit luy donner un démenti.
Elle prenoit cet aveu pour une injure,
prétendant que les charmes d'une femme de
cinquante ans sont trop ridés pour causer de
l'admiration. Chose singulière & bien extra-
ordinaire ! Car les personnes de son sexe ne
sont guère acoûtumées à tenir ce langage,
puisqu'elles aimeroient mieux qu'on attaquât
leur vertu que leur beauté. Quoiqu'il en
soit, elle me parut fort prévenue contre
les gens de nôtre Nation, qu'elle traitoit
d'indiscrets & d'évaporés, se récriant tou-
jours sur la mauvaise opinion qu'ils ont des
Allemands. Comment, disoit-elle, est-ce
que les François ont l'audace de leur dispu-
ter le bon esprit, en les prenant pour des
gens grossiers & matériels, au lieu de les
prendre pour des gens de bons sens & de
réflexion, qui pénètrent le fond des choses
avec beaucoup de jugement ? Quoy donc,
continuoit elle, faut-il être François pour
avoir de l'esprit ; faut il avoir cette vivacité
& ce faux brillant qui ébloiit avec un vain
éclat ? Faut-il avoir le feu d'une imagina-
tion prompte & subtile pour débiter des for-
netes avec des paroles dorées ? Non non,
cette délicatesse d'expressions est de la crème
fouée.

foiétée ; il s'agit, pour rendre justice aux uns & aux autres de céder aux François la science de bien parler, & aux Allemans celle de bien penser. Cette Dame n'en demeura pas là ; car ayant attaqué vigoureusement la fierté de la Nation, elle la traita de vaine & d'orgueilleuse, dont la présomption & la vanité sont les moindres défauts. Vous voyez par-là, Monsieur, qu'il falloit qu'elle eût été en France, & d'autant plus qu'elle sçeut fort bien me dire que les François insultoient les Allemans par ces proverbes ridicules. *Cet homme entend aussi peu raison qu'un Alleman, il m'a fait une querelle d'Alleman. Il me prend pour un Alleman. Cette Femme est une bonne Allemande*, pour dire qu'elle est sotte & naïve. Cependant ; je tâchois de la dissuader, en luy remontrant qu'elle devoit faire une grosse différence entre les François raisonnables & ceux qui sont assez fous de s'imaginer, qu'ils sont les modèles sur lesquels toutes les autres Nations doivent se former. Je la priai de se défaire de ses préjugés, & de croire que les gens d'esprit sont beaucoup d'estime des Allemans, dont on peut louer le mérite, la probité, le bon sens, & la bonne foy. Effectivement, Monsieur, on ne peut refuser ces bonnes qualitez aux gens de quelque distinction parmi eux ; aussi l'étimologie du mot *all* qui signifie *tout*, & *man* qui veut dire *homme*, fait voir qu'ils sont propres à tout faire, comme les Jésuites, à qui l'on a donné cet titre de *Jésuita omnis homo*, ce qui fait, par une plaisanterie sophistique, que tous les Jésuites sont

Allemands. Je n'en demeurerai pas là , car je l'assûrai que nous les considérons par mille beaux endroits , leur étant redevables d'avoir trouvé les propriétés de l'aiman , sans quoy il eût été impossible de faire la découverte du Nouveau Monde ; d'avoir inventé l'Imprimerie , sans quoy l'on auroit pris des Manuscrits fabuleux pour des Ecrits divins ; & d'avoir enfin trouvé l'invention des Horloges , de la fonte des Canons , & des Cloches. Ce qui prouve clairement qu'ils ont beaucoup d'industrie & de capacité. J'ajoutai à cela que l'Allemagne a produit des soldats dont la valeur & l'intrépidité ont fait trembler le Capitole , après avoir deffait les Consuls Romains , & soutenu vigoureusement les efforts du courage & de la puissance des Légions Romaines. Que l'Allemagne n'a pas esté moins fertile en Savans , à la teste desquels on peut mettre *Juste Lipse*, *Furstenberg* , *Mr. Spanheim* & *Melanchton*. A ce mot de *Melanchton* , la Dame m'interrompit ; en me disant qu'elle étoit surprise de ce que les François reprochoient aux Allemands le vice de trop boire , pendant qu'on pourroit leur reprocher celui de Platon avec le jeune *Dion* , & *Agathon*. J'estois prêt à lui répondre , que si les François étoient du goût de ce Philosophe , c'étoit seulement pour aimer aussi constamment des Femmes surannées qu'il aima sa vieille *Archeanasse* ; mais je me contentai de luy dire que les Allemands se sentant offencés du titre de Beuveurs , supposoient aux François l'amour *Platonique* , pour les rendre odieux aux personnes de son Sexe. Il n'en falut pas d'a-

van-

vantage pour les justifier , car elle se paya de cette raison. Au reste, elle avoit de l'esprit infiniment , & même elle estoit si aimable à un âge si avancé que si *Balzac* l'eût vûe , il ne se feroit pas avisé de dire qu'il n'a jamais peu trouver de belle Vieille en sa vie. Il falloit , sans doute, que cet Oracle de la Gascogne entendît par ce mot de Vieille une femme de 70. ans : Car j'en ay veu trois ou quatre à l'âge de 60. d'une beauté achevée sans rides & sans cheveux blancs ; dont les yeux servoient encore de retraite à *Cupidon*. Je ne fus pas plutôt arrivé à *Amsterdam* , que je louay le *Rouf* du Bateau de nuit de *Rotterdam* , qui part tous les jours à trois heures aprez midi , de l'une de ces villes pour aller à l'autre. J'en fus quitte pour un écu que je ne regretai pas. Car j'eus la commodité de dormir avec beaucoup de tranquillité durant la nuit , sur des matelats que le Patron est obligé de fournir aux Passagers qui louent cette petite chambre. Le lendemain de mon arrivée à *Rotterdam* , je m'embarquay pour la Ville d'*Anvers* , dans une *Semèle* qui est un Bâtiment à Varangues plattes , & à semèles , où l'on ne paye que demi pistole pour Maître & Valet. Cette navigation seure & commode se fait jusques là par le secours des Marées & des vens favorables ou contraires , entre la Terre ferme & les Isles Hollandoises. Je me servis d'*Anvers* à *Bruxelles* du Bateau ordinaire , qui est une espèce de Coche d'eau tiré par un Cheval. Dez-que j'arrivay à *Bruxelles* , on me conseilla de prendre la poste pour l'*Isle* , parce que les Voleurs ne laissoient guère

guere passer des Carosses & des Chariots sans dépouiller les gens qu'ils y trouvoient. Je profitai de cet avis , & par ce moyen j'évitai ce qui n'eût pas manqué de m'arriver, si je l'eusse rejeté. Enfin, deux jours aprez mon arrivée à l'Isle , je pris le Carrosse qui part deux fois la semaine pour cette bonne Ville de Paris , où j'arrivay la semaine passée aprez avoir esté bien écorché par les impitoyables Hôtes de la route. Ils ne font non plus de quartier aux Voyageurs qui ne marchandent pas ce qu'ils mangent , que les Doüaniers de *Perrone* à ceux qui ne déclarent pas ce qu'ils portent. La visite qu'ils font est si exacte, que non contents de vuides les Cofres & les malles, ils fouillent les gens depuis la teste jusqu'aux pieds; les femmes grosses leur sont si suspectes, qu'ils glissent quelquefois la main où l'on glisse autre chose. Et si quelqu'un porte du tabac en poudre , du Thé , des Etofes des Indes , ou des Livres de Hollande, tout son bagage est confisqué. Je ne fus pas plutôt arrivé icy , que j'allay à *Versailles*, pour donner les lettres dont Monsieur de *Bonrepaus* m'avoit chargé. Les Persones à qui elles s'adressoient firent en vain tout ce qu'elles pûrent pour obtenir de M. de *Pontchartrain* que je justifiassé la conduite que j'avois tenue à Plaisance. Il leur répondit froidement, que l'esprit roide & inflexible du Roy ne recevoit jamais de justifications d'un Inférieur envers son Supérieur. Or cette réponse , qui ternit en quelque façon, l'éclat du mérite & la judicieuse conduite d'un si sage

sage Prince , me fit bien connoître que ce Ministre étoit moins sévère par principe d'équité , que pour suivre la dureté de son naturel *Iroquois*. Cependant , je pensai mourir de chagrin , quoique tous mes Amis tâchassent de me consoler , en me conseillant de m'élever au dessus de ma mauvaise fortune , jusqu'au changement de Gouvernement. Ils ne balancèrent point à me persuader de chercher quelque azile où je pûsse être à couvert de la fureur de Mr. de *Pontchartrain*, pendant qu'il plaira à Dieu de le laisser vivre pour lui donner le temps de se convertir. *Je ne veux pas que le pecheur meure , mais je veux qu'il se convertisse &c.* Cette exhortation est d'une belle spéculation , mais peu efficace lorsqu'il s'agit d'attendre si long temps , sans autre ressource que le trésor du fond de la boîte de *Pandore*. Adieu ; Monsieur , je partirai incessamment pour ma Province , où je ne ferai que passer comme un éclair ; je ne vous écris pas le reste , me contentant de vous dire simplement que je suis ,

Monsieur ,

Votre , &c.

A Paris ce 29. Decembre 1694.

MONSIEUR ,

Vous serez bien surpris d'apprendre que je suis à la vue d'une Terre dont il ne me reste que le nom. Mais ce qui suit vous surprendra d'avantage , c'est que toutes les
re-

recommandations des premières Personnes de la Cour n'ont pû toucher le cœur de Monfr. de Pontchartrain , tant il est prévenu contre moy. Il est question de vous dire qu'étant parti de Paris avec bien du mécontentement, j'allai m'en consoler , quelques mois , dans une certaine Province du Royaume qu'il vous sera très facile de deviner. De là je fis un saut droit à la Rochelle , où je m'embarquai sur un Bateau qui porte ordinairement des Passagers à la *Tremblade*. Je me trouvai dans cette Voiture dans la Compagnie d'un Moine blanc, dont l'histoire est trop singulière pour n'en pas dire quelque chose. Il s'appelloit *Don Carlos* Baltazar de Mendoza ; il est fils d'un bon riche Gentilhomme de Bruxelles ; il est âgé d'environ trente trois ou trente quatre ans , & pour le moins aussi haut & aussi maigre que moy. Il servit trois ou quatre ans le Roy d'Espagne en qualité de Capitaine de Cavalerie , & comme il s'attachoit plus à l'étude des Sciences qu'à celle de plaire au Gouverneur général des Pays-Bas , sa Majesté Catholique luy refusa un Régiment que son Père offroit de lever à ses dépens. Ce refus l'obligea de quitter le service ; ensuite ses parens le voulant marier , il alla se faire Moine en Allemagne , & quelque temps aprez il jetta le froc aux orties. Les gens qui m'ont conté son histoire, m'ont assuré qu'il avoit repris & laissé plusieurs fois son froc. Quoiqu'il en soit , on peut dire que ce Moine est un des habiles hommes de son siècle. Il possède aussi parfaitement les meilleures Sciences , que les principales Lan-
gues

gues de l'Europe. C'est un aveu qui est sorti de la bouche des plus fines gens de Bourdeaux, qui luy rendirent plusieurs visites dont je fus le témoin, car nous logeâmes ensemble dans cette ville-là. Le meilleur de l'affaire, c'est que le lendemain de nostre arrivée deux Marchans de son Pais luy contèrent de beaux Loüis d'or, d'une partie desquels il se défit en faveur des Soldats du Château Trompète, qui n'auroient jamais creu qu'un homme d'Eglise pût être si libéral envers des gens de guerre. Tous les Théologiens, Mathématiciens, & Philosophes qui le visitèrent étoient si charmez de son sçavoir, qu'ils avouoient que l'homme du monde le plus subtil & le plus pénétrant ne pourroit jamais aquérir aprez une étude de 60. ans, les connoissances de celui-ci. Nous demeurâmes quinze jours à Bourdeaux, sans qu'il eût la curiosité de voir autre chose qu'une petite Eglise du Voisinage, & le Château Trompète. Il lisoit & écrivoit incessamment: mais pour de Brevière, *nescio vos*. Je croy même qu'il n'en portoit pas. Car il n'estoit ni Diacre, ni Prestre. Pour ce qui est de son Ordre, il ne m'a pas esté possible de le sçavoir; car quand je le luy ay demandé, il m'a répondu, *Je suis Moine blanc, & rien plus*. Nous prîmes tous deux place dans le Carrosse de Bayone (car il s'en va en Espagne) & lorsque nous arrivâmes à l'*Esperon*, nous nous séparâmes, & je pris la route de *Dax*, & luy celle de *Bayone*. Je ne fus pas plutôt arrivé dans la maison Champêtre où je suis, que je recûs une infinité de visites, dont

dont j'aurois bien peu me passer ; car j'ay la tette si pleine des contes de vigne , de jardinage , de chasse , & de pêche , dont on me parle depuis quatre jours , qu'à peine ay-je l'esprit assez libre , pour vous dépêcher cet Exprez, & pour vous faire un détail des affaires qui m'obligent à vous demander une Entreveüe ; mais ce qui me trouble d'avantage , est l'impertinente folie de nos plus sages Compatriotes. Car ces bonnes gens tant Prestres, Gentishommes, que Païsans ne font que me parler de Sorciers, depuis le matin jusqu'au soir, & même ils vous citent en particulier comme l'homme du monde à qui les Sorciers ont fait le plus de niches. Enfin, pour peu qu'ils continuent à me débiter leurs chimères, je croi que je deviendrai Magicien. Ces Visionnaires m'assurent d'un grand sérieux que tel & telle sont Sorciers, quelques-uns jurent de bonne foy qu'ils le sont eux-mêmes, d'autres me disent en conscience, qu'ils l'ont été, & qu'ensuite ils ont quitté le sabath. Je demande aux uns & aux autres les charmes de ce sabath ; ils me répondent que c'est un Palais où l'on trouve les meilleurs Vins, les plus beaux repas, les plus belles Femmes, & la plus agréable simphonie qui soit sous le Ciel ; qu'on y boit, qu'on y mange, qu'on y danse, & qu'on y fait avec les Dames ce qu'on peut bien faire ailleurs sans être forcier. Enfin, je ne croy pas qu'il soit permis aux Bêtes d'être si Bêtes que ces Foux-là, Ceci surpasse l'imagination, car enfin, on s'appelle icy forcier, comme ailleurs on s'appelleroit Camarade.

Tout

Tout le monde en croit le nombre si grand qu'il est honteux à un homme de ne point passer pour tel ; Ainsi chacun se fait gloire de porter ce vénérable Titre de Sorcier. On me prend pour un Athée, depuis que je suis icy, parceque je me tue de dire à nos Prêtres & à nos Gentishommes qu'il n'appartient qu'aux Cerveaux creux de donner dans le panneau de ces rêveries. Mais ce qui me désespère, c'est qu'ayant autant d'esprit que vous en avez, vous puissiez vous même gouverner ces folies si monstrueuses, malgré cent raisons contraires à cette ridicule opinion. Sachez, Monsieur, qu'il faut absolument nier la toute-puissance de Dieu, si l'on établit dans le monde les Sorciers, les Magiciens, les Devins, les Enchanteurs, les Spectres, les Fantômes, les Farfadets, les Lutins, & le Diable visible que nous mettons à la queue de toutes ces chimères. C'est avoir peu de religion, d'esprit, & de sagesse de croire que Dieu se serve de Sorciers & de Magiciens pour faire du mal aux hommes, & aux biens de la Terre. Il n'y a que les Européens capables de croire ces sottises. Chacun se fait un plaisir de conter ces visions. Il ne se trouve personne qui n'ait vu, ou entendu quelque Esprit en sa vie. Peu de gens vont à la source de ces erreurs populaires. On se feroit un scrupule de croire que ce sont des inventions des Prêtres Idolâtres, & Chrétiens ; on a trop bonne opinion des gens d'Eglise pour leur imputer cela ; & si par hazard il se trouve un homme persuadé de la fourberie des Prêtres qui faisoient

soient parler les Oracles, pour excroquer la bourse des hommes, & les cuisses des Femmes, il se trouvera cent ignorans qui ne le croiront pas. Croyez-moy, Monsieur, j'en demeure à ces anciens Prêtres, pour ne pas vous scandalizer par les industries des Modernes; j'ay la Marmite du Pape trop en tête pour l'empêcher de bouillir; car elle pourroit bien estre un jour ma dernière ressource, ainsi je dois me taire. Ceci mériterait une Dissertation claire & distincte; peut-être l'aurez vous de moy quelque jour. Cependant aprenez, s'il vous plaît, qu'un * Esprit fort ne sçauroit jamais se laisser persuader qu'il y ait des Sorciers &c. sur tout en considerant qu'ils sont tous gueux comme des Rats d'Église; & comment est ce que ces Coquins auroient le courage de se fier à un Maître qui les laisse pendre & brûler, bien loin de leur enseigner des trésors cachez, & mille autres secrets dans le commerce du monde, qui pourroient les enrichir? Comment peut-on croire, je vous prie, que Dieu donne le pouvoir à ces gens là d'exciter des tempêtes, de bouleverser les élémens? On prétend que le diable les engage par des promesses, & qu'il fait des pactes avec eux sous seing privé; si cela étoit-il s'ensuivroit que Dieu donne le pouvoir au Diable de séduire les misérables Mortels, ce qu'il ne sçauroit faire sans autoriser

* J'appelle Esprit fort un homme qui approfondit la nature des choses; qui ne croit rien que ce que la raison a meurement examiné, & qui sans avoir égard aux préjugés, décide sagement les affaires dont il s'est éclairci à fond.

fer le mensonge. Ainsi, c'est insulter en forme la sagesse de Dieu, de prétendre qu'il arme l'Ennemi du Genre-humain contre les hommes. Il n'appartient qu'aux Cerveaux creux & propres à recevoir toutes sortes de rêveries, de croire comme des Articles de Foy, la méchanceté des Sorciers, l'industrie des Magiciens, le pouvoir des Enchanteurs, l'apparition des Esprits, & la souveraineté du Diable, puis que tout cela ne se trouve que dans l'imagination des Fous & des Cagots. Il est bon que la populace se repaisse de ces chimères; les gens qui les prêchent y trouvent leur compte par tout pays; faites un peu d'attention à ceci, & vous trouverez que j'ay raison. Il ne falloit autrefois qu'être Philosophe ou Mathématicien pour être Sorcier. Les sauvages croient qu'une montre, une boussole, & mille autres machines sont meues par des Esprits. Car les peuples ignorans & grossiers se forment des idées extravagantes de tout ce qui surpasse leur imagination. Les Lapons & les Tartares Kalmoukes ont adoré des Etrangers, pour leur avoit vû faire des tours de gibecière. Le mangeur de feu de Paris a passé très-long temps pour un Magicien. Les Portugais brûlerent un Cheval qui faisoit des choses merveilleuses; & son Maître l'échapa belle, parce qu'on le croyoit un peu Sorcier. En Asie les Chimistes sont reputés empoisonneurs; en Afrique les Mathématiciens passent pour des Enchanteurs; en Amérique les Médecins sont regardez comme des Magiciens, & en quelques endroits de l'Europe ceux qui possèdent la langue Hebraïque sont acusez d'être Juifs. Revenons aux Sorciers; quelle

quelle apparence y a-t-il que ces gens-là vou-
 lussent donner leur ame au Diable, pour les
 plaisirs imaginaires du sabat, pour empoison-
 ner des Bestiaux, pour faire tomber des orages
 de grêle sur les bleds, pour élever des Vents
 furieux qui renversent les arbres, & les fruits?
 Ne lui demanderoient ils pas plutôt des richesses?
 Car enfin, si le Diable a le pouvoir de
 bouleverser les Elemens, & d'interrompre le
 cours de la Nature, pourquoy n'auroit-il pas
 celui de tirer de l'or des Mines du Perou, ou
 des Trésors de l'Europe, pour faire des pensions
 à tous ces Sorciers, qui sont gueux comme des
 Rats d'Eglise. Vous me répondrez que les
 pièces d'argent se convertissent dans les mains
 du diable en feüilles de Chêne; or cette
 raison détruit le pouvoir qu'il a de faire tant
 de merveilles, & même celui qu'il commu-
 nique aux Sorciers. Mais supposons qu'il ne
 lui soit pas permis de manier de l'argent, ne
 pourroit il pas, étant aussi sçavant qu'on le
 fait, leur enseigner les moyens d'en acqué-
 rir dans le Commerce & dans les Jeux, leur
 indiquer les trésors cachez ou perdus par le
 naufrage des Vaisseaux, ou du moins leur
 donner le même secret qu'au Magicien *Pas-
 fetes*, qui faisoit revenir dans sa bourse
 l'argent qu'il avoit dépensé? Vous trouve-
 rez des gens qui vous soutiendront que le
 Diable s'est servi de la goetie très-long temps
 avant le Déluge, pour précipiter les peup-
 les dans une idolatrie magique; mais si
 vous menez ces Docteurs de conséquence
 en conséquence, il s'ensuivra que Dieu fe-
 roit d'une malice atroce; ce qui ne sçau-
 roit

roit estre. Ne vous étonnés pas, Monsieur, de ce que je nie à cette heure les Magiciens, aussi bien que les Sorciers ; je le fais parce que, à mon avis, si l'on convenoit des uns, il faudroit convenir des autres. Il n'y a point d'homme au monde qui ne prenne *Agrippa*, pour le Prince des Magiciens ; cependant il ne l'estoit non plus que vous. Voici en quoy consistoit sa Magie. Ce Philosophe des plus habiles de son siècle ayant donné des preuves de son sçavoir, en présence de la Canaille de Lion, les Femmes en furent si charmées, qu'elles se servirent presque toutes de luy pour coëffer leurs Maris, il eut quelques Religieux Démonographes pour Rivaux, qui le mirent aussitôt à la tête des cinq Papés que le Cardinal schismatique *Benno* a eu l'insolence de traiter de *Magiciens*. Cependant, le Livre d'*Agrippa* fait autant d'impression sur l'esprit des sots, que le Grimoire, les clavicules, & que le Heptameron de Pierre *d'Apono*. Toutes ces chimères viennent des impertinens Démonographes, qui ont rempli toute la terre d'illusions, par malice, ou par ignorance. Je ne sçaurois lire les Livres de Jean *Nider*, de *Uvier*, de *Niger*, de *Sprenger*, de *Platine*, de *Tostat*, & des Jésuites *del Rio*, & *Maldo-*
nat, sans les maudire éternellement, car ils soutiennent des absurditez si contraires à la Raison & à la sagesse de Dieu, que les Princes Chrestiens devroient faire une recherche de tous ces Exemplaires, pour les faire brûler par la main du Bourreau, sans épargner la Démonomanie de Jean *Bodin*, le Maillet

des Sorciers , & les sept Trompètes. Quelle apparence y a-t-il qu'*Eric* Roy des Gots fût surnommé *Chapeau-venteur* , à cause qu'il appelloit tous les vens avec son chapeau , les faisant tourner vers la partie du Monde que bon luy sembloit ? Que *Paracelse* eût une Armée de Diables sous son commandement ; Que *Santabarennus* fit voir à l'Empereur *Basile* son fils en vie , quoiqu'il fût mort ; Que *Michel l'Ecoffois* prédît à l'Empereur *Frédéric II.* le jour qu'il mourroit à *Fiorenzola* dans la Pouille , que *Pithagore* fût mourir un serpent en Italie , par la vertu de certaines paroles magiques ? Cependant ces Auteurs soutiennent cent mille fables de cette nature , comme des Vérités incontestables. Mais ce que *Gervais* soutient de la mouche d'airain de Virgile , couronne l'œuvre. Je m'étonne qu'un Chancelier de l'Empereur *Othon* ait pû montrer son extravagance par cette fausseté , suivie de mille autres ; cela vous fait voir que la Dignité de Chancelier n'a pas toujours la vertu de rendre sages tous ceux qui en sont revêtus. N'avons-nous pas ouï dire cent fois que le Diable avoit emporté le Président *Pichon* ? Personne ignore-t-il le pacte de Mr. le Maréchal de Luxembourg ; & ne croit-on pas aveuglément que le pauvre * *Grandier* fit sortir cent diabletins de l'enfer , pour entrer dans le corps des Religieuses de Loudun ? Quelles impertinentes sottises allégué Jean *Schefer* dans son

* Curé de Loudun que la tyrannie du Cardinal de Richelieu fit périr par le feu , sans avoir commis d'autre crime que celui de luy avoir déplû.

son Histoire de la Laponie ? Cela n'est-il pas étonnant qu'on permet la lecture de ces livres ? N'y a-t-il pas des gens assez fous pour croire ces Chimères , comme des articles de Foy ? Les desabuserez-vous , & vous sera-t-il possible de les persuader qu'il n'y a point de Noûeurs d'éguillete , d'Empfalmistes qui guerissent les playes par des paroles , de Vendeurs de Caractères , qui par la vertu de certaines fioles , jarretières , &c. font des miracles de toutes espèces ? Non , Monsieur , vous n'en viendriez jamais à bout. On vous prendroit pour un Hérétique ; ou tout au moins pour un Magicien , qui butteroit par cette finesse à mettre à l'abri des poursuites de vôtre Parlement toute la Confrairie Magique. Croyez moy , Monsieur , tout ce que je vous écris est positif , le Diable n'a pas le pouvoir de se manifester à nos yeux ; par conséquent il ne sçauroit nous attirer dans son parti , par des conventions de Magie , ou de sortilege ; cela repugneroit trop à la bonté de Dieu , qui ne tend point de pièges aux hommes déjà sujets à tant d'égaremens , par leur propre misère. Mon intention , comme vous voyés , n'est pas de nier le Diable , car je croy qu'il est aux Enfers ; mais je nie qu'il ait jamais sorti de ce pais-là , pour venir faire du ravage en celuy-ci. Vous aurez beau m'alleguer les passages de l'Ecriture ; je vous répondray que si vous les preniez tous à la lettre , vous doneriez des pieds & des mains à Dieu , & même il faudroit que vous fîsiez parler le St. Esprit comme un Iroquois. Il faut que vous scachiez qu'avant l'arrivée

196 VOYAGES DE PORTUGAL,
du Messie, les Demons étoient des Dieux bé-
nins & Tutelaires, & ce mot de *δαίμονια* ne
signifioit autre chose que les bons Genies.
Mais les Evangelistes les ont rendus infer-
naux, en leur donnant l'épithete de *νάκα*,
qui veut dire méchans. Ce qui fait que de-
puis ce temps-là les bons Diables sont deve-
nus malins, selon le sens littéral. Vous vo-
yez donc, Monsieur, que je ne m'oblise
qu'à nier les Sorciers, les Magiciens, les En-
chanteurs &c. Cela m'est d'autant plus fa-
cile que les Intreprètes de l'Ecriture sainte
les appellent indifféremment Astronomes,
Chiromanciens, & Astrologues. De sorte que
par l'explication de ces mots sinonimes, ils
n'ont jamais prétendu dire que ces gens-là
fussent les Ecoliers du Diable; ceci méri-
teroit une Dissertation fort étendue. Car la
matière est un peu délicate. Je me conten-
te de l'ésleurer en passant, sans m'arrêter
plus long-temps à justifier des Criminels d'un
Crime imaginaire, qu'il est impossible de com-
mettre effectivement. Croyez moy, Mon-
sieur, les Magiciens sont ces Filoux qui
coupent adroitement la Bourse, & qui dé-
crochètent les portes avec la même subtilité;
les Spectres, les Fantômes, les Lutins, les
Farfadets & les Esprits sont ces Maraudeurs
de valets qui volent de nuit les fruits du jar-
din, le bled du grenier, l'avoine de l'écurie,
qui caressent les servantes, & peut-être, la
femme de leur Maître. Les Enchanteurs
sont ces Courcours de Ruelles, ces Soupirlans
en titre d'office, qui sous promesse de ma-
riage, atrapent les sottes filles, qui donnent
dans

dans le panneau de leurs Enchantemens. Les devins font ces fins Ecclésiastiques qui connoissant la foiblesse d'esprit de certains Richards leur extorquent des legs pieux , avec leur dextérité ordinaire ; & les Sorciers font ces faux Monoyeurs dont nôtre Pais est assez fertile , aussi bien que de ces Rogneurs qui font la barbe si adroitement aux Piaîtres & aux Pistoles d'Espagne ; car c'est justement durant la nuit, & dans les lieux les plus cachez qu'ils font ces operations sabbathiques. Je vous dis tout ceci pour en être bien informé. Apres cela vous en croirez tout ce qu'il vous plaira. Je sçay que les Bearnois ont un peu de penchant à la superstition ; ils en sont redevables aux anciens Membres de leur * Parlement, qui poussez d'une cruauté pire que celle de Néron , ont fait brûler tant de pauvres malheureux Innocens. Si ces énragés Conseillers sont en Paradis , il est sûr que vous ni moy n'irons jamais en enfer. Croyez moy , tout homme qui sera capable de croire les chimères dont il est question , ne hésitera pas à gober cent mille autres fables , dont les gens d'esprit se moquent fort sagement. Mon intention n'est pas de desabuser le Vulgaire ignorant , car ce seroit vouloir prendre la Lune avec les dents. Ce n'est qu'à vous à qui j'en veux ; car vous jurez (à ce qu'on dit) que tous les Chats de la Province ont l'honneur d'être animez par les âmes de ces anciens Sorciers, dont les cendres ont servi si long temps aux Blanchisseuses de *Pau* pour faire la lessive. Votre salut ne dépend pas de cette créance. Car ce n'est pas un Arti-

cle de foi. On se fait grand tort à soy-même d'ajouter foy à ces fornécées d'apparitions. C'est être ingénieux à se faire peur, en se mettant dans l'esprit qu'un Diable se transforme en Dogue, un Sorcier en Chat, un Magicien en Loup, & qu'une Ame du Purgatoire préne toutes sortes de figures pour mandier des prières à des Vivans, qui sont assez embarrassés à prier Dieu qu'il les exauce eux-mêmes. Dez-qu'on croit ces visions, on ne sçauroit coucher seul dans une Maison, le bruit d'un Rat suffiroit pour faire glacer tout le sang dans les veines d'un homme comme vous. Car une imagination épouvantée tremble à la vue de ses propres chimères. Outre le mal qu'on se fait à soy-même, on en cause beaucoup aux autres, par le récit qu'on fait de mille aventures impertinentes & ridicules. Les esprits foibles les avalent comme de l'ipocras, on intimide tellement les femmes qu'elles sont obligées de faire coucher avec elles, en l'absence de leurs Maris, des gens assez résolus pour faire tête aux Sorciers, aux Magiciens, aux Spectres &c. Les jeunes filles ne sçauroient aller verser de l'eau, si quelque Laquais bien armé ne les accompagne le flambeau à la main. Enfin, il arrive de ceci mille choses fâcheuses, dont les Voleurs, les Scelerats, & les Pail-lards profitent avantageusement. Pour moy je jureray de bonne foy que je n'ay jamais de ma vie rien vû, ni entendu de surnaturel, pendant la nuit, en quelque País que je me sois trouvé. J'ay fait tout ce que j'ay pû pour voir ou entendre quelque nouvelle de l'autre monde. J'ay traversé plus de cent
fois

fois à minuit le Cimetière de Quebec, en me retirant seul à la basse Ville, & je n'ay jamais rien aperçu ; mais supposons que j'eusse vu quelque fantôme, (excusés la supposition) sçavez vous ce que j'aurois fait ? Le voicy. J'aurois passé mon chemin l'épée nue sous le bras, fort tranquillement. Si le Spectre eût esté à côté, & s'il se fût posté dans le milieu du chemin, - je l'aurois prié fort honêtement de me laisser passer. Vous répondrez à cela, que les épées & les Pistolets sont fort inutiles en ce cas-là ; je l'avoüe : mais il seroit arrivé de deux choses l'une, qui est que si c'eût été un Spectre (ma supposition continuant) j'aurois aussi peu blessé de mon épée une Ombre, une vapeur, que cette ombre & cette vapeur auroit pû me blesser ; & si c'eust esté quelque Vivant sous une figure hideuse, mes armes auroient produit l'effet de châtier un insolent. Remarquez, s'il vous plait, que dans tous les contes d'apparitions d'Esprits, de Fantômes, de Lutins &c. Vous n'avez jamais esté tué ni blessé, (au moins n'en avons nous jamais vu) si donc ces prétendus Ambassadeurs d'enfer, ont les bras si mous, pourquoi les craignons nous davantage que les éclairs affreux qui précèdent les éclats du Tonnerre ? Car enfin, un homme sage ne doit naturellement craindre autre chose que ce qui peut lui nuire directement ou indirectement. Cependant (me direz vous) il faut qu'il y ait quelque chose à cela, que je ne conçois pas, puisqu' un homme de guerre reconnu pour brave & pour intrépide en cent occasions, a

tremblé , pâli , & sué de frayeur , à la vue
 & au bruit d'un jeu de Fantômes vivans, qui
 prétendoient se divertir à ses dépens. Je
 conviens que cela peut arriver , puisque cela
 est déjà arrivé à des gens de courage. Mais
 cela provient de ce qu'ils ont donné dans les
 visions de leurs plus tendres années , &
 qu'ils s'y sont toujours entretenus , sans se
 donner la peine de bien examiner s'il pouvoit
 y avoir des Spectres, ou non. Ils ont crû ce
 que les autres gens bornés croient de la puis-
 sance du Diable, en un mot, ces gens-là ne
 craignent uniquement que leur imagina-
 tion. C'en est fait , je m'arrête là , car
 le temps presse. Je dois travailler sans
 cesse à mes affaires. Dieu veuille que je
 ne trouve point de Chicaneurs en mon
 chemin , car on ne se tire pas si bien
 d'affaire avec eux , qu'avec les Sorciers
 & les Fantômes. Je vous demande une
 entrevue à *Orthez*. Les papiers qui ac-
 compagnent cette lettre vous diront le
 fait dont il est question. Je voy que ce
 Pais est bon , mais , entre nous , la mo-
 noye ni galope guère , c'est ce qui ne
 m'accomode pas ; car on ne vit pas
 sans argent parmi les Européans , com-
 me on fait parmi les Hurons de Cana-
 da. Je regréte ce Pais-là toutes les fois
 que la marée descend de ma Bourse, pour
 faire Place aux inquiétudes & aux sou-
 cis que j'ay pour la remplir de ce pré-
 cieux métal , qui donne de la joye &
 de l'esprit , & toutes sortes de beaux ta-
 lens

ET DE DANEMARCK. 201
lens aux hommes les moins hommes. Sur
cela je fuis ,

Monsieur ,

Vôtre &c. à Erleich.

Le 4 Juillet , 1697.

MONSIEUR ,

P Our le coup je suis sauvé, aprez l'avoir
échapé belle , comme vous l'aurez sans
doute apri , lorsqu'on vous aura donné des
nouvelles de ma fuite , dont voicy le détail,
en fort peu de mots. J'étois prêt à me trou-
ver au Rendez-vous que je vous avois don-
né à *Orthez* , & pour cet effet j'avois esté à
Dax , où je devois recevoir des papiers ,
qui me paroissoient fort utiles ; quand ,
pas un bonheur sans égal , une lettre d'une
certaine personne de Versailles me fut ren-
due. Je ne l'eus pas plûtôt lüe que je pris
le chemin de mon Auberge , afin de médi-
ter les moyens de sortir du Royaume , sans
être poursuivi. Vous pouvez croire que
mon Conseil fut bien tôt assemblé , car une
cervelle comme la mienne n'est pas de natu-
re à perdre le temps en délibérations. Sur
ce pied , je me déterminai à donner le chan-
ge à mon Hôte , luy demandant par écrit le
chemin d'*Agen* , où je suposay avoir quel-
que afaire. Le meilleur de l'affaire c'est
que j'avois déjà tiré de mes Fermiers près de
deux cens Louïs , comme vous l'avez apri ,

avec un très-beau cheval qui m'a si généreusement retiré du boubier. Il fut question de me lever au point du jour , & de me faire conduire par une porte de la Ville, qui me menoit à toute autre route que celle dont je vous parleray. Car , dez-que je fus sorti , je pris le chemin *d'Orthez* , évitant toutes sortes de Bourgs & de Villages, passant par des Landes , dans des Champs, dans des Vignes , & dans des Bois, en suivant de petits sentiers, couchant en des maisons écartées. Je n'avois d'autre guide que le soleil , & la veüe des Pyrénées. Je demandois aux gens que je rencontrois dans mon chemin, quel estoit celui de *Pau* , enfin, pour couper court , sans m'arrêter au récit de quelques rencontres , je vous diray que j'arrivay à *Laruns* le dernier Village de Bearn, situé, comme vous sçavez, dans la Vallée *d'Oza*. Je ne fus pas plutôt entré dans cet impertinent Village , qu'un tas de Païsans m'investit de tous côtez. Jugez , s'il vous plaît, si je n'avois pas raison de croire que le grand Prevôt n'étoit pas loin. Cependant je me trompai, car ces Coquins ne m'arrétèrent que parce que ma mine leur parut Huguenote. Ils me laissèrent pourtant mettre pied à terre, dans un Cabaret , que vous auriez pris pour l'Antichambre de l'enfer , tant il estoit obscur & plein de fumée. Ce fut là que le Curé prit la peine d'acourir pour m'interroger sur des matières de Religion. Ce fut aussi là où le connus que la plupart des Curez de Village , sçavent aussi peu ce qu'ils croient, que leurs Paroissiens ; car après luy avoir répon-

du

du sur tous les Points dont il m'avoit interrogé, il jura sur son Dieu que j'étois Huguenot. C'est icy, Monsieur, où la patience pensa m'échaper, mais à la fin considérant que j'avois affaire à des Bêtes, je creus qu'il falloit aussi les traiter en Bêtes, il falut donc me résoudre à leur réciter des Litanies & les Vêpres du Dimanche. Cependant cela ne produisit pas l'effet que j'en attendois; Car ils s'obstinoient toujours à me vouloir conduire à Pau. Aprez cela jugez de l'embarras où je me trouvois. Car cette infame Canaille disoit que les Pseaumes & les Litanies étoient les premières prières que les Huguenots aprenoient pour sortir du Royaume. J'avois beau dire que j'étois Ecuyer de Mr. Sablé d'Etrées, & que j'allois joindre cet Ambassadeur en Portugal. C'étoit *clamare in Deserto*. J'avois beau les menacer d'envoyer un Exprez à l'Intendant de *Pau*, pour demander justice de l'affront qu'ils me faisoient, & de mon retardement. Tout cela ne les touchoit point. Enfin, apreز avoir bien réfléchi sur l'embarras où je me trouvois, je me résolus d'essayer tous les moyens qui peuvent ébloir les ignorans, quoique la chose fût difficile, parce qu'ils se donnoient tous des airs de Docteurs. C'est icy où je dois prier Dieu qu'il bénisse l'Inventeur du Tabac en poudre, car pendant que j'agitois mon esprit trois ou quatre heures avec ces Marauts, je ne faisois qu'en prendre sans m'en apercevoir. Or comme j'ouvrois ma Tabatière à tout moment, un des plus traitables Paissans de la Compagnie

204 VOYAGES DE PORTUGAL,
s'avisa de me demander à voir la peinture
qui étoit dedans ; laquelle représentoit une
Dame de la Cour étendue sur un lit de re-
pos toute nue , les cheveux épars. Celui-ci
ne l'eut pas plutôt vue , que l'aïant fait
voir aux autres , ils se dirent entr'eux en *Be-
arnois* , que c'étoit une Madelaine. A ce beau
mot je pris courage , ne faisant pas sem-
blant de l'entendre ; quand tout à coup le
Curé me demanda ce que ce portrait-là sig-
nifioit. Je luy répondis que c'étoit une Sain-
te qui vengeroit l'insulte qu'on faisoit au
meilleur de tous ses Devots , & prenant la
bale au bond , je regardai fixement cette nudi-
té , & je forgeai sur le champ une prière à cet-
te Sainte , suivî d'un éloge , où je luy atri-
buis plus de miracles qu'à tous les autres
Saints de Paradis. Cette oraison jointe aux
exclamations que je faisois aveugla tellement
la Troupe , que chacun baïsa , tête nue , la
Dame dont il est question , avec un zèle
merveilleux. Alors je cessai d'être Hugue-
not , d'autant plus que je continuai à invo-
quer cette Sainte qu'on connoît en Bearn avec
la même ferveur & la même disposition à fai-
re des miracles. Cefût à qui pourroit obtenir ces
prières par écrit , pendant que chacun s'em-
pressoit à l'envi de me guider dans les Mon-
tagnes , & de me fournir des Mules. Voi-
là , Monsieur , un détail assez plaisant des
effets du Tabac en poudre. S'il sert à bien
des gens pour trouver une réponse , pendant
cet espace de temps qu'il luy faut pour aller
depuis les doigts jusqu'au fond du nez ; il m'a
servi d'une autre manière à me tirer d'affai-
res,

res, sans y penser. Quel malheur pour un honête homme d'estre obligé de profaner les Saints pour sauver sa vie ? Il est vray que j'ay dirigé mon intention en cela. Néanmoins, j'en ay demandé pardon à Dieu. Or ceci vous fait voir qu'un mensonge bien habile fait dans l'esprit du Vulgaire ignorant, des impressions que la vérité toute nue ne scauroit faire. Quelle pitié qu'un Curé ne sçache pas son Cathéchisme ! pendant qu'il avale des fables pour des miracles. C'est l'affaire des Evêques, & non pas la mienne : il en est de ces Prélats comme des Officiers de guerre, plusieurs le sont par faveur, plutôt que par mérite. La plupart s'attachent à la science de plaire à leurs Souverains, au lieu de plaire à Dieu. Vouloir réformer ces abus, c'est prétendre avaler toute l'eau de la Mer. Je n'en dis pas d'avantage ; car ceci ne me touche pas. Ainsi, je reprends le fil de mon Avanture, en vous disant que je louay deux Mules, l'une pour mon Guide, & l'autre pour moy. Mon cheval étoit si fatigué des efforts qu'il avoit été obligé de faire pour me sauver, que la reconnoissance vouloit que je le traitasse, avec toute sorte de douceur & d'humanité, puisqu'il l'avoit si bien mérité par ses bons services. Cependant, la nuit, qui me paroissoit un siècle, tant je craignois l'approche de l'Engeance Prevôtale, me donna plus de temps qu'il n'en falloit pour demander pardon à Dieu de l'invention dont je m'estois servi, sous les auspices de ses Saints, pour me tirer d'affaire. Dans cette situation je mettois incessamment la teste à la fenestre,

pour appeller l'aube de jour ; mais ce Village est si fort enclavé dans les Pyrénées , qu'à peine y voit on le soleil au plus haut degré de son ascension , & la dixieme partie de la voute des Cieux. Enfin , las de cette manœuvre & fatigué des travaux du corps & de l'esprit , j'allois donner à la nature une heure de sommeil , pour trois jours de veille , quand j'entendis un grand bruit d'hommes & de chevaux à la porte du Cabaret. Les coups qu'ils y donnoient , & les cris qu'ils jetoient , firent glacer tout mon sang dans les veines. Car je crus que tous les Archers du Royaume étoient à mes trousses. Cependant , j'en fus quitte pour la peur ; car c'étoit des Muletiers qui alloient trafiquer en Espagne , Pendant ce temps là mon Guide & le jour étant arrivez ensemble, nous profitâmes de la compagnie de ces Voituriers. Ce jour-là nous passâmes jusqu'à *Sallent* premier Village d'Espagne , éloigné de sept lieues de *Sarans*, apres avoir passé devant une maison qu'on appelle * *Aigues-Caudes* , où l'on prend les bains qui guérissent une infinité de maladies. Dez-que j'arrivay à *Sallent* , on me conduisit dans un Cabaret sombre & ténébreux, plus propre à loger des Morts que des Vivans. J'étois si fort accablé de sommeil que je dormois debout. Mais comme les Lits me parurent des greniers à poux , je fis étendre de la paille sur le planché , où je me jettai , apres avoir permis à mon Guide de faire aussi bonne chere qu'il voudroit , pourveu qu'il ne m'éveillât pas. En cet état je dormis depuis

* C'est à dire eaux chaudes.

puis nœuf heures du soir jusqu'au lendemain à midi , sans m'éveiller . ensuite nous employames le reste du jour à chercher dequoy faire un très-mauvais repas. Le jour suivant nous piquâmes de fort bonne grace pour gagner un cabaret , où nous trouvâmes quantité de Poulets & de Pigeons , sur lesquels nous-nous dédomageâmes du précédent gîte. Enfin , nous arrivâmes hier en cette Ville , qui est située dans le plat Païs , à deux lieues des Montagnes. Tout ce que je puis vous dire , c'est que depuis *Sarans* jusqu'icy , la traverse est de 22. Lieues ; & l'on ne fait que monter & descendre par des chemins si étroits , que pour peu qu'une Mule bronchât , on tomberoit avec elle dans des précipices affreux. Mon Guide m'a dit que la route de la Vallée d'*Aspe* est plus belle , plus courte , & plus commode. Mais que celle de St *Jean de pied de port* surpasse les autres , puisqu'il n'y a que huit lieues de montagnes entre *Roncevaux* & le plat Païs de la *Navarre*. Quoiqu'il en soit , je suis surpris que Hercule n'ait pas séparé ces Montagnes , pour la commodité des Voyageurs ; comme il a fait celles de *Calpé* & *Abila* pour l'avantage des Navigateurs. Je pars demain à la pointe du jour , pour *Saragoça* , afin d'y arriver le même jour.

Je suis , *Monsieur* ,

A HUESCA, le 11 Juillet 1695.

MON-

MONSIEUR ,

D Epuis trois mois que je suis dans cette bonne ville de *Suragoça* , vous m'avez écrit sept ou huit fois, en vous plaignant incessamment du peu de soin que j'ay eu de satisfaire vôtre curiosité , mais il faut vous en prendre à vous-même , & non pas à moy. Car , si vous n'aviez pas été si négligent à m'envoyer ce que je reçois aujourd'huy, ma plume n'auroit pas tracé dans mes Lettres l'inquiétude de mon esprit , au lieu de vous raconter ce qui suit.

Je ne sçay si je dois appeller cette Capitale du Royaume d'Arragon simplement belle, où si je dois y ajoûter le mot de *trés*; quoiqu'il en soit , elle est fort grande. Les Rues sont larges , & bien pavées , les Maisons ordinaires ont trois étages , les autres en ont cinq ou six , mais elles sont toutes bâties à l'antique. Les Places ne méritent pas qu'on en parle. Les Couvens , qui sont icy en quantité , sont généralement beaux , & leurs jardins , & leurs Eglises ne le sont pas moins. L'Eglise Cathédrale , qui s'appelle *la Cen* , est un très-beau & très-vaste Edifice. L'Eglise de * *Nuestra Senora del Pilar* n'a rien que de fort ordinaire en ce qui régarde l'Architecture. Il est vray , que la Chapel le où est cette *Senora* , semble tant soit peu curieuse , parce qu'elle est souterraine. Les Espagnols prétendent qu'elle est d'une matière inconnue à tous les hommes. Sans
cela ,

* Nôtre Dame du Pilier.

cela, je la croirois de bois de noyer. Cette Chappelle a trente six pieds de longueur & vint & six de largeur; elle est remplie de Lampes, de balustres, & de Chandeliers d'argent, aussi bien que le grand Autel, & de quantité de pieds, de mains, de cœurs, & de testes, que les miracles de cette Vierge ont attiré dans ce lieu-là. Car vous sçavez qu'elle en fait tous les jours qui surpassent l'imagination; mais ce qu'il y a de plus solide, c'est une infinité de Pierres précieuses, d'un prix inestimable, dont sa Robe, sa Couronne & sa Niche sont remplies. Cette Ville est située sur les bords de la Rivière de l'*Ebre*, qui est large comme la Seine à Paris, & bâtie sur un terrain égal & uni, étant revêtue d'une simple muraille, dégradée & déchaussée en quelques endroits. Les Aragonois estiment infiniment le Pont de Pierre qui traverse la Rivière, parcequ'ils n'en ont pas vu cent autres qui sont plus beaux. Ils auroient plus de raison de regarder le Pont de bois situé un peu au dessous, comme le plus beau qui soit en Europe. On trouve dans cette Ville des Académies pour les exercices du Corps & de l'esprit; sur tout une belle Université qui ne cède qu'à celles de *Salamanca*, & de *Alcala de Henares*. Les Ecoliers sont généralement tous habillez comme les Prêtres, c'est à dire en manteau

* On voit encore deux Eglises construites par les *Gots*, où il ne manque ni beauté ni solidité. On y remarque de très belles voûtes d'ogive, qui font voir que ces Peuples entendoient parfaitement bien la Stéréotomie.

teau long. Mr. le Duc de *Jouvenazo* est Viceroy de ce Royaume; cette Dignité Triennale me paroît plus honorable que lucrative; car elle ne rend que six mille Écus par an. L'Archevêque, en tire vingt mille de son Archevêché, mais comme il est véritablement homme de bien, il distribue le tiers de ce revenu aux pauvres. Sa naissance est des plus obscures, cependant il a été President d'un des Conseils de la Cour d'Espagne, peut-être est-ce à cause de l'antipathie naturelle qu'il a toujours eue pour les François. Les Chanoines de sa Cathédrale, & ceux de notre Dame du Pilier retirent cent écus par mois de leurs Canonicsats. *El justitia* est le Chef de tous les Tribunaux de l'Arragon. C'est entre ses mains que les Rois d'Espagne trouvent une Epée nue, quand ils prêtent le serment de conserver les Privilèges de ce Royaume, à leur avènement à la Couronne. Cette Cérémonie se fait à la Maison de la Députation, qui est un Edifice merveilleux. Le *Salmedina* est une espece de Lieutenant Général Civil & Criminel. Cette Charge de Robe & d'épée est triennale, aussi bien que celle de son Lieutenant. † *L'Audien-cia Real* est composée de plusieurs Conseillers qui sont aussi friands d'épices que les nôtres; Outre cela il y a cinq Jurats, qui ne conservent leur pénible Emploi que deux ans. Ce sont des Juges de Police, qui se chargent du soin de la Ville. Enfin, je n'aurois jamais fait, si j'entreprendois de vous faire un détail

* Cette Charge est à peu près celle de Chancelier.

† Parlement.

détail des autres Charges de ce Royaume. Le pain, le vin, la Volaille, les Perdrix, & les Lièvres y sont à très bon marché. Mais la Viande de boucherie est extrêmement chère, & le bon poisson tout à fait rare. Les Etrangers, qui passent dans cette Ville, sont réduits à se loger en certaines Hôteleries que les Espagnols appellent *Meson*, où les Hôtes ne fournissent aux Passans que la Chambre & le lit, l'Ecurie, la * paille, & l'orge. Il est vray que les Valets ont soin d'acheter ce qu'on veut manger, & d'accommoder les Viandes de la manière qu'on leur ordonne, pourvu que ce soit simplement à bouillir ou à rôir. Les vins d'Arragon sont doux & forts, sur tout le vin rouge; car le blanc a moins de force & de douceur. Il n'y a d'autre Divertissement icy pendant l'Été que la promenade. Les Cavaliers & les Dames sortent séparément de la Ville, vers le soir. Mais c'est moins pour prendre le frais que pour prendre le chaud. L'Hiver on a le plaisir de la Comédie, où l'on dit que les Prêtres & les Moines vont sans scrupule. Mr. le Duc de Jouvenazo tient tous les soirs assemblée chez luy; on y raisonne, & on y boit des liqueurs ou du Chocolat. Les gens de la première qualité s'y trouvent presque toujours. Ils sont honnestes & affables au dernier point. Ils m'ont donné des marques sensibles d'amitié, & la plus grande est de m'avoir regalé dans leur Maison; c'est ce qui me fait voir qu'ils ne sont pas si farouches qu'on me les avoit dépeints. J'avoüe qu'en public les fôûris

ne

* Il n'y ni foin, ni avoine en Espagne.

ne dérident jamais leur front , & que la familiarité de la joye ne leur fait rien rabatre de leur gravité affectée : Mais dans le particulier ce sont les plus jolies gens du monde ; c'est à dire les plus enjoués & les plus vifs. Les Arragonois sont presque tous aussi maigres que moy. De là , Monsieur, vous pouvez juger de leur bonne mine. Ils disent que cela provient de ce qu'ils transpirent beaucoup , qu'ils mangent & dorment peu ; qu'ils ont les passions de l'ame vives & fortes ; & qu'enfin ils dissipent les esprits influens pas des exercices que les François ne font pas si souvent qu'eux. Leurs visages sont aussi pâles que le mien. Peut-être ces mêmes exercices en sont ils la cause, au moins Ovide le croit ainsi, *palleat omnis amor, color est hic aptus amandi.* Leur taille passe la médiocre. Leurs Cheveux sont châtein obscur, & leur tein est aussi clair que celui des Bernois. Tout ce que je viens de vous dire à leur égard, se peut entendre aussi de leurs Femmes , dont la maigreur ne va pourtant pas si loin. On ne peut pas convenir qu'elles soient belles, mais on ne sçauroit s'empêcher d'avouer qu'elles sont aimables , si la nature leur a été chiche en gorge & en front, elle leur a prodigué des gros yeux étincelans, si pleins de feu qu'ils brûlent sans quartier, depuis les pieds jusqu'à la teste, les gens qui s'en s'approchent. Elles sont très-obligées à *Theano* femme de *Pithagore*, de leur avoir appris que les Personnes de leur Sexe ne sont nées que pour l'agréable métier d'aimer , & d'être aimées. Cette douce Morale s'accorde parfaitement bien avec leur Compléxion. Aussi la pratiquent-

quent-elles à merveilles. Car dez le matin elles courent aux Eglises, plutôt pour conquérir des cœurs, que le Paradis; elles n'ont pas plutôt dîné qu'elles vont chez leurs Amies, qui se rendent service reciproquement dans leurs Galanteries, en favorisant l'entrée de leurs Amans chez les unes & chez les autres, avec bien de la ruse & de l'artifice. Il s'agit icy de finesse, car la vertu des Femmes consiste icy plus qu'ailleurs à bien cacher son jeu. Leurs Maris sont clairvoyans, & pour peu que l'intrigue soit découverte, elles courent grand risque de faire le voyage de l'autre monde, à moins qu'elles ne se sauvent dans un Couvent. Il n'y a qu'un mois & demi que je vis poignarder une Fille par son propre Frère, dans une Eglise, au pied de l'Autel, pour avoir entretenu quelque temps un commerce amoureux. Il partit exprez de Madrid pour faire ce bel exploit, dont il fut châtié par deux mois de prison. On n'a fait icy que dix-huit ou vint assassinats de guet à pend depuis que j'y suis; parce que les nuits sont un peu trop courtes. Mais on m'a dit qu'il ne se passe guère de nuit en hiver, qu'il ne s'en fasse deux ou trois. Il est vray que ce sont des gueux & des misérables de deux Paroisses de la Ville, qui s'insultent de cette manière-là. Ce sont de vieilles inimitiez qui les portent à cette extrémité. Ce désordre provient de ce qu'il faut de grandes preuves pour condamner un homme à mort. Et de ce que les Criminels condamnés se prévalent des privilèges du Royaume pour prolonger l'exécution d'un terme

me à l'autre. Ce qui fait qu'à la fin ils en font quittes pour les Galères, d'où ils sortent ensuite par mille sortes de voyes. De sorte que si quelque forte Partie ne presse les Juges, ils se sauvent toujours de la corde. On ne sçait ce que c'est que de voler dans les rues, & ces meurtres ne se font jamais dans cette veüe-là. Je me suis souvent retiré seul de chez le Viceroy à onze heures, ou à minuit, sans qu'on m'ait insulté; il est vray que j'ai cessé de m'y exposer, sur le conseil que les gens de qualité me donnèrent, de marcher toujours accompagné, de peur que ces Assassins ne me prissent pour un autre. Quoiqu'il en soit, il n'y a rien à craindre pour les gens de quelque distinction, à moins qu'ils ne se trouvent enveloppez dans quelque intrigue amoureuse; Car alors on court risque d'estre poignardé dans les rues en plein midi. Il faut donc estre sage ou s'abandonner aux Courtisanes, pour éviter ce malheur. Or de ces deux moyens le premier est le meilleur, puisqu'il conserve également la Bourse & la santé. La Noblesse d'Arragon est assez riche; mais elle le seroit davantage si les Païsans de ce Royaume, étoient aussi laborieux que les nôtres. Ces paresseux se contentent de faire labourer leurs Terres, semer, & recueillir leurs grains, par des * *Gavachos* dont l'Espagne est infectée. La populace conjecture que la France est le plus mauvais Païs du monde, puisque les François le quittent pour venir dans le leur. Il est

vray
 * Epitète qu'ils donnent aux François, & qui dans le fond ne signifie rien du tout.

vray que les Laboureurs, les Coupeurs de bled, les Bucherons, & les gens de tous Métiers, sans compter les Cochers, les Laquais & les Porteurs d'eau sont presque tous Bearnois, ou Languedochiens, ou Auvergnats. On trouve icy quelques Marchands Bearnois, qui se sont enrichis par le commerce de France, qui, malgré la guerre, se fait encore assez ouvertement. Si les Arragonois avoient du sang aux ongles, & qu'ils voulussent enrichir leur pais, il leur seroit facile d'en venir à bout. La Rivière d'Ebre est navigable pour des Grands bateaux plats comme ceux de la Seine, depuis *Tortaza* jusqu'à prez de *Mirandébro*. Cinquante perionnes qui sont descendues m'ont assuré qu'il y resloit en été trois pieds d'eau dans les endroits les moins profonds, & que d'ailleurs son courant est très-paisible; tellement que la seule difficulté ne consiste qu'à faire des chemins le long du rivage, pour hâler ces bateaux en la remontant. Les François emmenent icy quantité de Mules & de Bidets, sur quoi ils gagnent cent pour cent, tous frais faits. Ces Mules servent pour tirer les Carrosses & les * *Galeras*, car celles d'Estremadure sont chères, & ne reussissent pas icy, comme dans les Pais Méridionaux de l'Espagne. A l'égard des Bidets, on les débite ordinairement mieux dans le Royaume de Valence, où les Paisans s'en servent à des usages differens, Les Carrôsses de ce pais ont, à peu prez, la figure des Coches de France, & ils vont d'une

* Grandes Charretes, qui portent 80. quintaux & qui sont tirées par huit Mules.

216 VOYAGES DE PORTUGAL ,
d'une si grande lenteur , qu'ils ne feroient
pas le tour de la Ville dans le plus grand
jour de l'Eté. La Mode d'aller en visite
à Cheval est icy comme en Portugal , &
les Gentishommes & les Officiers de guer-
re sont habillez à la Françoisé ; ils trouvent
que l'habit à l'Espagnole est insupportable , à
cause de la *Golilla* , qui est une espece de
Carcan , où le cou se trouve tellement en-
chassé , qu'il est impossible de baisser ou de
tourner la teste. L'habit des Femmes paroît
un peu ridicule aux Etrangers , quoiqu'ils ne
le fent pas dans le fond. Je trouve à
l'heure qu'il est , celui des nôtres cent fois
au dessous ; les Espagnoles ne scauroient ca-
cher aucun défaut de nature. Leur taille ,
leur grandeur , & leurs cheveux paroîs-
sent tels qu'ils sont ; car elles ne portent
ni coëffes , ni talons , ni corsets de baleine.
Si les Françoises étoient obligées de pren-
dre cette mode-là , elles ne tromperoient pas
tant de gens , par leurs tours de cheveux ,
leurs talons , & leurs fausses hanches. Il
est vray qu'on pourroit un peu reprocher
aux Espagnoles de montrer à découvert la
moitié de leurs bras , & de leurs épaules ;
mais en même temps il ne faudroit pas é-
pargner les Françoises , qui affectent d'étaler
deux pièces plus tentatives & plus animées.
Car dès qu'on alléguera que les unes scanda-
lizent par derrière , on aura le même droit
de répondre que les autres scandalizent par
devant. Au reste , si les Femmes sont gê-
nées , elles ont l'agrément d'estre fort con-
sidérées. Car dès qu'elles passent dans les
rues ,

rues , à visage découvert , en Carrosse , ou à pied , on s'arrête pour leur faire une révérence ; à quoy elles répondent par une inclination de teste , sans plier le genou. Leurs Ecuyers , qui sont des Vieillards hors de soupçon , leur donnent la main nue ; car c'est la mode Espagnole. Ce sont les seuls qui aient l'avantage de toucher leurs mains , car quand un Cavalier se trouve par hazard dans une Eglise auprès du Benitier , & qu'une s'y présente , il trempe son Chapelet dans l'eau benite , pour luy en offrir. Il en est de même à la dance , ce qui n'arrive guère souvent. Car le Cavalier & la Dame ne se tiennent que par les deux bouts d'un mouchoir. Vous pouvez juger de là combien le salut du baiser y paroît choquant. Il faut que je vous fasse conôître que les Espagnols ne sont pas si farouches qu'on le publie , en vous donnant en même temps un petit détail de leurs repas. Un Gentilhomme que je voisois très-souvent chez le Viceroy , & dans les Académies , m'ayant honoré d'une visite , je répondis à son honnêteté de la même manière. Il me reçut au haut de l'escalier , & m'ayant conduit dans une Salle où nous-nous entretînmes une demi-heure , je luy demandai comment se portoit son Epouse , mais il me répondit qu'il la croyoit en assez bonne santé pour nous recevoir dans sa Chambre. Aprez cela voyant paroître le Chocolat & les biscuits , ce Gentilhomme se leva pour m'introduire dans

la Chambre de sa Femme, qui s'étant tenue debout pour recevoir nos révérences, s'affit sur son *Sofa*, pendant qu'on nous donnoit des chaïses. Je luy dis que j'étois fort obligé à son Mari de m'avoir procuré l'honneur de la saluer; elle me répondit qu'il me regardoit comme Espagnol, & comme Ami; ensuite ayant pris le Chocolat, elle me demanda si je le trouvois bon, & si les Dames de France n'en prenoient pas. La conversation ne dura qu'un demi quart d'heure, car comme je craignois de pécher contre les formalitez Espagnoles, je me levai, je la saluai, & je sortis de la Chambre avec son Mari, qui me pria de dîner avec luy. Nous nous promenâmes pendant ce temps-là dans son Jardin, & apres avoir fait mener ses chevaux devant moi, nous remontâmes dans une Sale où le couvert étoit mis. Un moment apres la Dame parut, entra, & apres avoir salué à sa manière, elle prit sa place d'un côté de la * Table, & nous de l'autre. On servit d'abord des Melons, des Raisins, des Pavies, & des Figues; ensuite on nous donna chacun nos *pita-mes* à la manière des Moines, consistant en ce qui suit; des cotelétes rôties dans le premier plat; une perdrix & un pigeon aussi rôtis dans le second; un lapreau en pâte dans le troisiéme, une fricassée de poulets

* Table séparée par dessous avec des planches, afin que les pieds des Conviez ne se touchent pas.

lets dans le quatrième, des † Oronges environnées de petites Truites longues comme le doigt, dans le cinquième ; & une Tourte d'abricots dans le sixième. Apres quoy l'on porta des bouillons jaunes comme le safran, dont ils estoient remplis. Voilà, Monsieur, en quoy consistoit la portion de chacun de nous. Cependant nôtre conversation ne roula que sur les Françoises. La Dame prétendoit que la grande liberté que les hommes ont en France, d'entrer chez les Femmes, de jouer, & de se promener avec elles, exposoit les plus sages & vertueuses à être deshonorées par des Indiscrets, & des Médifans ; qui pour se faire valoir gens à bonne fortune, diffament celles qui leur résistent. Enfin, apres avoir bien declamé contre les Maris, qui digèrent paisiblement ces affronts, au lieu de se vanger, nous sortîmes de Table. Elle fit son salut ordinaire, en se retirant dans sa Chambre. Cependant je fis aussi ma retraite. Le Gentilhomme marcha toujours devant moy, jusqu'à l'escalier, où il s'arrêta du côté gauche, afin de me laisser la main, en luy disant adieu. Il attendit que je fusse au pied de l'escalier pour recevoir un coup de chapeau ; ensuite nous nous perdîmes de veüe l'un & l'autre. Je vous raconte cette aventure

K 2

pour

† L'Espece de champignons rouges dessus & jaunes dessous.

220 VOYAGES DE PORTUGAL ,
 pour vous faire connoître la manière dont
 les Espagnols en usent envers leurs A-
 mis. Si cent Gentishommes m'avoient ré-
 galé, il n'y auroit aucune différence de ce
 que je vous ay dit, si ce n'est, peut-être,
 en la bonne chère. Car pour la Cérémoni-
 e, c'est toujours la même chose chez les
 uns , comme chez les autres. Ainsi, par
 cette Description vous sçavez tout ce qui
 se pratique en Espagne, en pareille occa-
 sion. Je croy vous avoir dit que les Es-
 pagnols nous traitent d'indiscrets ; elles
 n'ont , peut-être , pas tout le tort. Car
 toutes les Femmes de l'Europe tiennent
 le même langage. Voici quelques vers
 Espagnols qu'un fou de Poète a faits sur
 cette matière , il y a cinquante ans.

*Los discretos Españoles.
 Los maridos Zelozos ,
 Hazen en Callados Gozos
 Orejas de Caracoles.
 No son tales los Francezes ,
 Tanto no pueden cubrir ,
 Antes mas quieren mil vezes ,
 No hazer, que no dezir.*

Cela veut dire en bonne prose ; que
 les discrets Espagnols aident aux Femmes à
 coëser leurs Maris, par des embrassemens
 secrets. Que les François au contraire ne
 peuvent rien cacher, car ils aiment mille
 fois mieux ne pas faire le coup, que de ne
 pas le dire. Voilà, Monsieur, à peu prez,
 le

le raisonnement de ce Huron , qui prétend que nous faisons gloire de payer les faveurs des Dames , avec une ingratitude qui ternit leur reputation , de fond en comble. Cet avis peut leur apprendre à ne se pas fier à des Evaporez. Une Femme d'esprit ne sera jamais embarrassée à connoître le Caractère d'un homme , lors qu'elle voudra s'en donner la peine. Les jeunes gens sont foux. Cependant les Dames les préfèrent aux gens sages , parce que la Sagesse ne leur vient qu'à l'âge où la nature commence à filer doux. La Langue indiscrete des jeunes Cavaliers fait un tort considerable à leurs Maitresses , mais les Femmes de chambre & les Confidentes n'en font pas moins. Les Femmes se perdent souvent elles-mêmes pour ne pas prendre assez de précaution envers leurs Domestiques. J'appelle une femme sage celle qui sçait bien cacher ses folies. C'est un des premiers talens des Espagnoles. Lesquelles font en cela beaucoup de grace à leurs Maris , car enfin le coup ne fait que le cocu , au lieu que le bruit fait les Cornes. Sur ce beau mot , je finis ma lettre , en vous priant de m'écrire à *Bilbao* , où je dois aller au premier jour. Delà je côtoyerai par terre ou par mer , les côtes maritimes jusqu'en Portugal , afin de connoître les Ports & les Havres dont on ma parlé tant de fois. Cette découverte me fera plus de plaisir que si je voyois les plus belles Villes du monde.

222 VOYAGES DE PORTUGAL, &c.
Cela vous fait voir qu'il ne faut pas dis-
puter des goûts ,

Je suis ,

Monsieur ,

Vôtre, &c.

A SARAGOZA, le 8.
Octobre, 1695.

